



Les Héros de la foi

ORLANDO BOYER



Les Héros de la foi

ORLANDO BOYER

Les Héros de la foi

Orlando Boyer

Le Mystère des Grands Chrétiens

Visitez la vieille église en Nouvelle Angleterre, où Jonathan Edwards a prêché son sermon émouvant intitulé: Pécheurs entre les mains d'un Dieu courroucé. Edwards tenait le manuscrit si près de ses yeux que ses auditeurs ne pouvaient voir son visage. Cependant, à la fin du sermon, l'assistance tout entière était émue. Un homme se précipita vers lui en criant: Monsieur Edwards, ayez pitié! D'autres s'agrippaient à leurs bancs, convaincus qu'ils allaient tomber en enfer. J'ai vu qu'ils s'accrochaient aux colonnes pour se soutenir, pensant que le jour du jugement était arrivé.

«Le pouvoir de ce sermon a encore un grand impact sur le monde entier, mais il faut en savoir davantage sur son histoire, c'est-à-dire ce que l'on en supprime généralement. Pendant trois jours, Edwards n'avait pris aucune nourriture, et pendant trois nuits il n'avait pas dormi. Il avait prié Dieu sans répit: Donne-moi la Nouvelle Angleterre! Après s'être relevé, alors qu'il se dirigeait vers la chaire, l'un des spectateurs dit que son visage ressemblait à celui d'un homme qui aurait pendant quelque temps contemplé la figure de Dieu. Même avant qu'il n'ait ouvert la bouche pour prononcer ses premières paroles, le Saint-Esprit convainquit le public de son péché.» C'est ainsi que s'exprimait J.Wilbur Chapman dans ses écrits sur Jonathan Edwards. En fait, ce célèbre prédicateur ne fut pas le seul à lutter avec Dieu

dans la prière. Au contraire, après avoir lu soigneusement les biographies de quelques-uns des personnages les plus marquants de l'Église de Christ, nous en arrivons à la conclusion que personne ne peut et ne doit attribuer avec raison son succès uniquement à ses propres talents ou à la force de sa volonté. Certes, un biographe qui ne croit pas en la valeur de la prière et ne reconnaît pas le pouvoir de l'Esprit Saint et son œuvre dans les cœurs, ne va pas mentionner que le véritable mystère de la grandeur de nombreux chrétiens réside dans la prière.

Quel est donc le mystère du succès incroyable des grands chrétiens dans l'Église du Christ? Il n'y a en cela aucun mystère pour ceux qui marchent avec Dieu dans la prière, comme le firent ces hommes.

Nous exprimons notre profonde reconnaissance aux écrivains dans les œuvres desquels nous avons tiré notre inspiration pour écrire ces biographies.

Nous avons employé ici le mot «grand» dans le sens païen, c'est-à-dire, de grands personnages qui ont été divinisés. La Bible parle «d'hommes qui se sont fait remarquer par leur courage», d'hommes «valeureux», de «fidèles», de «vainqueurs» etc. et leurs biographies nous inspirent comme les sermons les plus ardents, les plus remarquables et les plus émouvants.

Combien de chrétiens se contentent d'échapper à la damnation! Combien ignorent «la pleine bénédiction de Christ»! (Romains 15.29). «La vie en abondance» (Jean 10.10) est beaucoup plus que le salut, comme on le voit à la lecture de ces biographies. Que l'exemple des grands chrétiens nous incite à rechercher les mêmes bénédictions «au-delà de toute mesure» (Malachie 3.10).

Gémissement de Millions d'Âmes

On raconte que Martin Luther avait un ami intime du nom de Miconius. Celui-ci, voyant Luther passer des journées interminables à travailler au service du Maître, ressentit de la compassion pour lui et lui dit : « Je peux t'aider davantage là où je suis ; je resterai ici à prier, pendant que tu poursuivras infatigablement la lutte ». Miconius pria pendant longtemps pour Martin, mais à mesure qu'il persévérait dans la prière, il commençait à ressentir le poids de sa propre faute.

Un nuit, il rêva du Sauveur qui lui montra ses mains et ses pieds. Il lui montra aussi la source qui l'avait purifié de tous les péchés. « Suis-moi », lui dit le Sauveur qui l'amena sur une haute montagne où il lui indiqua le levant du geste. Miconius vit une plaine qui s'étendait jusqu'à l'horizon lointain. Cette vaste plaine était couverte de plusieurs milliers de brebis blanches. Un homme tout seul, Martin Luther, s'efforçait de les faire toutes paître. Puis le Sauveur dit à Miconius de regarder vers l'ouest. Celui-ci vit alors de vastes champs de blé qui attendaient la moisson. L'unique moissonneur qui y travaillait était proche de l'épuisement ; mais il n'en poursuivait pas moins sa tâche. À ce moment, Miconius reconnut le moissonneur solitaire : c'était son ami, Martin Luther ! À son réveil, Miconius prit une résolution : « Je ne peux rester ainsi à prier tandis que Martin s'épuise à accomplir l'œuvre du Seigneur. Les brebis doivent être

nourries et les champs doivent être moissonnés. Me voici, Seigneur, envoie-moi!» C'est ainsi que Miconius participa à la tâche de son ami fidèle.

Jésus nous appelle au travail et à la prière. C'est à genoux que l'Église du Christ progresse. Lionel Fletcher a écrit: Tous les grands conquérants d'âmes, tout au long des siècles, ont été des hommes et des femmes qui ne se lassaient jamais de prier. Je connais presque tous les prédicateurs qui ont réussi au cours de cette génération, ainsi que ceux de la génération précédente, et je sais que tous ont été des hommes de prière intense.

Un évangéliste fit une profonde impression sur moi lorsque j'étais encore jeune journaliste pour un quotidien. Cet évangéliste avait pris pension chez un pasteur presbytérien. Je frappai à la porte et demandai si je pouvais parler à l'évangéliste. Le pasteur, la voix tremblante et le visage éclairé d'une lumière étrange, répondit: je n'ai jamais accueilli un tel homme chez moi. Je ne sais pas quand il dort. Si je vais dans sa chambre pendant la nuit pour voir s'il a besoin de quelque chose, je le trouve en train de prier. Je l'ai vu entrer dans l'église de très bonne heure ce matin et il n'est revenu ni pour le petit déjeuner ni pour le déjeuner.

Je me rendis à l'église... J'entrai furtivement pour ne pas le déranger. Je le trouvai sans veste et sans son col dur clérical. Il était étendu de tout son long devant la chaire. Je l'entendis implorer Dieu d'une voix angoissée et poignante en faveur de cette ville de mineurs pour qu'il dirige les âmes vers le Sauveur. Il avait prié toute la nuit; il avait jeûné et prié toute la journée.

Je m'approchai furtivement de l'endroit où il priait, prosterné sur le sol. Je m'agenouillai et lui mis la main sur l'épaule. La sueur lui coulait sur le visage. Il ne m'avait jamais vu, mais il me regarda un moment, puis me demanda : Frère, prie avec moi. Je ne peux vivre si cette ville ne se rapproche pas de Dieu. Il avait prié pendant vingt jours sans obtenir une seule conversion. Je me mis à genoux à côté de lui et nous avons prié ensemble. Je n'avais jamais entendu personne prier avec autant d'insistance que lui. Je repartis véritablement étonné, plein d'humilité et tremblant.

«Ce soir-là, j'assistai au culte dans la grande église où il avait prié. Personne ne savait qu'il n'avait rien mangé de la journée, qu'il n'avait pas dormi la nuit précédente. Mais lorsqu'il se leva pour prêcher, j'entendis plusieurs personnes de l'assistance s'étonner et dire : La lumière de son visage n'est pas de ce monde. Et c'était vrai. C'était un docteur biblique estimé, mais il n'avait pas le don de la prédication. Cependant, ce soir-là, pendant qu'il parlait, le pouvoir de Dieu s'empara de tout l'auditoire. Ce fut la première grande récolte d'âmes à laquelle j'assistai».

Il existe de nombreux témoignages oculaires du fait que Dieu continue à exaucer les prières comme du temps de Luther, d'Edwards et de Judson. Nous rapportons ici le commentaire paru dans une revue :

Sœur Dabney est une humble croyante qui se consacre à la prière... Son mari, pasteur d'une grande église, fut appelé à lancer une église dans un faubourg habité par des gens pauvres. Au premier culte il ne vint personne; lui et sa femme furent les seuls à y assister. Ils étaient déçus. C'était un terrain

extrêmement difficile; non seulement les gens étaient pauvres, mais ils étaient aussi dépravés. Sœur Dabney vit qu'il n'y avait aucun espoir si elle n'implorait pas Dieu et elle résolut de se consacrer avec persistance à la prière. Elle fit le vœu, si Dieu attirait les pécheurs aux cultes et les sauvait, de se consacrer à la prière et de jeûner trois jours et trois nuits dans l'église, chaque semaine, pendant trois ans.

«C'est ainsi qu'après que l'épouse de ce pasteur angoissé ait commencé à prier, seule dans la salle du culte, Dieu se mit à l'œuvre et envoya les pécheurs en si grand nombre que la salle était pleine. Son mari lui demanda alors de prier le Seigneur pour lui demander une salle plus grande. Dieu toucha le cœur d'un commerçant qui vida le local qui se trouvait à côté de la salle, le laissant ainsi libre pour les cultes. Elle continua à prier et à jeûner trois fois par semaine et cette salle plus grande se révéla elle aussi insuffisante pour contenir la foule. Son mari lui demanda de prier à nouveau pour obtenir un édifice où tous ceux qui désiraient assister au culte trouveraient place. Elle pria et Dieu leur donna une grande église située dans la rue principale du quartier. Dans cette nouvelle église, l'assistance augmenta aussi à tel point que nombreux étaient ceux qui devaient écouter les sermons debout dans la rue. De nombreuses personnes furent libérées du péché et baptisées»

Lorsque les croyants ressentent un fardeau pendant qu'ils prient, c'est que des âmes sont en train de renaître. «Ceux qui sèment dans les larmes, récoltent dans la joie.»

«Les gémissements de millions d'âmes sur la terre me parviennent aux oreilles et me brisent le cœur; je m'efforce, avec

l'aide de Dieu, de percer, au moins en partie, l'obscurité dense, la misère extrême et le désespoir indescriptible de ces millions d'âmes qui n'appartiennent pas à Christ. Médite, frère, sur l'amour du Maître, un amour profond comme la mer; contemple l'horrible spectacle du désespoir des hommes perdus, jusqu'à ce que tu ne puisses plus condamner, jusqu'à ce que tu ne puisses plus avoir de repos, jusqu'à ce que tu ne puisses plus dormir.»

C'est lorsqu'il se rendit compte du dénuement des hommes qui meurent sans Christ que Charles Inwood écrivit ce que nous venons de lire dans le paragraphe précédent et c'est pour cette raison que l'âme des héros de l'Église de Christ brûle à travers les siècles.

Dans la campagne piémontaise, Napoléon adressa à ses soldats les paroles suivantes: «Vous avez gagné des batailles sanglantes sans canons, vous avez traversé de grands fleuves sans ponts, vous avez parcouru des distances énormes sans chaussures, vous vous êtes couchés d'innombrables fois le ventre creux. Tout cela à cause de votre persévérance et de votre courage! Mais, soldats, c'est comme si nous n'avions rien fait puisqu'il nous reste encore beaucoup à accomplir!»

Soldats de la cause sainte: nous pouvons dire la même chose; c'est comme si nous n'avions rien fait. La persévérance et le courage nous sont toujours indispensables; il y a davantage d'âmes à sauver aujourd'hui qu'il n'y en avait du temps de Müller, Livingstone, Raton, Spurgeon et Moody.

«Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile!» (1 Corinthiens 9.16).

Nous ne pouvons boucher nos oreilles spirituelles pour ne pas entendre les pleurs et les soupirs de millions d'âmes sur la terre, qui ne connaissent pas le chemin qui conduit au foyer céleste.

Jérôme Savonarole

Précurseur de la grande réforme

(1452-1498)

Il passait des nuits entières à prier et il reçut des révélations lors d'extase ou de visions. Ses livres sur l'humilité, la prière, l'amour, continuent à exercer une grande influence. On anéantit le corps de ce précurseur de la Grande Réforme, mais on ne put étouffer les vérités que Dieu, par son intermédiaire, avait gravées dans le cœur des hommes.

Le peuple italien affluait à Florence en nombre toujours plus grand. Le célèbre *Dame* ne pouvait contenir les multitudes innombrables. Le prédicateur Jérôme Savonarole brûlait du feu de l'Esprit Saint et pressentant l'imminence du jugement de Dieu, il tonnait contre le vice, le crime et la corruption effrénée dans l'Église. Le peuple délaissa alors la lecture des publications mondaines et ordinaires pour lire les sermons du fougueux prédicateur; il cessa de chanter les chansons des rues et se mit à chanter les hymnes de Dieu. À Florence, les enfants firent des processions pour recueillir les masques de carnaval, les livres obscènes et tous les objets superflus qui servaient la seule vanité. Avec tous ces objets, ils firent sur la place publique une pile de vingt mètres de haut et y mirent le feu. Pendant que cette pile

brûlait, la foule chantait des hymnes et les cloches de la ville sonnaient pour annoncer la victoire.

Si la situation politique avait alors été ce qu'elle fut plus tard en Allemagne, l'intrépide et pieux Jérôme Savonarole aurait été sans aucun doute l'instrument utilisé pour lancer le mouvement de la Grande Réforme à la place de Martin Luther. Malgré tout, Savonarole devint l'un des hérauts audacieux et fidèles qui conduisirent le peuple vers la source pure et les vérités apostoliques des Saintes Écritures.

Jérôme était le troisième des sept enfants de la famille Savonarole. Ses parents étaient cultivés et mondains et ils jouissaient d'une grande influence. Son grand-père paternel était un médecin célèbre de la cour du duc de Ferrare et les parents de Jérôme désiraient voir leur fils prendre la suite de son grand-père. Au collège, il se distingua par son application. Cependant, l'étude de la philosophie de Platon et d'Aristote ne fit que l'enorgueillir. Sans aucun doute, ce furent les œuvres du célèbre homme de Dieu, Thomas d'Aquin, qui eurent le plus d'influence sur lui, outre les Écritures elles-mêmes, et qui l'amenèrent à consacrer son cœur et sa vie à Dieu. Encore enfant, il avait l'habitude de prier, et en grandissant, sa ferveur dans la prière et le jeûne augmenta. Il passait des heures d'affilée à prier. La décadence de l'Église, envahie par les vices et les péchés de toutes sortes, le luxe et l'ostentation des riches en face de l'immense misère des pauvres l'affligeaient. Il passait de longs moments seul dans la campagne et au bord du Pô, dans la méditation et la contemplation de la présence de Dieu, à chanter ou à pleurer selon les sentiments qui brûlaient en lui. Alors qu'il était encore très jeune, Dieu commença à lui parler par des

visions. La prière était son meilleur réconfort; les marches de l'autel, où il restait prosterné des heures entières, étaient souvent mouillées de ses larmes.

Il arriva un jour où Jérôme tomba amoureux d'une jeune Florentine. Mais lorsque la jeune fille lui fit comprendre que son orgueilleuse famille ne consentirait jamais à une union avec un membre de la famille Savonarole, que les siens méprisaient, Jérôme abandonna complètement l'idée de se marier. Il se remit à prier avec une ferveur toujours plus grande. Plein de ressentiment envers le monde, désillusionné quant à ses propres désirs, sans personne qui puisse le conseiller et las des injustices et perversités qui l'entouraient et auxquelles il ne pouvait rien faire, il résolut de se tourner vers la vie monastique.

Lorsqu'il se présenta au couvent, il ne demanda pas l'honneur de se faire moine, mais seulement qu'on l'accepte afin de faire les travaux les plus humbles à la cuisine, dans le jardin et dans le monastère. Au couvent, Savonarole se consacra avec encore plus d'acharnement à la prière, au jeûne et à la contemplation en présence de Dieu. Il se distingua parmi les autres moines par son humilité, sa sincérité et son obéissance; c'est pourquoi il fut choisi pour enseigner la philosophie, poste qu'il occupa jusqu'à son départ du couvent.

Après avoir passé sept ans au monastère de Bologne, Frère Jérôme partit pour le couvent de Saint Marc à Florence. À son arrivée, sa désillusion fut très grande de voir qu'à Florence, les gens étaient aussi dépravés que partout ailleurs. Il n'avait toujours pas reconnu que seule la foi en Christ peut apporter le salut.

Sa première année au couvent de Saint Marc terminée, il fut nommé instructeur des novices et enfin, prédicateur du monastère. Bien qu'il eût à sa disposition une excellente bibliothèque, Savonarole fit de plus en plus appel à la Bible comme livre de texte.

Il ressentait de plus en plus la terreur et la vengeance du jour du Seigneur qui approchait et il se mettait parfois à tonner depuis la chaire contre l'impiété du peuple. Si peu de monde assistait à ses prédications que Savonarole décida de se consacrer entièrement à l'instruction des novices. Toutefois comme Moïse, il ne pouvait échapper à l'appel de Dieu.

Un jour, alors qu'il s'adressait à une religieuse, il vit subitement les cieux s'ouvrir et devant ses yeux, défilèrent toutes les calamités qui allaient arriver à l'Église. Alors il crut entendre une voix venant du ciel, qui lui ordonnait d'annoncer toutes ces choses.

Convaincu que la vision lui venait du Seigneur, il se remit à prêcher avec une voix de tonnerre. Avec une onction renouvelée du Saint-Esprit, les sermons dans lesquels il condamnait le péché étaient si véhéments que nombre de ceux qui l'entendaient en restaient un certain temps étourdis et sans le moindre désir de parler dans les rues. Il était courant, pendant ses sermons, d'entendre résonner les sanglots et les pleurs des gens dans l'église. En d'autres occasions, les hommes comme les femmes, de tous âges et de toutes classes sociales, éclataient en pleurs véhéments.

La ferveur de Savonarole dans la prière augmentait tous les jours et sa foi grandissait dans les mêmes proportions. Souvent, tandis

qu'il priait, il tombait en extase. Une fois, alors qu'il était assis en chaire, il eut une vision qui le laissa immobile pendant cinq heures; et pendant tout ce temps son visage resplendissait et ceux qui étaient dans l'église le contemplaient.

Partout où Savonarole prêchait, ses sermons contre le péché suscitaient une profonde terreur. Les hommes cultivés commencèrent alors à venir écouter ses prédications à Florence; il devint nécessaire de tenir les cultes dans le *dôme*, la célèbre cathédrale, où il continua à prêcher pendant huit ans. Les gens se levaient en pleine nuit pour attendre dans la rue l'heure d'ouverture de la cathédrale.

Le régent corrompu de Florence, Laurent de Médicis, tenta par tous les moyens possibles, flatterie, pots-de-vin, menaces et prières, de convaincre Savonarole de cesser de prêcher contre le péché et en particulier contre la dépravation des Médicis. Finalement, se rendant compte que tout était inutile, il engagea le célèbre prédicateur Frère Mariano pour prêcher contre Savonarole. Frère Mariano prêcha, mais on ne prêta nulle attention à son éloquence ni à sa rouerie et il ne se hasarda plus à prêcher.

Ce fut à cette époque que Savonarole prophétisa que Laurent, le Pape et le roi de Naples allaient mourir dans l'année, ce qui fut effectivement le cas.

Après la mort de Laurent, Charles VIII, roi de France, envahit l'Italie et l'influence de Savonarole augmenta encore. On délaissait la littérature ordinaire et mondaine pour lire les sermons du célèbre prédicateur. Les riches secouraient les pauvres au lieu de les opprimer. Ce fut à cette époque que le

peuple prépara un grand bûcher sur la «piazza» de Florence pour y brûler d'innombrables objets servant à inciter vices et vanités. La grande cathédrale du *Dome* ne pouvait plus contenir les foules immenses qui s'y pressaient.

Cependant, le succès de Savonarole fut de courte durée. Le prédicateur fut menacé, excommunié et enfin, en 1498, sur ordre du Pape, il fut pendu et son cadavre fut brûlé en place publique. C'est par ces mots: «Le Seigneur a tant souffert pour moi!» que s'acheva la vie terrestre de l'un des martyrs les plus grands et les plus dévoués de tous les temps.

Bien que jusqu'à l'heure de sa mort, il ait soutenu bon nombre des erreurs de l'Église catholique romaine, il enseignait que tous ceux dont la foi était réelle faisaient partie de la véritable Église. Il ne cessait de nourrir son âme de la Parole de Dieu. Les marges des pages de sa bible étaient pleines de notes écrites lors de ses méditations sur les Écritures Il connaissait par cœur une grande partie de la Bible et pouvait ouvrir le livre et y trouver sur-le-champ n'importe quel texte. Il passait des nuits entières à prier et il reçut des révélations lors d'extase ou de visions. Ses livres sur l'humilité, la prière, l'amour, continuent à exercer une grande influence. On anéantit le corps de ce précurseur de la Grande Réforme, mais on ne put étouffer les vérités que Dieu, par son intermédiaire, avait gravées dans le cœur des hommes.

Martin Luther

Le grand réformateur

(1483-1546)

L'un des professeurs les plus célèbres de Leipzig, connu comme «la lumière du monde», dit de Luther: «Ce moine fera honte à tous les docteurs; il annoncera une doctrine nouvelle et réformera toute l'Église, parce qu'il se base sur la Parole du Christ, la Parole à laquelle personne au monde ne peut résister, que personne ne peut réfuter, même lorsqu'on l'attaque avec toutes les armes de la philosophie.»

«Jamais nulle part dans le monde, on n'a écrit de livre plus facile à comprendre que la Bible. Comparée aux autres livres, elle est comme le soleil par rapport à toutes les autres lumières. Ne vous laissez convaincre par personne de l'abandonner sous aucun prétexte. Si vous vous en écarterez un instant, tout est perdu; on pourra vous entraîner n'importe où. Si vous restez fidèle aux Écritures, vous serez victorieux»

- Luther

Dans sa prison, après sa condamnation par le Pape à être brûlé vif, Jean Hus déclara: «Ils peuvent tuer l'oie (dans sa langue, *hus*

signifie oie), mais dans cent ans apparaîtra un cygne qu'ils ne pourront brûler.»

Il neigeait et un vent glacé hurlait furieusement autour de la maison, le jour où ce «cygne» naquit à Eisleben en Allemagne. Le lendemain, le nouveau-né fut baptisé dans l'église Saint Pierre et Saint Paul, et comme c'était la Saint Martin, l'enfant reçut le nom de Martin Luther.

Cent deux ans après que Jan Hus eut rendu l'âme sur le bûcher, le «cygne» affichait à la porte de l'église de Wittemberg ses quatre-vingt-quinze thèses contre la vente des indulgences, acte qui fut à l'origine de la Grande Réforme. Jean Hus s'était trompé de deux années seulement dans sa prédiction.

Afin de donner toute sa valeur à l'œuvre de Martin Luther, il faut se rappeler l'obscurantisme et la confusion qui régnaient à l'époque de sa naissance.

D'après les estimations, au moins un million d'Albigeois étaient morts en France sur l'ordre du Pape d'exterminer sans pitié ces «hérétiques» (qui soutenaient la Parole de Dieu). Wycliffe, «l'étoile du matin de la Réforme», avait traduit la Bible en langue anglaise. Jean Hus, disciple de Wycliffe, était mort sur le bûcher en Bohême en suppliant le Seigneur de pardonner à ses persécuteurs. Jérôme de Prague, compagnon de Hus et érudit, avait subi le même supplice, chantant des hymnes dans les flammes jusqu'à ce qu'il rende son dernier soupir. Wessel, célèbre prédicateur d'Erfurt, avait été mis en prison pour avoir enseigné que le salut s'obtenait par la grâce. Mis aux fers, il mourut quatre ans avant la naissance de Luther. En Italie, quinze ans après la naissance de Luther, Savonarole, homme de

Dieu et fidèle prédicateur de la Parole, fut pendu et son corps réduit en cendres, sur ordre de l'Église.

C'est à cette époque que naquit Martin Luther. Comme nombre d'hommes parmi les plus célèbres, il appartenait à une famille pauvre. Il avait l'habitude de dire: «Je suis fils de paysans, mon père, mon grand-père et mon arrière grand-père étaient de vrais paysans». Puis, il ajouta: «Nous avons autant de raisons de nous glorifier de notre ascendance que le diable de s'enorgueillir de ce qu'il descend des anges».

Les parents de Martin devaient travailler sans répit et sans repos pour habiller, nourrir et éduquer leurs sept enfants. Le père travaillait dans les mines de cuivre et la mère, en plus de ses tâches domestiques, transportait du bois pour le feu sur son dos.

Non seulement ses parents se préoccupaient de la croissance physique et intellectuelle de leurs enfants, mais ils se souciaient également de leur développement spirituel. Lorsque Martin eut l'âge de la raison, son père lui apprit à se mettre à genoux à côté de son lit, le soir avant de se coucher, et à prier Dieu afin que l'enfant «se souvienne de son Créateur» (Ecclésiaste 12.1).

Sa mère était sincère et pieuse; ainsi, elle apprit à ses enfants à considérer tous les moines comme des hommes saints et toute transgression des règlements de l'Église comme une transgression des lois de Dieu. Martin apprit les Dix Commandements et le Notre Père, à respecter le Saint Siège dans la Rome lointaine et sacrée et à regarder avec révérence tout ossement ou morceau de vêtement ayant appartenu à un saint. Cependant, sa religion reposait davantage sur un Dieu juge vengeur plutôt qu'ami des petits enfants (Matthieu 19.13-15). Une

fois adulte, Luther écrivit: «Entendre mentionner le nom du Christ me faisait trembler et pâlir, car on m'avait appris à Le considérer comme un juge coléreux. On nous avait appris que nous devions nous-mêmes faire propitiation pour nos péchés; que nous ne pouvions pas racheter suffisamment nos fautes et qu'il était nécessaire de recourir aux saints du ciel et de prier Marie pour qu'elle intercède en notre faveur afin de détourner de nous la colère du Christ».

Le père de Martin, très satisfait des résultats scolaires de son fils dans la petite ville où ils demeuraient, décida de l'envoyer, lorsqu'il eut treize ans, à l'école franciscaine de la ville de Magdeburg.

Le jeune garçon se présentait souvent à la confession où le prêtre lui imposait pénitence et l'obligeait à faire de bonnes actions afin d'obtenir l'absolution. Martin s'efforçait sans répit d'obtenir la faveur de Dieu au moyen de la piété, et ce même désir l'amena plus tard à la vie monastique.

Pour subvenir à ses besoins à Magdeburg, Martin devait demander l'aumône dans les rues, chantant de porte en porte. Ses parents, pensant que cela irait mieux à Eisenach, l'envoyèrent étudier dans cette ville où, en outre, habitaient des parents de sa mère. Néanmoins, ces parents ne lui apportèrent aucune aide et le jeune garçon dut continuer à demander l'aumône pour pouvoir se nourrir.

Alors qu'il était sur le point d'abandonner ses études, pour prendre un travail manuel, une dame aisée, Madame Ursule Cota, impressionnée par ses prières à l'église et émue par l'humilité avec laquelle il recevait les restes de repas qu'on lui

donnait à sa porte, l'accueillit au sein de sa famille. Pour la première fois, Luther découvrit ce qu'était l'abondance. Des années plus tard, il parlait d'Eisenach comme de «la ville bien-aimée». Lorsque Luther fut devenu célèbre, l'un des enfants de la famille Cota alla faire des études à Wittenberg, où Luther l'accueillit chez lui.

Pendant son séjour chez madame Cota, sa tendre mère adoptive, Martin fit des progrès très rapides et reçut une solide instruction. Son maître, Jean Trebunius, était un homme cultivé et soigné. Il ne maltraitait pas ses élèves comme le faisaient les autres maîtres. On raconte que lorsqu'il rencontrait les enfants de son école, il les saluait en retirant son chapeau, car «personne ne savait si parmi eux ne se trouvaient pas de futurs docteurs, régents, chanceliers ou rois... » Quant à Martin, l'ambiance de l'école et du foyer lui permit de se forger un caractère fort et inébranlable, si nécessaire pour affronter les ennemis redoutables de Dieu.

Martin était plus sérieux et plus pieux que les autres enfants de son âge. C'est en pensant à cela que Madame Cota, à l'heure de sa mort, dit que Dieu avait béni son foyer à partir du jour où Luther y était entré.

Pendant ce temps, la situation économique des parents de Martin s'était quelque peu améliorée. Le père avait acquis un four pour fondre le cuivre et il en acheta ensuite deux autres. Il avait été élu conseiller de sa ville et il commençait à faire des projets pour l'instruction des ses enfants. Cependant, Martin n'eut jamais honte de ses jours d'épreuves et de misère; au contraire, il les considérait comme la main de Dieu qui l'avait

guidé, dirigé et préparé pour sa grande œuvre. Personne ne peut, une fois adulte, affronter sérieusement et avec courage les vicissitudes de la vie si l'expérience ne lui a rien appris dans sa jeunesse.

À dix-huit ans, Martin désirait faire des études universitaires. Son père, conscient des capacités de son fils, l'envoya à Erfurt qui était alors le centre intellectuel du pays, où plus de mille étudiants suivaient des cours. Le jeune homme étudia avec tant d'acharnement qu'à la fin du troisième trimestre, il obtint le grade de bachelier en philosophie. À vingt et un ans, il atteignit le deuxième grade académique, celui de docteur en philosophie ; les étudiants, les professeurs et les autorités lui rendirent l'hommage qu'il méritait.

Dans la ville d'Erfurt même, on comptait cent propriétés appartenant à l'Église, y compris huit couvents. Il y avait également une importante bibliothèque qui dépendait de l'université, où Luther passait tout son temps libre. Il priait toujours Dieu avec ferveur pour qu'il lui accorde sa bénédiction dans ses études. Il avait coutume de dire : « Bien prier est la partie la plus importante des études. » Un de ses camarades écrivit à son sujet : « Chaque matin, il fait précéder ses études d'une visite à l'église et d'une prière à Dieu ».

Son père, qui désirait voir Martin devenir un célèbre avocat, lui acheta le *corpus juris*, une grande œuvre de jurisprudence qui coûtait très cher.

Cependant l'âme de Martin désirait Dieu avec ardeur et par-dessus toutes choses. Divers événements influencèrent Luther, l'amenant à embrasser la vie monastique, une décision qui

emplit son père de tristesse et horrifia ses compagnons de l'université.

Premièrement, dans la bibliothèque, il découvrit le merveilleux Livre des livres, la Bible complète, en latin. Jusqu'alors Luther avait cru que les petits extraits choisis par l'Église pour être lus le dimanche, constituaient la totalité de la Parole de Dieu. Après avoir lu la Bible pendant un long moment, il s'écria: «Oh! Si la Providence pouvait me donner un tel livre, pour moi tout seul!» À mesure qu'il lisait les Écritures, son cœur se mit à percevoir la lumière que répandait la Parole de Dieu et son âme à ressentir une soif de Dieu toujours plus grande.

À l'époque où il devint bachelier, ses longues heures d'étude le rendirent malade et sa maladie l'amena aux portes de la mort. Ainsi, sa faim de la parole de Dieu s'enracina encore plus profondément dans le cœur de Luther. Quelque temps après cette maladie, alors qu'il rendait visite à sa famille, il reçut un coup d'épée et il faillit mourir deux fois avant qu'un chirurgien ne réussisse à guérir la blessure. Pour Luther, le salut de son âme prévalait sur tout autre désir.

Un jour, un de ses amis intimes d'université fut assassiné. «Ah!, s'écria Luther, horrifié, que serait-il advenu de moi si j'avais été appelé dans l'autre vie si inopinément?»

Mais parmi tous ces événements, celui qui ébranla le plus l'esprit de Luther, fut celui qu'il vécut pendant un terrible orage alors qu'il revenait de chez ses parents. Il ne pouvait se mettre à l'abri nulle part. Le ciel était en feu, les éclairs déchiraient les nuages sans arrêt. Soudain, un éclair frappa à côté de lui. Luther, empli

d'épouvante et se sentant déjà près de l'enfer, se prosterna en criant : « Sainte Anne, sauve-moi et je me ferai moine ! »

Plus tard, Luther appela cet incident : « Ma voie royale vers Damas » et il tint la promesse qu'il avait faite à Sainte Anne. Il invita alors ses camarades à dîner avec lui. Après le repas, alors que ses amis se divertissaient en discutant tout en écoutant de la musique, il leur annonça soudain qu'à partir de ce moment, ils pouvaient le considérer comme mort, car il allait entrer au couvent. Ses amis essayèrent en vain de le dissuader. Dans l'obscurité de cette même nuit, le jeune homme, qui n'avait pas encore vingt-deux ans, se rendit au couvent des Augustins, frappa, la porte s'ouvrit et Luther entra. Le professeur admiré et fêté, la gloire de l'université, celui qui avait passé des jours et des nuits penché sur ses livres, n'était plus maintenant qu'un simple frère augustin !

Le monastère des Augustins était le meilleur des cloîtres d'Erfurt. Ses moines étaient les prédicateurs de la ville, très estimés pour leurs œuvres de charité envers la classe pauvre et opprimée. Il n'y eut jamais dans ce couvent un moine plus soumis, plus dévoué et plus pieux que Martin Luther. Il effectuait les travaux les plus humbles, comme portier, fossoyeur, balayeur de l'église et des cellules des moines. Il ne refusait pas de sortir mendier le pain quotidien pour le couvent dans les rues d'Erfurt.

Pendant son année de noviciat, avant qu'il fasse ses vœux, les amis de Luther firent tout ce qui était en leur pouvoir pour le dissuader de persévérer dans sa décision. Les camarades qu'il avait invités à dîner pour leur annoncer son intention de se faire

moine, restèrent deux jours près du portail du couvent, dans l'espoir qu'il reviendrait vers eux. Le père de Luther faillit devenir fou lorsqu'il comprit que ses prières étaient inutiles et que tous les projets qu'il avait faits pour l'avenir de son fils étaient détruits.

Luther s'excusait en disant: «J'ai fait une promesse à Sainte Anne, pour sauver mon âme. Je suis entré au couvent et j'ai accepté cette condition spirituelle uniquement pour servir Dieu et lui plaire pour l'éternité.»

Cependant, Luther s'était fait trop d'illusions.

Après avoir essayé de crucifier sa chair par des jeûnes prolongés, en s'imposant les privations les plus sévères, en effectuant un nombre incalculable de veilles, enfermé dans sa cellule, il devait encore lutter contre les mauvaises pensées. Son âme clamait: 'Donne-moi la sainteté ou je meurs pour toute l'éternité; emporte-moi vers le fleuve aux eaux pures et non à ces sources d'eaux contaminées; conduis-moi vers les eaux de vie qui jaillissent du trône de Dieu.

Un jour, Luther trouva dans la bibliothèque du couvent une vieille bible en latin, attachée à la table par une chaîne; pour lui, ce fut un trésor infiniment plus précieux que tous les trésors littéraires du couvent. Il fut si complètement absorbé par sa lecture que pendant des semaines entières, il oubliait de répéter les prières du jour de l'ordre. Ensuite, réveillé par la voix de sa conscience, Luther se repentit de sa négligence; ses remords étaient tels qu'ils l'empêchaient de dormir. Il s'efforça donc de réparer son erreur et il y mit tant d'acharnement qu'il en oubliait de se nourrir.

Dans cet état, décharné par tant de jeûnes et de veilles, il se sentit oppressé par la crainte au point d'en perdre connaissance et de tomber sur le sol. C'est ainsi que le trouvèrent les autres moines qui admirèrent une fois de plus son exceptionnelle piété! Luther ne reprit conscience que lorsqu'un groupe de frères du chœur l'entourèrent en chantant. La douce harmonie arriva jusqu'à son âme et réveilla son esprit. Cependant, même à ce moment-là il lui manquait encore la paix perpétuelle de l'âme, il n'avait pas encore entendu le chœur céleste chanter: «Gloire à Dieu et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté».

À cette époque, le vicaire général de l'ordre des Augustins, Staupitz, vint en visite au couvent. C'était un homme de grand discernement et d'une piété profonde; il comprit immédiatement le problème du jeune moine et lui offrit une bible dans laquelle celui-ci put lire: «Le juste vivra par la foi». Depuis bien longtemps, Luther soupirait: «Oh, que Dieu me donne un tel livre rien que pour moi!» Maintenant il l'avait enfin!

Il trouva un grand réconfort à la lecture de la Bible, mais la tâche ne pouvait être accomplie en un jour. Il resta donc plus résolu que jamais à atteindre la paix par la vie monastique, jeûnant et passant des nuits entières sans dormir. Gravement malade, il s'écria: «Mes péchés, mes péchés!» Bien que sa vie fût sans tache, comme il l'affirmait et comme d'autres en témoignaient, il se sentait coupable devant Dieu, jusqu'à ce qu'un vieux moine lui rappelât une parole du Credo: «Je crois dans le pardon des péchés». Il vit alors que Dieu avait non seulement pardonné les péchés de Daniel et de Simon Pierre, mais également les siens.

Peu de temps après ces événements, Luther fut ordonné prêtre. La première messe qu'il célébra fut un grand événement. Son père, qui ne lui avait pas pardonné depuis le jour où il avait abandonné ses études de jurisprudence, y assista, après être venu à cheval de Mansfield en compagnie de vingt-cinq amis et avec un don important pour le couvent.

Lorsqu'il eut vingt-cinq ans, Luther fut nommé à la chaire de philosophie de Wittenberg, où il alla vivre dans le couvent de son ordre. Cependant, son âme avait soif de la Parole de Dieu et de la connaissance de Christ. Outre les occupations que lui imposait sa chaire de philosophie, il se consacra à l'étude des Écritures et en cette première année il obtint le titre de «licencié ès Écritures». Son âme brûlait du feu du ciel; de toutes parts affluaient des multitudes pour écouter ses sermons, jaillis directement de son cœur, sur les merveilleuses vérités que lui révélaient les Écritures. L'un des professeurs les plus célèbres de Leipzig, connu comme «la lumière du monde», dit de lui: «Ce moine fera honte à tous les docteurs; il annoncera une doctrine nouvelle et reformera toute l'Église, parce qu'il se base sur la Parole du Christ, la Parole à laquelle personne au monde ne peut résister, que personne ne peut réfuter, même lorsqu'on l'attaque avec toutes les armes de la philosophie.»

L'un des moments cruciaux de la vie de Luther fut sa visite à Rome. Une grave dispute avait surgi entre sept couvents d'Augustins et il fut décidé de porter les points de désaccord devant le Pape pour qu'il tranche. Comme Luther était le plus habile et le plus éloquent et qu'il était en outre très estimé et respecté par tous ceux qui le connaissaient, il fut choisi pour représenter son couvent à Rome. '

Luther fit le voyage à pied en compagnie d'un autre moine. En ce temps là, Luther était toujours fidèle et entièrement dévoué à l'Église catholique. Quand ils arrivèrent enfin à un endroit sur la route d'où l'on pouvait voir la ville célèbre, Luther tomba à genoux et s'exclama : « Ville sainte, je te salue ! »

Les deux moines passèrent un mois à Rome où ils visitèrent les divers sanctuaires et les lieux de pèlerinage. Luther célébra la messe dix fois. Il regretta que ses parents ne fussent pas encore morts, parce qu'il aurait pu les délivrer du purgatoire ! Un jour, montant les saintes marches à genoux, afin d'obtenir l'indulgence que le chef de l'Église promettait en récompense de ce sacrifice, les paroles de Dieu résonnèrent dans ses oreilles avec un bruit de tonnerre : « Le juste vivra par la foi. » Luther se leva et s'en alla, tout honteux.

Après avoir vu la corruption qui régnait partout à Rome, son âme se raccrocha encore davantage à la Bible. De retour à son couvent, le vicaire général insista pour qu'il suivît les cours nécessaires pour obtenir le titre de docteur, qui lui donnerait le droit de prêcher. Néanmoins, conscient de l'énorme responsabilité que ceci entraînerait devant Dieu et ne voulant pas céder, Luther dit : « C'est une chose d'une extrême importance pour un homme de parler à la place de Dieu... Ah ! Docteur, en me demandant cela, vous m'ôtez la vie ; je ne tiendrai pas plus de trois mois ». Le vicaire général lui répondit : « Cela n'a pas d'importance, qu'il en soit ainsi au nom de Dieu, car Dieu a aussi besoin au ciel d'hommes consacrés et intelligents ».

Élevé à la dignité de docteur en théologie, Luther brûlait plus encore du désir d'approfondir ses connaissances dans les Saintes Écritures; il fut alors nommé prédicateur de la ville de Wittenberg. Les livres qu'il étudia et leurs marges pleines d'annotations en toutes petites lettres servent encore d'exemple aux érudits d'aujourd'hui, pour le soin et la méthode que Luther mit à ses études.

Celui-ci écrivit au sujet de la grande transformation que subit sa vie à cette époque-là: «Avec le désir ardent de comprendre la Parole de Dieu, je me mis à étudier son épître aux Romains. Je notai que dans le premier chapitre, il est établi que la justice de Dieu se révèle dans l'Évangile (Romains 16.17). Je détestais l'expression:» la justice de Dieu « , parce que selon ce que j'avais appris, je la considérais comme un attribut du Dieu saint qui le poussait à châtier les pécheurs. En dépit de ma vie irréprochable de moine, ma conscience troublée me montrait que j'étais un pécheur devant Dieu. Ainsi, je détestais un Dieu juste qui châtiait les pécheurs... Ma conscience était inquiète et au plus profond de moi, mon âme se révoltait. Cependant, je revenais sans cesse au même verset, parce que je voulais connaître ce qu'enseignait Paul. Finalement, après avoir médité ce point pendant des jours et des nuits, Dieu, en sa grâce infinie, me montra le verset: *Le juste vivra par la foi*. Je vis alors que la justice de Dieu, dans ce verset, est la justice que l'homme pieux reçoit de Dieu par la foi, comme un présent.»

C'est ainsi que l'âme de Luther se libéra de son esclavage. Il écrivit: «Je me sentis alors renaître et au paradis. Les Écritures tout entières avaient maintenant pour moi une autre signification; je les étudiai en détail afin d'y découvrir tout ce

qu'elles enseignaient sur la justice de Dieu. Avant, ces paroles m'étaient odieuses; maintenant, je les recevais avec le plus grand amour. Ce verset fut pour moi la porte d'entrée au paradis.»

Après cette merveilleuse expérience, Luther prêcha tous les jours; en certaines occasions, il lui arriva même de faire jusqu'à trois prédications le même jour, comme il le rapporta lui-même: «Ce qu'est le pasteur pour le troupeau, la maison pour l'homme, le nid pour l'oisillon, le rocher pour la chèvre sauvage, le ruisseau pour le poisson, voilà ce qu'est la Bible pour les âmes fidèles.» Enfin, la lumière de l'Évangile déchirait les ténèbres dans lesquels il vivait, et l'âme de Luther brûlait de conduire ceux qui l'écoutaient jusqu'à l'Agneau de Dieu, qui efface tous les péchés.

Luther fit en sorte que le peuple considère la vraie religion, non pas comme une simple profession de foi ou un système de doctrines, mais comme la vie même en Dieu. La prière n'était plus un exercice dépourvu de sens, mais une communion avec Dieu qui nous aime d'un amour infini. Par le biais de ses sermons, Luther révéla le cœur de Dieu à des milliers d'auditeurs, à travers son propre cœur.

Lors d'une convention d'Augustins, Luther fut invité à prêcher, mais au lieu de délivrer un message doctrinal de sagesse humaine, comme on s'y attendait, il prononça une homélie ardente contre la langue médisante des moines. Les Augustins, impressionnés par ce message, l'élirent directeur avec la charge de onze couvents!

Luther ne se contentait pas de prêcher la vertu, il la mettait en pratique et aimait vraiment son prochain. À cette époque, la

peste, venue d'Orient, frappa Wittenberg. On calcule que le quart de la population de l'Europe, la moitié de la population de l'Allemagne, fut fauché par la peste. Lorsque les professeurs et les étudiants fuirent la ville, ils insistèrent pour que Luther les suivît, mais celui-ci répondit: «Où fuir? ma place est ici; le devoir ne me permet pas d'abandonner mon poste, avant que Celui qui m'y a placé ne m'appelle. Ce n'est pas que je ne craigne pas la mort, j'espère simplement que le Seigneur me donnera du courage.» C'est ainsi que Luther continua d'exercer son ministère, prenant soin de l'âme et du corps de ses semblables pendant un temps d'affliction et d'angoisse universelles.

La réputation du jeune moine s'étendit très loin. Pendant ce temps sans s'en rendre compte, tout en travaillant infatigablement pour l'Église, il s'était écarté de la voie libérale où s'était engagée l'Église dans sa doctrine et dans la pratique.

Au mois d'octobre 1517, Luther afficha à la porte de l'église du château de Wittenberg ses 95 thèses, dont la teneur était que Christ demandait que l'on se repente et s'attriste pour le péché commis, et non la pénitence. Luther afficha ses thèses ou propositions en vue d'un débat public à la porte de l'église, comme c'était alors la coutume. Mais celles-ci, rédigées en latin, furent sur le champ traduites en allemand, en hollandais et en espagnol. En moins d'un mois, à la surprise de Luther, elles étaient parvenues en Italie et faisaient trembler les bases du vieil édifice de Rome.

La conséquence de cet affichage des 95 thèses à la porte de l'église de Wittenberg fut la naissance de la Réforme, c'est-à-dire, que cet acte fut à l'origine du grand mouvement des âmes qui, dans le

monde entier, désiraient ardemment retrouver la source pure, la Parole de Dieu. Cependant, Luther n'attaquait pas l'Église catholique; au contraire, il prenait la défense du pape contre les vendeurs d'indulgence.

Au mois d'août 1518, Luther fut appelé à Rome pour y répondre à l'accusation d'hérésie qu'on lui intentait. Néanmoins, l'électeur Frédéric refusa de le laisser sortir du pays et Luther reçut ordre de se présenter à Augsbourg. «Ils vont te brûler vif», lui dirent ses amis. Luther leur répondit alors résolument: «Si Dieu soutient la cause, la cause l'emportera».

L'ordre que le nonce du pape donna à Luther à Augsbourg fut clair: «Rétractez-vous ou vous ne sortirez pas d'ici». Mais, Luther réussit à fuir par une petite porte dans le mur de la ville, en profitant de l'obscurité de la nuit. À son retour à Wittenberg, un an après l'affichage de ses thèses, Luther était devenu le personnage le plus populaire de toute l'Allemagne. Il n'y avait pas de journaux à l'époque, mais Luther répondait à toutes les critiques et ces réponses étaient ensuite publiées sous forme d'opuscules. Les écrits de Luther publiés ainsi constituent aujourd'hui une centaine de volumes.

Erasme, le célèbre humaniste et érudit hollandais, écrivit à Luther: «Vos livres sont en train de réveiller tout le pays... Les hommes les plus éminents d'Angleterre apprécient vos écrits...»

Lorsque la bulle d'excommunication envoyée par le pape arriva à Wittenberg, Luther répondit par un traité adressé au pape Léon X, où il l'exhortait à se repentir au nom du Seigneur. La bulle du pape fut brûlée loin des murs de la ville de Wittenberg devant une grande foule. À ce sujet, Luther écrivit au vicaire général:

«Au moment de brûler la bulle, je tremblais et je priais, mais maintenant je suis satisfait d'avoir accompli cet acte énergique». Luther n'attendit pas l'excommunication du pape, mais quitta immédiatement l'Église de Rome pour rejoindre l'Église du Dieu vivant.

Toutefois, l'empereur Charles Quint, qui allait convoquer sa première Diète dans la ville de Worms, demanda à Luther de comparaître afin de répondre, en personne, aux charges de ses accusateurs. Les amis de Luther lui déconseillèrent vivement d'y aller, rappelant: «Jan Hus ne s'est-il pas rendu à Rome pour y être brûlé, en dépit de la promesse de l'Empereur qu'il aurait la vie sauve?» Mais en réponse à tous leurs efforts pour le dissuader de comparaître devant ses ennemis, Luther, fidèle à l'appel de Dieu, leur dit: «Même s'il y a à Worms autant de démons que de tuiles sur les toits, j'ai confiance en Dieu et j'irai». Après avoir donné des instructions au sujet de son œuvre, au cas où il ne reviendrait pas, il partit.

Pendant son voyage vers Worms, la foule se pressait en masse pour voir le grand homme qui avait eu le courage de défier l'autorité du pape. À Mora, il prêcha en plein air, parce que les églises étaient trop petites pour les énormes foules qui voulaient entendre ses sermons. À la vue des clochers des églises de Worms, il se dressa dans la voiture dans laquelle il voyageait et se mit à chanter son hymne, le plus célèbre de la Réforme: *Ein Feste Burg*, c'est-à-dire «Notre Dieu est une forteresse». Lorsqu'il entra enfin dans la ville, il était escorté d'une foule beaucoup plus nombreuse que celle qui avait accueilli Charles Quint. Le lendemain, il fut présenté devant l'empereur, au côté duquel se tenaient le délégué du pape, six électeurs de l'empire, vingt-cinq

ducs, huit margraves, trente cardinaux et évêques, sept ambassadeurs, les députations de dix villes et un grand nombre de princes, comtes et barons.

On pourrait facilement croire que le réformateur était un homme de grand courage et de grande force physique pour oser affronter tant de bêtes sauvages dont le seul et ardent désir était de le mettre en pièces. Mais, à la vérité, il avait passé une grande partie de sa vie à l'écart des hommes et, surtout, le voyage l'avait bien affaibli car il avait dû avoir recours aux soins d'un médecin. Néanmoins, il ne perdit pas sa fermeté et il se montra plein de courage, non pas du sien propre, mais par la puissance de Dieu.

Conscient qu'il devait comparaître devant l'une des assemblées d'autorités religieuses et civiles les plus imposantes de tous les temps, Luther passa la nuit précédente à veiller. Prosterné, le visage contre terre, il lutta avec Dieu, pleurant et suppliant. Un de ses amis l'entendit prier ainsi: «Oh Dieu Tout-Puissant! La chair est faible, le diable est fort! Oh, Dieu, mon Dieu! Je te supplie de rester à mes côtés pour affronter la raison et 'la sagesse du monde. Fais-le, car toi seul le peux. Il ne s'agit pas de ma cause, mais de la tienne. Qu'ai-je à voir avec les grands de ce monde? C'est ta cause, Seigneur, ta cause juste et éternelle. Sauve-moi, ô Dieu fidèle! Je n'ai confiance qu'en toi, ô Dieu, mon Dieu... Je suis prêt à donner ma vie, comme un agneau. Le monde ne réussira pas à réduire ma conscience au silence, même s'il est plein de démons; et si mon corps doit être détruit, mon âme t'appartient et sera avec toi pour l'éternité [...]»

On raconte que le lendemain, lorsque Luther passa le seuil de la salle où il devait se présenter devant la Diète, le général vétérinaire

Freudsburg mit la main sur l'épaule du Réformateur et lui dit : « Petit moine, tu vas affronter une bataille différente, que ni moi ni aucun capitaine n'avons jamais affrontée, même lors de nos plus sanglantes conquêtes. Mais, si la cause est juste, et tu es convaincu qu'elle l'est, avance au nom de Dieu et ne crains rien car Dieu ne t'abandonnera pas ». Le grand général ne savait pas que Martin Luther avait déjà gagné la bataille par la prière et qu'il entrait uniquement pour informer ses pires ennemis de cette victoire.

Lorsque le nonce du pape exigea que Luther se rétractât devant l'auguste assemblée, celui-ci répondit : « Si vous ne m'avez pas convaincu d'erreur par le témoignage des Écritures ou par vos arguments - puisque je ne crois ni dans le pape ni dans les conciles, car il est évident qu'ils se sont souvent trompés et qu'ils se contredisent entre eux - ma conscience doit obéir à la Parole de Dieu. Je ne peux pas me rétracter, je ne peux rien retirer car il n'est ni juste ni sûr d'agir contre sa conscience. Que Dieu me soit en aide, amen. »

De retour dans sa chambre, Luther leva les mains vers le ciel, et le visage illuminé, s'exclama : « Que tout soit consommé ! Que tout soit consommé ! Si j'avais mille têtes, je me les ferais toutes couper avant de me rétracter ! »

La ville de Worms se réjouit, en apprenant la réponse hardie faite par Luther au nonce du pape. Les paroles du Réformateur furent rapportées et répandues au sein de la population qui lui rendit un hommage bien mérité.

Bien que les papistes n'eussent pas obtenu de l'empereur, à cause de la grande influence du Réformateur, qu'il violât le sauf-

conduit accordé et qu'il fit brûler le soi-disant hérétique sur le bûcher, Luther dut toutefois affronter un autre grave problème. L'édit d'excommunication entra immédiatement en vigueur; Luther était donc considéré comme un criminel et, une fois la durée de son sauf-conduit écoulée, il devrait être livré à l'empereur; tous ses livres devaient être confisqués et brûlés; lui venir en aide de quelque façon que ce soit serait considéré comme un crime capital.

Mais il est facile à Dieu de prendre soin de ses enfants. Sur le chemin de retour à Wittenberg, Luther fut soudain entouré dans un bois par une bande de cavaliers masqués, qui, après avoir renvoyé les personnes qui l'accompagnaient, le conduisirent au milieu de la nuit au château de Wartburg, près d'Eisenach. C'était un stratagème du prince de Saxe pour sauver Luther de ses ennemis qui préméditaient de l'assassiner avant qu'il n'arrivât chez lui.

Au château, Luther passa de nombreux mois incognito; il prit le nom de Chevalier Georges et le monde extérieur le crut mort. De fidèles serviteurs de Dieu priaient jour et nuit. Les paroles du peintre Albert Dürer expriment les sentiments du peuple: «Ô Dieu! si Luther est mort, qui nous expliquera l'Évangile maintenant?»

Toutefois, de sa retraite, à l'abri de ses ennemis, Luther avait toute liberté pour écrire; le monde comprit ensuite, au vu d'une telle quantité de littérature, qu'il s'agissait de l'œuvre de la plume même de Luther et qu'en fait celui-ci était vivant. Le Réformateur connaissait bien l'hébreu et le grec et, en trois mois, il traduisit le Nouveau Testament en allemand. Quelques

mois plus tard, l'œuvre, une fois imprimée, était dans les mains du peuple. Il se vendit cent mille exemplaires de cette œuvre en quarante ans, en plus des cinquante-deux éditions qui furent imprimées dans d'autres villes. C'était pour l'époque un tirage considérable, mais Luther n'accepta pas un centime de droits d'auteur.

La plus grande œuvre de sa vie fut sans doute de donner la Bible dans sa propre langue au peuple allemand, après son retour à Wittenberg. Certes, il y avait d'autres traductions, mais elles étaient écrites dans un allemand latinisé que le peuple ne comprenait pas. La langue allemande de l'époque était un ensemble de dialectes, mais dans sa traduction de la Bible, Luther employa un langage que tous comprenaient, celui-là même que des hommes comme Goethe et Schiller utilisèrent pour écrire leurs œuvres. Le succès de sa traduction des Saintes Écritures à l'usage des plus humbles est confirmé par le fait qu'après quatre siècles, on considère encore sa traduction comme la principale.

Un autre facteur important qui contribua au succès de cette traduction fut que Luther était un érudit en hébreu et en grec, ce qui lui permit de traduire directement à partir des langues d'origine. Néanmoins, la valeur de son œuvre ne se base pas uniquement sur les indiscutables dons de linguiste de son auteur, mais bien sur le fait que Luther connaissait la Bible mieux que quiconque, puisqu'il avait ressenti l'angoisse éternelle et qu'il avait trouvé dans les Écritures la seule véritable consolation. Luther connaissait intimement et aimait sincèrement l'Auteur du Livre. En conséquence, son cœur brûlait du feu et de la puissance du Saint-Esprit. C'est là le secret

qui lui permit de traduire cette œuvre immense en allemand en si peu de temps.

Comme on le sait, la force de Luther et de la Réforme fut la Bible. De Wartburg, Luther écrivit à son peuple de Wittenberg: «Jamais nulle part dans le monde, on n'a écrit de livre plus facile à comprendre que la Bible. Comparée aux autres livres, elle est comme le soleil par rapport à toutes les autres lumières. Ne vous laissez convaincre par personne de l'abandonner sous aucun prétexte. Si vous vous en écarterez un instant, tout est perdu; on pourra vous entraîner n'importe où. Si vous restez fidèle aux Écritures, vous serez victorieux».

Après avoir quitté son habit de moine, Luther décida de quitter complètement la vie monastique; il épousa Katharina von Bora, une religieuse cistercienne qui avait également quitté le cloître après avoir compris qu'une telle vie était contraire à la volonté de Dieu. Le personnage de Luther, assis près de la cheminée chez lui avec sa femme et ses six enfants qu'il aimait tendrement, inspire les hommes davantage que le grand héros qui se présenta devant le légat pontifical à Augsbourg.

Lors des cultes domestiques, la famille se groupait autour d'un harmonium pour louer Dieu tous ensemble. Le Réformateur lisait le Livre qu'il avait traduit pour le peuple, puis tous louaient Dieu et priaient jusqu'à ce qu'ils ressentissent la présence divine parmi eux.

Luther et son épouse s'aimaient profondément. C'est lui qui dit: «Je suis riche, Dieu m'a donné ma nonne et trois fils, les dettes ne me font pas peur: c'est Katharina qui paie tout.» Katharina von Mora était estimée de tous. En fait, certains en vinrent à la

critiquer parce qu'elle était trop économe; mais que serait-il advenu de Martin Luther et de toute sa famille, si elle avait agi comme lui? On raconte que, profitant du fait que sa femme était malade, il donna son propre repas à un étudiant qui avait faim. Il n'acceptait rien de ses élèves et refusait de vendre ses écrits, laissant tout le profit aux typographes.

Au cours de ses méditations sur les Écritures, il oubliait souvent de manger. Alors qu'il écrivait son commentaire du psaume 23, il resta trois jours enfermé dans sa chambre, avec du pain et du sel pour toute nourriture. Lorsque sa femme fit ouvrir la porte par un serrurier, ils le trouvèrent en train d'écrire, plongé dans ses pensées et complètement étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Il est difficile de se faire une idée exacte de tout ce que nous devons aujourd'hui à Martin Luther. La façon dont il a ouvert la voie pour que le peuple soit libre de servir Dieu conformément à ses lois, dépasse notre compréhension. C'était un grand musicien et il écrivit quelques-uns des hymnes les plus spirituels que l'on chante encore aujourd'hui. Il prépara le premier recueil d'hymnes grâce à un grand travail de compilation et il établit la coutume de faire chanter ensemble les gens qui assistaient au culte. Il insista pour que non seulement les garçons, mais aussi les filles, reçoivent une instruction, se convertissant ainsi en père des écoles publiques. Avant Luther, le sermon avait peu d'importance dans les cultes, mais il en fit la partie principale. Il donna l'exemple lui-même pour contribuer à établir cette coutume; en effet c'était un prédicateur d'une grande éloquence. Il n'avait pas une très haute opinion de lui-même, mais ses messages venaient du plus profond de son cœur, à tel point que

le peuple ressentait la présence de Dieu lorsqu'il prêchait. À Zwickau, il prêcha devant vingt-cinq mille personnes sur la place publique. On calcule qu'il écrivit cent quatre-vingt volumes dans sa langue maternelle et presque autant en latin. Malgré les diverses maladies dont il souffrait, il n'en continuait pas moins ses efforts, disant: «Si je mourais dans mon lit, ce serait une honte pour le pape.»

On attribue généralement le grand succès de Luther à son intelligence extraordinaire et à ses dons remarquables. En réalité, il avait coutume de prier pendant des heures entières. Il disait que s'il ne passait pas deux heures en prière le matin, il s'exposait à ce que Satan gagne la victoire sur lui dans la journée. Un biographe écrivit: «Le temps qu'il passe à prier engendre le temps nécessaire pour tout ce qu'il fait. Le temps qu'il passe à sonder la Parole vivifiante, lui emplit le cœur qui ensuite déborde dans ses sermons, dans sa correspondance et dans ses enseignements.»

Sa femme disait que les prières de Luther « ressemblaient parfois aux demandes insistantes de son petit garçon Hanschen qui avait confiance en la bonté de son père; parfois aussi, c'était comme la lutte d'un géant dans les affres du combat. »

Dans *L'Histoire de l'Église chrétienne* de Souer, on peut lire: «Martin Luther prophétisait, évangélisait, parlait en langues et les interprétait, il manifestait tous les dons du Saint-Esprit.»

À soixante-deux ans, il fit son dernier sermon sur le texte: «Cachez ces choses aux sages et aux connaisseurs et révélez-les aux enfants.» Ce même jour, il écrivit à Katharina, son épouse bien-aimée: «Remets ton fardeau au Seigneur et il te soutiendra.

Amen». Cette phrase est tirée de sa dernière lettre. Toute sa vie il s'attendait à ce que le pape parvînt à mettre à exécution sa menace répétée de le faire brûler vif. Toutefois, ce n'était pas la volonté de Dieu. Le Christ l'appela à lui lors d'une crise cardiaque à Eisleben, sa ville natale.

Les dernières paroles de Luther furent: «Je vais remettre mon esprit». Puis il loua Dieu à haute voix: «Ô, mon Père céleste! mon Dieu, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, en qui je crois, que j'ai prêché et à qui je me suis confessé, que j'ai aimé et loué... Ô, mon Seigneur bien-aimé Jésus-Christ, je te recommande ma pauvre âme. Oh, mon Père céleste, très bientôt, je devrai abandonner ce corps, mais je sais que je resterai éternellement auprès de toi et que rien ne pourra m'arracher de tes mains!» Puis, après avoir récité trois fois Jean 3.16, il répéta: «Père, en tes mains je remets mon esprit, pour que tu me délivres, Dieu fidèle», puis il ferma les yeux et s'endormit.

Un immense cortège de croyants qui l'aimaient sincèrement, précédé de cinquante cavaliers, sortit d'Eisleben pour se rendre à Wittenberg, passa la porte de la ville où le Réformateur avait, des années plus tôt, brûlé la bulle d'excommunication et entra par les portes de cette même église où, il y avait vingt-neuf ans, Luther avait affiché les 95 thèses. Pendant le culte funèbre, le pasteur Bugenhagen et Melanchthon, le compagnon inséparable de Luther, prononcèrent chacun un discours. Puis, on ouvrit la sépulture, placée auparavant à côté de la chaire et on y déposa le corps de Luther.

Quatorze ans plus tard, le corps de Melanchthon trouva le repos de l'autre côté de la chaire dans cette même église. Autour de ces

deux sépultures, reposent les dépouilles de plus de quatre-vingt-dix maîtres de l'Université.

Les portes de l'église du château furent détruites par un incendie pendant le bombardement de Wittenberg en 1760, mais elles furent remplacées par des portes en bronze en 1812, sur lesquelles on trouve gravées les 95 thèses. Mais ce grand homme, qui persévéra dans la prière, laissa gravée, non dans le métal qui finit par se ronger, mais dans des centaines de millions d'âmes immortelles, la Parole de Dieu qui portera ses fruits pour l'éternité.

John Bunyan

Le rêveur immortel

(1628-1688)

« Dans mon voyage à travers le désert de ce monde, j'arrivai dans un lieu où il y avait une caverne. Je m'y couchai pour prendre un peu de repos, et m'étant endormi, je fis un rêve: je voyais un homme vêtu d'habits sales et déchirés. Il était debout et tournait le dos à sa maison. Dans sa main, il tenait un livre, et ses épaules étaient chargées d'un pesant fardeau. »

Il y a trois siècles, John Bunyan commençait ainsi son livre, *Le voyage du pèlerin*. Ceux qui connaissent ses œuvres littéraires peuvent confirmer qu'il est bien « le rêveur immortel qui, même mort, parle encore ». Cependant, bien que des milliers de croyants connaissent *Le voyage du Pèlerin*, bien peu nombreux sont ceux qui connaissent l'histoire de la vie dédiée à la prière de ce courageux prédicateur.

Bunyan, dans son autobiographie intitulée *Grâce abondante pour le premier des Pécheurs*, nous apprend que ses parents, bien que très pauvres, réussirent à lui faire apprendre à lire et à écrire. Lui-même se nommait « le premier des pécheurs »; d'autres affirment qu'il eut « beaucoup de chance » bien que non encore

croyant. Il épousa une jeune fille dont toute la famille était profondément croyante. Bunyan était rétameur, et comme tous ceux de son métier, très pauvre. De son côté, elle possédait pour tout bien deux livres : *Le chemin qui mène au ciel* et *La pratique de la piété*, œuvres que son père lui avait laissées en mourant. Bien que Bunyan ait trouvé dans ces deux livres « quelques points qui l'avaient intéressé », ce fut lors des cultes qu'il éprouva la conviction d'être sur le chemin de l'enfer.

Dans les passages suivants tirés de *Grâce abondante pour le premier des pécheurs*, on découvre comment il lutta par la prière pendant la période de sa conversion :

« J'eus entre les mains une œuvre des Ranters, livre très apprécié de quelques théologiens. Incapable de juger par moi-même du mérite de ces doctrines, je m'appliquai à prier ainsi : Ô Seigneur, je ne sais pas faire la différence entre l'erreur et la vérité. Seigneur, ne me laisse pas seul accepter ou refuser cette doctrine en aveugle ; si elle vient de Dieu, fais que je ne la repousse pas ; si elle est l'œuvre du diable, ne me laisse pas l'accepter ; Dieu soit loué de ce qu'Il m'ait incité à me méfier de ma propre sagesse et de ce qu'Il m'ait gardé des erreurs des Ranters. La Bible me fut très précieuse alors. »

Pendant tout ce temps où je me sentais condamné aux peines éternelles, je m'étonnais de voir les hommes s'efforcer d'obtenir des biens terrestres, comme s'ils espéraient vivre ici éternellement... Si j'avais eu la certitude du salut de mon âme, je me serais senti immensément riche, même si je n'avais eu que des haricots à manger.

Je cherchai le Seigneur, priant et pleurant, et du fond de mon âme, je criai : Ô Seigneur, montre-moi, je t'en prie, que tu

m'aimes d'un amour éternel. Alors, j'entendis mes paroles me revenir comme un écho: Je t'aime d'un amour éternel. Je me couchai et dormis en paix et, au réveil le lendemain, la même paix inondait mon âme. Le Seigneur m'assura: Je t'aimais quand tu vivais dans le péché; je t'aimais avant, je t'aime maintenant et je t'aimerai toujours.

Un matin, alors que je priais en tremblant, convaincu que je n'obtiendrais pas une Parole de Dieu pour me consoler, il me dit: Ma grâce te suffit.

Mon esprit s'illumina d'une grande clarté, comme si le Seigneur Jésus me regardait du haut du ciel à travers le toit de la maison et qu'il m'avait adressé ces paroles. Je rentrai chez moi en pleurant, transporté de joie et empli d'humilité au plus profond de moi.

Cependant, un jour, alors que je marchais dans la campagne, la conscience inquiète, soudain ces paroles s'emparèrent de mon âme: Ta justice est dans les cieux. Avec les yeux de l'âme, je crus voir Jésus-Christ assis à la droite de Dieu, et qui se tenait là comme ma justice... En outre je vis que ce n'était pas la bonté de mon cœur qui pouvait l'améliorer ou au contraire y porter préjudice; car ma justice c'est le Christ lui-même, le même hier, aujourd'hui et toujours. Alors les chaînes tombèrent de mes chevilles: je me trouvais libéré de mes angoisses et les tentations qui m'assaillaient perdirent de leur force; je ne craignais plus la sévérité de Dieu et je rentrai chez moi en me réjouissant par la grâce et l'amour de Dieu. Je n'ai pas trouvé dans la Bible la phrase: Ta justice est dans les cieux, mais il y a: Il a été fait pour nous sagesse et aussi justice, sanctification et rédemption (1 Corinthiens 1.30) et je vis que l'autre phrase était vraie.

«Alors que je méditais ainsi, la phrase suivante des Écritures pénétra mon esprit avec force : Il nous a sauvés, non pas pour les œuvres de justice que nous avons accomplies, mais par sa miséricorde. Je fus ainsi élevé vers les cieux et je me retrouvai au sein de la grâce et de la miséricorde. Avant, je craignais la mort, mais maintenant, je proclamai : Je désire mourir. La mort devenait pour moi chose désirable. On ne vivait pas vraiment avant de passer dans l'autre vie. Oh, pensais-je, cette vie est à peine un songe en comparaison de l'autre ! C'est en cette occasion que l'expression «héritiers de Dieu» se révéla si pleine de signification pour moi que je ne peux l'expliquer en termes terrestres. Héritiers de Dieu ! Dieu lui-même est la part des saints. C'est ce que je vis et qui me remplit d'admiration ; cependant, je ne peux raconter tout ce que je vis... Christ était un Christ précieux en mon âme, il était ma joie ; la paix et le triomphe en Christ étaient si grands que j'eus les plus grandes difficultés à rester couché»

Bunyan, dans sa lutte pour se libérer de l'esclavage du péché, ne fermait pas son âme aux êtres désorientés qui ignoraient les horreurs de l'enfer. À ce sujet, il écrivit :

Par les Écritures, je compris que l'Esprit Saint ne veut pas que les hommes enterrent leurs talents et leurs dons, mais au contraire qu'ils les développent... Je rends grâce à Dieu de m'avoir donné la capacité d'aimer, d'avoir pitié de l'âme de mon prochain et de m'avoir incité à m'efforcer de prononcer les paroles que Dieu pourrait utiliser afin d'atteindre les consciences et de les réveiller. En ceci le Seigneur a répondu au désir de son serviteur et les gens commencèrent à se montrer émus et angoissés, quand

ils comprirent l'horreur de leurs péchés et la nécessité d'accepter Jésus-Christ.

Du plus profond de mon cœur, j'ai crié vers Dieu sans répit pour qu'il rende efficace la Parole pour le salut des âmes... En fait, j'ai répété au Seigneur que si le sacrifice de ma vie devant tous pouvait servir à les réveiller et à les confirmer dans la vérité, j'accepterais avec joie.

« Dans l'exercice de mon ministère, mon principal désir était d'aller dans les lieux les plus obscurs du pays... Lorsque je prêchais, je ressentais les douleurs mêmes de l'enfantement pour que naissent des enfants à Dieu. S'il n'y avait pas de fruit, je n'accordais aucune importance aux éloges que pouvaient me valoir mes efforts; s'il y avait des fruits, je n'accordais aucune importance à l'opposition rencontrée »,

Les obstacles que dut affronter Bunyan furent nombreux et variés. Satan, lorsqu'il se vit sérieusement menacé par l'œuvre de ce serviteur de Dieu, commença à dresser des barrières de toutes sortes. Bunyan luttait fidèlement contre la tentation de s'enorgueillir du succès de son ministère, afin de ne pas tomber dans la condamnation du diable. Lorsqu'une fois, un auditeur lui dit qu'il avait prêché un bon sermon, Bunyan lui répondit: « Il n'est pas nécessaire de me le dire, le diable me l'a déjà murmuré à l'oreille avant même que je descende de chaire ».

Puis l'ennemi des âmes incita les impies à calomnier Bunyan et faire courir des bruits contre lui dans tout le pays afin de le pousser à renoncer à son ministère. On le traita de sorcier, de jésuite, de contrebandier, on affirma qu'il vivait avec une

maîtresse, qu'il avait deux épouses et que ses enfants étaient illégitimes.

Lorsque tous ces stratagèmes du malin pour détourner Bunyan de son ministère glorieux eurent échoué, ses ennemis l'accusèrent de ne pas observer les règles du culte de l'Église officielle. Les autorités civiles le condamnèrent à la prison à perpétuité et se refusèrent formellement à révoquer la sentence, malgré tous les efforts des amis de Bunyan et les prières de sa femme; il devait rester prisonnier jusqu'au jour où il prêterait serment de ne plus jamais prêcher.

Au sujet de son emprisonnement, il nous raconte :

Je n'avais jamais autant ressenti la présence de Dieu. à mes côtés à tout instant avant d'être emprisonné [...] me fortifiant si tendrement avec telle ou telle parole des Écritures, à tel point que j'en vins à désirer, si cela était permis, des tribulations plus grandes encore pour recevoir une plus grande consolation.

«Avant mon incarcération, j'ai prévu ce qui devait m'arriver et deux choses brûlaient dans mon cœur sur la façon dont je pourrais faire face à la mort, si j'en arrivais là. Je fus poussé à prier, à demander à Dieu de me fortifier» à tous égards par sa puissance glorieuse, en sorte que vous soyez toujours et avec joie persévérants et patients. Rendez grâces au Père. Pendant toute l'année qui précéda mon arrestation, je ne priais presque jamais sans que ce verset des Écritures ne me revienne à l'esprit et sans que je ne comprenne que pour souffrir avec patience et surtout avec joie, il fallait une grande force d'âme.

La seconde considération fut dans le passage suivant: Et nous regardions comme certain notre arrêt de mort, afin de ne pas placer notre confiance en nous-mêmes, mais de la placer en Dieu, qui ressuscite les morts. Grâce à ce verset je compris que si j'en arrivais à souffrir comme je le devais, premièrement je devais condamner à mort tout ce qui appartenait à notre vie, considérant ma femme, mes enfants, ma santé, les plaisirs, tout, enfin, comme morts pour moi et moi pour eux.

Je résolus, comme dit Paul, de ne pas regarder les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas; parce que les choses qui se voient sont temporelles alors que celles qui ne se voient pas sont éternelles. Et je compris que si je m'étais préparé seulement à la prison, je pourrais à l'improviste être appelé aussi à être fouetté ou attaché au pilori. De même si je m'attendais seulement à ces châtements, je ne supporterais pas celui de l'exil. La meilleure façon de supporter les souffrances était d'avoir confiance en Dieu, pour ce qui était du monde à venir, et pour celui-ci, il fallait considérer le tombeau comme ma demeure, dresser ma couche dans les ténèbres et dire à la décomposition: c'est toi mon père et à la vermine: Ma mère et ma sœur (Job 17.13-14).

Cependant, en dépit de ce réconfort, j'étais un homme en proie à la faiblesse. La séparation d'avec ma femme et nos enfants, je la ressentais parfois en prison comme si ma chair était arrachée de mes os, ceci non seulement parce que je pensais aux épreuves et aux malheurs que subissaient ces êtres qui m'étaient chers, particulièrement ma fille aveugle. Pauvre fille, comme ton existence en ce monde est triste! Tu seras maltraitée; tu demanderas l'aumône, tu souffriras de la faim, du froid, du

dénuement et autres malheurs! Oh, les souffrances de ma petite aveugle me déchiraient le cœur en lambeaux!

«Je méditais également beaucoup sur l'horreur de l'enfer pour ceux qui craignaient la croix au point de se refuser à rendre gloire à Christ et de nier ses paroles et sa loi devant les fils des hommes. Mais je pensais encore plus à la gloire que le Christ prépare pour ceux qui avec amour, foi et patience rendent témoignage pour lui. Le souvenir de ces choses contribuait à diminuer la tristesse que je ressentais lorsque je pensais aux êtres chers qui souffraient à cause de mon témoignage pour Christ.»

Mais toutes les horreurs de la prison ne suffirent pas à ébranler le courage de John Bunyan. Lorsqu'on lui offrit la liberté en échange de l'engagement de ne plus jamais prêcher, il répondit: «Si je sortais aujourd'hui de prison, demain je prêcherais de nouveau l'Évangile avec le secours de Dieu».

À ceux qui pensent qu'en fin de compte, John Bunyan n'était qu'un fanatique, nous conseillons de lire et de méditer les œuvres qu'il nous légua: *Éclaircissements sur quelques vérités évangéliques*, *La prière*, *le voyage du pèlerin*, *Grâce abondante pour le premier des Pécheurs* et beaucoup d'autres pas encore traduites en français.

John Bunyan passa plus de douze ans en prison. Il est facile de dire que ce furent douze longues années, mais il est difficile d'imaginer ce que cela signifie vraiment; il passa plus du cinquième de sa vie en prison, alors qu'il était dans la force de l'âge. Ce fut un Quaker du nom de Whitehead qui obtint sa libération. Une fois libre, il alla prêcher à Bedford, à Londres et

dans de nombreuses autres villes. Il finit par devenir si populaire qu'on le surnomma «Evêque Bunyan». Il poursuivit son ministère fidèlement jusqu'à l'âge de soixante ans, lorsqu'il fut victime de la fièvre et mourut. Des dizaines de milliers de personnes se rendent encore sur sa tombe.

Comment expliquer le succès de John Bunyan? Orateur, écrivain, prédicateur, moniteur d'école du dimanche ou père de famille, chacun peut tirer grand profit de l'étude du style et des mérites des œuvres de Bunyan, en dépit du fait que celui-ci ne fut qu'un simple ferblantier sans aucune instruction.

Mais comment peut-on expliquer la réussite merveilleuse de Bunyan? Comment un homme inculte pouvait-il prêcher comme il le faisait et écrire dans un style susceptible d'intéresser les enfants comme les adultes, les rois comme les pauvres, les savants comme les profanes? La seule explication est que c'était un homme en communion constante avec Dieu. Bien que son corps était retenu en prison, son âme était libre. Car c'est dans une cellule que John Bunyan eut les visions décrites dans ses livres; des visions beaucoup plus réelles que ses persécuteurs et que les murs qui l'entouraient. Ses ennemis ont disparu depuis longtemps et ces murs sont tombés en ruines, mais les écrits de Bunyan continuent à apporter lumière et joie à toutes les générations partout sur la terre.

Ce qui suit montre la lutte que Bunyan soutenait avec Dieu lorsqu'il priait: «Il y a dans la prière un moment où il faut mettre à découvert la personnalité, ouvrir son cœur devant Dieu, épancher son âme affectueusement en demandes, soupirs et gémissements: Seigneur, dit David, tous mes désirs sont devant

toi, et mes soupirs ne te sont pas cachés (Psaume 38.10). Et encore: Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant; quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu? Je me souviens avec effusion de cœur» (Psaume 42.3,5).

En une autre occasion, il écrivit: «Parfois les meilleures prières consistent plus en soupirs qu'en paroles, et ces paroles ne sont rien d'autre que la simple représentation du cœur, la vie et l'esprit de ces prières».

Comment il insistait et importunait Dieu dans ses prières, se voit clairement dans le paragraphe suivant: «Je te le dis: continue à frapper, à pleurer, à gémir et à supplier; s'il ne se lève pas pour s'occuper de toi parce que tu es son ami, au moins, en raison de ton insistance, il se lèvera pour te donner ce dont tu as besoin».

Indiscutablement, le caractère extraordinaire de la vie de Bunyan avait sa source dans sa profonde connaissance des Saintes Écritures qu'il aimait tant et dans ses prières persévérantes à Dieu qu'il adorait. Si quelqu'un se demande si Bunyan a fait la volonté de Dieu pendant les douze longues années qu'il a passées dans la prison de Bedford, il doit reconnaître que ce serviteur du Christ, en écrivant *Le voyage du pèlerin en prison*, a prêché un sermon qui, près de trois siècles après, se lit toujours en cent quarante langues. C'est le plus fort tirage après la Bible. Sans un tel dévouement à Dieu, il n'aurait pas été possible d'atteindre le résultat incommensurable et durable de ce sermon prêché par un ferblantier pénétré de la grâce de Dieu.

George Müller

Apôtre de la foi et père des orphelins

(1805-1898)

«Par la foi, Abel... Par la foi, Noé... Par la foi, Abraham...» C'est ainsi que le Saint-Esprit rend compte des incroyables prouesses que Dieu réalisa par l'intermédiaire des hommes qui osèrent placer leur confiance en lui uniquement. C'est au dix-neuvième siècle que Dieu ajouta à cette liste: «Par la foi, George Müller édifia des orphelinats, nourrit des milliers d'orphelins, prêcha à des millions d'auditeurs partout dans le monde et gagna une multitude d'âmes au Christ.»

George Müller est né en 1805 de parents incroyants. À l'âge de dix ans, il fut envoyé au collège afin de s'y préparer à être pasteur, non dans le but de servir Dieu, mais, uniquement et exclusivement pour avoir une profession et une vie facile. Ces premières années d'étude s'écoulèrent dans la pratique de vices auxquels il s'adonnait toujours davantage, au point de passer une fois vingt-quatre jours en prison. Mais George, une fois libéré, se mit à travailler avec ardeur à ses études, se levant à quatre heures du matin et passant la journée à étudier jusqu'à dix heures du

soir. Cependant, il faisait tout cela afin de parvenir à mener la vie de tout repos d'un prédicateur.

Néanmoins, lorsqu'il eut vingt ans, la vie de ce jeune homme subit une transformation complète. Il assista à un culte où les croyants, à genoux, imploraient Dieu d'accorder sa bénédiction à la réunion. Il n'oublia jamais ce culte au cours duquel il avait vu pour la première fois des croyants prier à genoux; il resta profondément ému par cette ambiance spirituelle au point de vouloir lui aussi rechercher la présence de Dieu, une habitude qu'il conserva par la suite sa vie durant.

Ce fut vers cette époque, après avoir reçu l'appel à devenir missionnaire, qu'il logea pendant deux mois au fameux orphelinat de A.H. Franke. Bien que ce fervent serviteur de Dieu soit mort depuis près de cent ans (en 1727), son orphelinat était toujours régi par la même règle qui consistait à se fier entièrement à Dieu pour assurer toute subsistance. À peu près au moment où George Müller se trouvait à l'orphelinat, un dentiste, monsieur Graves, abandonna ses activités professionnelles qui lui procuraient un revenu de 7 500 dollars par an pour devenir missionnaire en Perse, se fiant uniquement dans les promesses de Dieu pour sa subsistance. C'est ainsi que George Müller, le nouveau prédicateur, reçut lors de cette visite l'inspiration qui le conduisit plus tard à fonder son orphelinat sur les mêmes principes.

Aussitôt après avoir abandonné sa vie de péché pour se consacrer à Dieu, Müller reconnut l'erreur, plus ou moins universelle, qui consiste à beaucoup lire au sujet de la Bible, mais à très peu lire celle-ci. Ce livre devint la source de toute son inspiration et le

secret de sa merveilleuse croissance spirituelle. Il écrivit à ce sujet: «Le Seigneur m'a aidé à abandonner les commentaires et à faire de la simple lecture de la Parole de Dieu, l'objet de ma méditation. Et ainsi, lorsque la première nuit, je fermai la porte de ma chambre pour prier et méditer les Écritures, j'appris en quelques heures plus que je ne l'avais fait auparavant en plusieurs mois.» Il ajouta: «La principale différence, cependant, fut que je reçus de cette manière la véritable force nécessaire à mon âme». Avant de mourir, il dit avoir lu la Bible dans son intégralité environ deux cents fois, dont cent fois à genoux.

Alors qu'il était encore au séminaire, pendant les réunions de prières auxquelles il assistait le soir avec les autres étudiants, il restait souvent à prier jusqu'à minuit. Le matin, au réveil, on les appelait de nouveau à la prière à six heures.

Un prédicateur, peu de temps avant la mort de George Müller, lui demanda s'il priait beaucoup. La réponse fut la suivante: «Quelques heures par jour et en outre, je vis dans un esprit de prière; je prie en marchant, je prie lorsque je suis couché et je prie en me levant. Je reçois sans cesse des réponses. Une fois persuadé qu'une chose est juste, je prie sans arrêt jusqu'à ce que je la reçoive. Je ne cesse jamais de prier!... Des milliers d'âmes ont été sauvées en réponse à mes prières... j'espère en retrouver des dizaines de milliers au ciel... La chose la plus importante est de ne pas cesser de prier avant d'avoir reçu la réponse. j'ai passé cinquante-deux ans à prier, tous les jours, pour deux hommes, les fils d'un ami d'enfance. Ils ne se sont pas encore convertis; mais j'espère qu'ils le feront. Comment pourrait-il en être autrement? Il existe une promesse inébranlable de Dieu et c'est sur elle que je me repose.»

Peu de temps avant son mariage, il ne se sentait pas à l'aise à l'idée de percevoir un salaire fixe, préférant s'en remettre à Dieu plutôt que de se fier aux promesses de ses frères. À ce sujet, il donna les trois raisons suivantes :

1. un salaire signifie une somme d'argent déterminée, en général acquise par la location des bancs; mais la volonté de Dieu n'est pas qu'on loue les bancs (Jacques 2.1-6);
2. le prix fixe d'une place dans l'église est parfois trop élevé pour certains fils de Dieu et je ne veux pas mettre le plus petit obstacle sur le chemin du progrès spirituel de l'Église;
3. l'idée de louer les sièges pour se faire un salaire constitue un piège pour le prédicateur, car elle le pousse à travailler davantage pour l'argent que pour des raisons spirituelles.

Il semblait pratiquement impossible à George Müller de réunir et de mettre de l'argent de côté pour les urgences imprévues, sans avoir également recours à ce fond pour suppléer aux besoins quotidiens, au lieu de faire appel directement à Dieu. Ainsi le croyant met sa confiance en l'argent au lieu de la mettre en Dieu.

Un mois après son mariage, il plaça une boîte dans la salle de réunion et annonça qu'on pouvait y mettre les offrandes pour sa subsistance et qu'à partir de ce moment, il ne demanderait plus rien à personne, pas même à ses frères bien-aimés; parce que, comme il le dit: «presque sans m'en rendre compte, j'ai été amené à faire confiance au bras de la chair au lieu de m'adresser directement au Seigneur».

La première année se termina de façon triomphale et George Müller dit à ses frères qu'en dépit de son peu de foi au début, le

Seigneur avait pourvu en abondance à tous ses besoins matériels et, ce qui était bien plus important encore, lui avait accordé le privilège d'être l'instrument de son œuvre.

Cependant, l'année suivante fut une- année de grandes épreuves, parce que bien souvent il se retrouva sans un sou. George Müller ajoute qu'en ces moments, sa foi fut toujours récompensée par l'arrivée d'argent ou de nourriture.

Un jour qu'il ne lui restait que huit shillings, Müller demanda au Seigneur de lui envoyer de l'argent. Il attendit de longues heures sans recevoir de réponse. Puis arriva une dame qui lui demanda : « Frère, avez-vous besoin d'argent ? » Ce fut une grande preuve de foi de sa part que de répondre à la dame : « Ma sœur, j'ai dit à mes frères, lorsque j'ai renoncé à mon salaire, que je ne parlerais qu'à Dieu seul de mes besoins » ; « Mais c'est lui, répondit la dame, qui m'a dit de vous donner cela » et elle glissa quarante-deux shillings dans la main du prédicateur.

En une autre occasion, Müller resta trois jours sans un sou dans la maison et le diable le tenta fortement, au point d'en venir presque à reconnaître s'être trompé en prenant la doctrine de la foi sous cet aspect. Toutefois, lorsqu'il revint dans sa chambre, il trouva quarante shillings que lui avait laissés une sœur. Il ajouta alors : « Ainsi triompha le Seigneur et notre foi en fut fortifiée ».

Avant la fin de cette même année, il se retrouva à nouveau sans un sou, le jour où il devait payer le loyer. Il demanda à Dieu de lui envoyer de l'argent et il le reçut. À cette occasion, George Müller formula pour lui-même la règle suivante, dont il ne s'écarta jamais : Nous ne devons rien à personne car nous avons vu que ce n'est pas biblique (Romains 13.8), et ainsi nous n'aurons pas de

dettes à payer. Nous achèterons uniquement quand nous aurons l'argent comptant; ainsi nous saurons toujours exactement combien nous possédons réellement et donc ce que nous pouvons nous permettre de faire.

De cette manière Dieu entraîna peu à peu le nouveau prédicateur à avoir confiance en ses promesses. Celui-ci était si persuadé de la fidélité des promesses de la Bible, qu'il ne s'écarta jamais, au cours de toutes les longues années de son œuvre à l'orphelinat, de la résolution de ne rien demander au prochain et de ne rien lui devoir.

L'autre secret qui l'amena à jouir de l'immense bénédiction que constitue la confiance en Dieu, fut sa résolution d'employer l'argent qu'il recevait uniquement pour le but auquel il était destiné. Il ne s'écarta jamais de cette règle, même pas pour emprunter, bien qu'il se trouvât des milliers de fois confronté aux plus dures nécessités.

À cette époque-là, lorsqu'il commença à se rendre compte que les promesses de Dieu se réalisaient, il se sentit ému par la condition des orphelins et des enfants démunis qu'il rencontrait dans les rues. Il se mit à réunir quelques-uns de ces enfants pour le petit déjeuner avec lui à huit heures du matin, puis il leur enseignait les Écritures pendant une heure et demie.

L'œuvre se développa rapidement. À mesure qu'augmentait le nombre des enfants qui venaient s'asseoir à sa table, l'argent nécessaire pour les nourrir arrivait aussi, jusqu'à ce qu'il s'occupe de trente à quarante enfants.

En même temps, George Müller fonda l'Association pour la propagation des Écritures dans le pays et à l'étranger. Son but était d'aider les écoles bibliques et les écoles du dimanche de faire connaître les Écritures et de développer l'œuvre missionnaire. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que tout ceci se fit avec la même résolution de ne s'endetter sous aucun prétexte, mais de toujours s'adresser à Dieu en secret.

Un soir qu'il lisait la Bible, il fut profondément impressionné par les paroles: «Ouvre ta bouche, et je la remplirai» (Psaume 81.11). Il se sentit poussé à appliquer ces paroles à l'orphelinat, et la foi lui fut donnée de demander au Seigneur de lui envoyer mille livres sterling; il demanda aussi au Seigneur de lui envoyer des frères avec les aptitudes nécessaires pour prendre soin des enfants. À partir de cet instant, ce verset du Psaume 81 lui servit de devise, et la promesse se changea en une puissance qui détermina le cours de toute sa vie future.

Dieu ne tarda pas à donner son approbation à la location d'une maison pour les orphelins. À peine deux jours après que Müller eut adressé sa première demande au Seigneur, il écrivit dans son journal: «J'ai reçu aujourd'hui le premier shilling pour la maison des orphelins».

Quatre jours plus tard, il reçut la première contribution en meubles: une armoire garde-robe, et une sœur lui offrit ses services pour s'occuper des orphelins. George Müller écrivit ce jour-là qu'il était très heureux et qu'il avait confiance: le Seigneur lui procurerait tout le reste.

Le lendemain, Müller reçut une lettre qui disait: «Par la présente, nous vous offrons nos services pour l'œuvre des

orphelins, si vous croyez que nous avons les aptitudes nécessaires pour cela. Nous vous offrons également tous les meubles, etc. que le Seigneur nous a donnés. Nous ferons cela sans attendre de rétribution financière, car nous croyons que si c'est la volonté de Dieu de nous faire servir ainsi, Il se chargera de suppléer à tous nos besoins.» À partir de ce jour, l'orphelinat ne manqua jamais d'auxiliaires joyeux et dévoués, en dépit du fait que l'œuvre se développa beaucoup plus rapidement que Müller n'avait osé l'espérer.

Trois mois plus tard, Müller réussit à louer une grande maison et il annonça la date d'ouverture de l'orphelinat pour les filles. Le jour de l'inauguration, cependant, il fut très déçu de voir qu'il ne s'était présenté aucune orpheline. Ce n'est qu'une fois rentré chez lui qu'il se souvint de ne pas l'avoir demandé. Ce soir-là, il se prosterna et demanda à Dieu ce qu'il désirait si fort. Il obtint la victoire une fois de plus, car une orpheline se présenta le lendemain. Puis, quarante-deux demandèrent leur admission avant la fin de ce même mois et il en avait déjà vingt-six à l'orphelinat.

Au cours de l'année, nous voyons de grandes et nombreuses preuves de sa foi. Par exemple, on lit dans son journal: «Ayant un grand besoin hier matin, je fus amené à prier Dieu avec insistance et, en réponse, dans la soirée, un frère me donna dix livres sterling». De nombreuses années avant sa mort, il affirma que jusqu'à cette date, il avait déjà reçu ainsi cinq mille fois la réponse, le jour même où il avait adressé la demande.

Il avait l'habitude et il recommandait aux autres frères de faire de même, de tenir un carnet. Sur une page, il inscrivait la

demande, avec la date et sur la page en face, la date à laquelle il avait reçu la réponse. Ainsi, il fut amené à attendre des réponses concrètes à ses demandes et il n'éprouvait aucun doute à propos de ces réponses.

Avec le développement de l'orphelinat et l'accroissement de sa tâche de pasteur des quatre cents membres de son église, George Müller se trouva trop occupé pour prier. Ce fut alors qu'il reconnut que le croyant pouvait accomplir davantage en quatre heures après avoir passé une heure à prier qu'en cinq heures sans avoir prié. Par la suite, il observa fidèlement cette règle pendant soixante ans.

Lorsqu'il loua la seconde maison pour les orphelins de sexe masculin, il dit: «Tout en priant, je savais que je demandais à Dieu quelque chose que je n'avais aucun espoir de recevoir de mes frères; chose qui, cependant n'était pas trop grande pour le Seigneur». En compagnie de quatre-vingt-dix autres personnes assises à table, il pria ainsi: «Seigneur, regarde les besoins de ton serviteur... » C'était là une prière à laquelle Dieu répondit toujours généreusement.

Avant de mourir, Müller déclara que par la foi, il avait nourri deux mille orphelins et aucun repas n'avait été servi avec plus de trente minutes de retard. Nombreux étaient ceux qui demandaient fréquemment à George Müller - et nombreux sont ceux qui le demandent encore - comment il parvenait à connaître la volonté de Dieu, puisqu'il ne faisait jamais aucune transaction, si petite soit-elle, sans avoir d'abord la certitude que c'était la volonté de Dieu. À cette question, il répondit:

1. J'essaie de garder mon cœur dans une telle condition qu'il n'avait pas de volonté propre en l'affaire. Sur dix problèmes, nous avons déjà la solution à neuf lorsque notre cœur est prêt à faire la volonté du Seigneur, quelle qu'elle soit. Lorsque nous en arrivons véritablement à ce point, nous sommes presque toujours très près de savoir quelle est sa volonté.
2. Lorsque mon cœur est prêt à faire la volonté du Seigneur, je ne remets pas l'issue au sentiment seul ni à la simple impression. Si j'agissais ainsi, je risquerais de faire de grandes erreurs.
3. Je cherche la volonté de l'Esprit de Dieu au moyen de sa Parole ou en accord avec sa Parole. Il est primordial que l'Esprit et la Parole aillent de pair. Si j'écoutais l'Esprit sans tenir compte de la Parole, je risquerais de faire les mêmes grandes erreurs.
4. Ensuite, j'étudie les circonstances providentielles. Celles-ci, avec la Parole de Dieu et avec son Esprit, indiquent clairement la volonté du Seigneur.
5. Je demande à Dieu par la prière de me révéler sa volonté.
6. Ainsi, après avoir prié Dieu, étudié la Parole et réfléchi à son contenu, je parviens à la meilleure solution possible, étant donné mes compétences et mes connaissances ; si je suis toujours en paix, dans ce cas, après deux ou trois demandes de plus, je continue dans cette direction. Pour les petites choses comme pour les transactions importantes, j'ai toujours trouvé cette méthode très efficace.

Trois ans avant sa mort, George Müller écrivit : « Dans toute ma vie de croyant, soit pendant soixante-neuf ans, je ne me souviens pas avoir jamais cherché **sincèrement et avec patience** à

connaître la volonté de Dieu au moyen des enseignements du Saint-Esprit par l'intermédiaire de la Parole de Dieu, et ne pas avoir été guidé avec certitude. Cependant, si mon cœur n'était pas suffisamment sincère et pur devant Dieu, ou si je ne cherchais pas avec patience les instructions de Dieu, ou si j'accordais la préférence au conseil du prochain plutôt qu'à la Parole du Dieu vivant, alors je me trompais gravement».

Sa confiance dans le «Père des orphelins» était telle que pas une seule fois, il ne refusa des enfants à l'orphelinat. Lorsqu'on lui demandait pourquoi il avait assumé cette charge, il répondait que ce n'était pas seulement pour nourrir les enfants matériellement et spirituellement, mais que «le premier objectif fondamental de l'orphelinat a été, et est toujours, de glorifier Dieu par le fait que, confiés à mes soins, les orphelins ont été et sont toujours pourvus de tout le nécessaire, uniquement par la prière et la foi, sans que ni moi ni mes compagnons de travail n'ayons rien demandé au prochain; par là même on peut voir que Dieu est toujours fidèle et qu'il répond à la prière».

En réponse à ceux, nombreux, qui voulaient savoir comment le croyant pouvait acquérir une telle foi, il donna les règles suivantes:

1. Lire la Bible et la méditer. On en vient à connaître Dieu par la prière et la méditation de sa Parole.
2. S'efforcer de garder un cœur intègre et une bonne conscience,
3. Si nous voulons voir croître notre foi, il ne faut pas chercher à éviter ce qui la met à l'épreuve et dont elle peut sortir grandie.

En outre, pour que notre foi se renforce, il faut que nous laissions Dieu agir pour nous à l'heure de l'épreuve et non nous efforcer de trouver notre propre libération.

«Si le croyant désire posséder une grande foi, il doit laisser à Dieu le temps de faire son œuvre».

Les cinq bâtiments construits en pierre de taille et situés à Ashley Hill à Bristol en Angleterre, avec leurs mille sept cents fenêtres et suffisamment de place pour loger plus de deux mille personnes, sont des témoignages concrets de cette grande foi dont il parlait. Nous devons nous souvenir que, George Müller lutta par la prière pour obtenir chacun de ces dons, un par un, de la main de Dieu; il priait dans un but précis et avec persévérance et Dieu répondait avec la même constance. C'est George Müller qui a dit: «Maintes et maintes fois, je me suis trouvé dans des situations où je n'avais plus de recours humain. Non seulement je devais nourrir deux mille cent personnes tous les jours, mais je devais également trouver tout le nécessaire pour suppléer à tout le reste et tous les fonds étaient épuisés. Il y avait cent quatre-vingt-neuf missionnaires à entretenir, et il n'y avait rien; près de cent écoles, comptant environ neuf mille élèves, il n'y avait rien à leur donner; près de quatre millions de tracts à distribuer et tout l'argent avait été dépensé»,

Pendant un séjour du docteur A. T. Pierson à l'orphelinat de George Müller, un soir, après que tout le monde fut couché, Müller lui demanda de venir prier, car, lui dit-il, il n'y avait rien à manger dans la maison. Le docteur Pierson voulut lui rappeler que les magasins étaient fermés, mais Müller le savait très bien. Après avoir prié, ils allèrent se coucher et s'endormirent et au

matin, la nourriture était déjà là en abondance pour les deux mille enfants. Ni le docteur Pierson, ni George Müller ne surent jamais comment ces aliments leur étaient parvenus. On raconta l'histoire le matin à monsieur Simon Short, après qu'il eut promis de ne pas la révéler jusqu'à la mort du bienfaiteur. Le Seigneur avait tiré cette personne de son sommeil et lui avait demandé de donner assez de *nourriture* pour garnir les garde-manger de l'orphelinat pour tout un mois. Ceci se produisit sans qu'il sache que George Müller et le docteur Pierson étaient au même moment en train de prier à ce sujet.

À l'âge de soixante-neuf ans, George Müller commença ses voyages, au cours desquels il prêcha des milliers de fois, dans quarante-deux pays et à plus de trois millions de personnes. Il reçut de Dieu en réponse à ses prières tout ce dont il eut besoin pour couvrir les frais importants entraînés par ces voyages. Plus tard, il nota : « Je dis avec raison : je crois que je ne suis allé nulle part sans y trouver la preuve évidente que le Seigneur m'y avait envoyé. » Il ne fit pas ces voyages dans le but de demander de l'argent pour l'Association ; ce qu'il reçut n'aurait pas subvenu aux dépenses d'une demi-journée. Selon ses propres paroles, le but était le suivant : « Que je puisse, de par mon expérience et ma connaissance des choses divines, apporter une bénédiction aux croyants... et que je puisse prêcher l'Évangile à ceux qui ne connaissaient pas le Seigneur. »

George Müller écrivit à propos d'un problème spirituel : « Je ressens constamment mon insuffisance... Je ne peux rester seul sans tomber dans les griffes de Satan. L'orgueil, l'incrédulité ou encore d'autres péchés m'entraîneront à la ruine. Seul, je ne peux rester ferme un instant. Qu'aucun lecteur ne pense que je ne suis

pas sujet à la vantardise et à l'orgueil, que je ne peux cesser de croire en Dieu!»

L'évangéliste Charles Inglis raconta ce qui suit à propos de George Müller:... Lorsque je suis allé en Amérique pour la première fois, il y a trente et un ans, le capitaine du navire était l'un des plus fervents croyants que j'ai jamais connus. Alors que nous nous approchions de Terre-Neuve, il me dit: Monsieur Inglis, la dernière fois que je suis passé par là, il y a cinq semaines, il s'est passé une chose si extraordinaire qu'elle a changé toute ma vie de croyant. Jusqu'alors j'étais un croyant ordinaire comme il y en a beaucoup. Il y avait à bord avec nous un homme de Dieu, monsieur George Müller, de Bristol. j'avais passé vingt-deux heures sans quitter le pont de commandement un seul instant, lorsque je sursautai parce qu'on m'avait touché l'épaule. C'était monsieur George Müller.

- Capitaine, me dit-il, je suis venu vous dire que je dois être à Québec samedi dans la soirée. Nous étions mercredi.

- C'est impossible, lui répondis-je.

- Très bien, si votre navire ne peut m'y amener, Dieu trouvera un autre moyen de transport. Depuis cinquante-sept ans, je n'ai jamais ni manqué ni été en retard à aucun de mes engagements, répondit monsieur Müller.

- Je serais très heureux de vous aider, mais que puis-je faire? Il n'y a aucun moyen, lui dis-je.

- Entrons ici pour prier, me répondit monsieur Müller.

Je regardai cet homme et je me dis en moi-même: «De quelle maison de fous s'est-il échappé?» Je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille. Je lui dis alors; «Monsieur Müller, savez-vous quelle est l'épaisseur de ce brouillard?» Il me répondit: «Non, mes yeux ne voient pas le brouillard, ils voient le Dieu vivant qui dirige tous les événements de ma vie». Il tomba à genoux et se mit à prier de la façon la plus simple. Je pensais: cela ressemble à la prière d'un enfant de huit ou neuf ans. Il dit à peu près ceci: O Seigneur, si telle est ta volonté, fais disparaître ce brouillard en cinq minutes. Tu sais que j'ai promis d'être à Québec samedi. Je crois que c'est ta volonté. Lorsqu'il eut fini, je voulus prier moi aussi, mais il me mit la main sur l'épaule et me demanda ne pas le faire, précisant: «premièrement, vous ne croyez pas que Dieu le fera et, deuxièmement, je crois que Dieu l'a déjà fait. Il n'est donc pas nécessaire que vous priiez dans ce même but». J'ai dévisagé monsieur Müller qui poursuivit: «Capitaine, je connais mon Seigneur depuis cinquante-sept ans, et il n'y a pas de jour où je n'ai eu audience auprès du Roi. Levez-vous, capitaine, ouvrez la porte et constatez que le brouillard a déjà disparu. Je me levai et en effet le brouillard avait disparu. Le samedi soir, George Müller était à Québec, comme il le désirait».

Pour l'aider à porter la lourde charge des orphelins et à se prévaloir des promesses de Dieu au moyen de la prière, George Müller eut toujours à ses côtés sa fidèle épouse qui l'accompagna pendant près de quarante ans. Lorsqu'elle mourut, des milliers de personnes assistèrent à ses obsèques, parmi lesquelles on comptait près de mille deux cents orphelins en âge de marcher. George Müller, aidé par la force du Seigneur, comme il le confessa, conduisit le culte funèbre à l'église et au cimetière.

À l'âge de soixante-six ans, il se remaria. Puis, à quatre-vingt-dix ans, c'est lui qui prêcha le sermon funèbre pour sa seconde épouse, comme il l'avait fait à la mort de la première. Une personne qui assistait à ces obsèques, déclara: « J'eus le privilège, vendredi, d'assister aux obsèques de madame Müller... et d'assister à un culte simple qui est peut-être unique dans l'histoire du monde! Un vénérable patriarche présidait le culte à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il restait encore empli de cette foi immense qui lui avait permis de tant obtenir et qui l'avait soutenu dans les circonstances difficiles, les difficultés et les travaux pendant une longue vie... ».

En 1898, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, le dernier soir avant d'aller retrouver le Christ, sans avoir montré aucun signe de diminution de ses forces physiques, il se coucha comme de coutume. Le lendemain matin, il fut « appelé », selon l'expression d'un ami lorsqu'il apprit la nouvelle de son départ: « Cher vieux Müller! Il disparut de notre monde pour aller au foyer céleste, lorsque le Maître lui ouvrit la porte et l'appela tendrement en lui disant: viens! »

Les journaux publièrent l'avis suivant, cinquante ans après sa mort: « L'orphelinat de George Müller, à Bristol, demeure l'une des merveilles du monde. Depuis sa fondation en 1836, le chiffre des contributions que Dieu lui a accordées uniquement en réponse aux prières, atteint plus de vingt millions de dollars et le nombre des orphelins recueillis s'élève à 19935. Bien que les vitres de près de quatre cents fenêtres aient été récemment brisées par les bombes (au cours de la Seconde Guerre mondiale), aucun enfant, aucun membre du personnel n'a été blessé ».

Charles Grandison Finney

Apôtre des Réveils

(1792-1875)

« Parmi les noms qui sont attachés aux réveils que Dieu a accordés à Son Église au cours des siècles, il en est un qui doit être cité en première ligne: Finney, homme entièrement de la même nature que nous, mais livré sans restriction à Dieu, pour Son œuvre. Dieu s'est servi de lui pour embraser Son peuple et pour amener une grande multitude à accepter Christ comme Sauveur et à Le sanctifier comme Roi et Seigneur de leur cœur. Finney nous a aussi procuré, par le moyen de sa plume, les principes de base de tout réveil religieux. C'est pourquoi il parle encore et n'a jamais cessé d'être en bénédiction à de nombreuses âmes. Le message de Finney, si viril, si logique et si loin de toute ambiguïté, se présente comme une réponse à ce besoin de réveil dont beaucoup d'enfants de Dieu sont aujourd'hui comme dévorés. »

M. Weber, 1951 - préface à l'édition française des Discours sur les Réveils Religieux, Finney

Sans aucun doute possible, il fut une voix prophétique pour l'Amérique du 19^e siècle. Son ministère produisit en toute

logique des réveils, même dans des endroits considérés comme très durs et hermétiques à l'Évangile.

Au dix-neuvième siècle il y avait près du village de New York Mills, une fabrique de textile, alimentée par la force des eaux de l'Oriskany. Un matin, les ouvriers, encore émus, discutaient du culte impressionnant de la veille au soir, célébré dans le bâtiment de l'école publique.

Alors que l'on commençait à entendre le bruit des machines, le prédicateur, un jeune homme grand et athlétique, entra dans la fabrique. La force de l'Esprit Saint était encore en lui. En le voyant, les ouvriers se sentirent convaincus de leurs péchés, au point de devoir faire de grands efforts pour pouvoir continuer à travailler. Alors qu'il passait près de deux jeunes filles qui travaillaient ensemble, l'une d'elles au moment de réparer un fil, fut prise d'une conviction si forte qu'elle tomba sur le sol en pleurs. Un instant plus tard, presque tous ceux qui l'entouraient avaient les larmes aux yeux et en quelques minutes, le réveil se répandit dans toutes les parties de l'usine.

Le directeur, voyant que les ouvriers étaient incapables de travailler, jugea qu'il serait préférable de les laisser s'occuper du salut de leur âme et ordonna d'arrêter les machines. La vanne des eaux se ferma et les ouvriers se réunirent dans la grande salle du bâtiment. L'Esprit Saint fit alors une grande œuvre et en peu de jours, presque tous se convertirent.

On dit à propos de ce prédicateur qui s'appelait Charles Finney, qu'après avoir prêché à Gouverneur, dans l'État de New-York, il n'y eut ni bal ni représentation théâtrale dans la ville pendant six ans. On estime que pendant les deux années 1857 et 1858, plus

de cent mille personnes furent gagnées au Christ, grâce à l'œuvre directe ou indirecte de Finney. Son autobiographie est l'un des récits les plus merveilleux des manifestations de l'Esprit Saint, le livre des Actes de Apôtres mis à part; certains considèrent le livre de Finney *Théologie Systématique* comme l'une des œuvres les plus importantes sur la théologie, à l'exception bien sûr des Saintes Écritures. Comment expliquer sa réussite si éclatante dans les annales des serviteurs de l'Église du Christ? Sans aucun doute, son succès remarquable était, avant tout, le résultat de sa profonde conversion.

Il naquit dans une famille non croyante et il grandit dans un lieu où les membres de l'Église ne connaissaient que le formalisme de cultes froids. Finney était avocat; comme il trouvait de nombreuses citations bibliques dans ses livres de jurisprudence, il acheta une Bible avec l'intention de connaître les Écritures. Le résultat fut qu'après l'avoir lue, il éprouva un grand intérêt pour le culte des croyants. À propos de sa conversion, il rapporte dans son autobiographie: «À la lecture de la Bible, lors des réunions de prière et en écoutant les sermons de monsieur Gale, je me rendis compte que je n'étais pas prêt à entrer au ciel [...]. J'étais impressionné surtout par le fait que les prières des croyants, semaine après semaine, restaient sans réponse. J'avais lu dans la Bible:» Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira.... J'avais lu aussi que Dieu était plus disposé à donner l'Esprit Saint à ceux qui le demandaient que, sur cette terre, les pères ne le sont à donner de bonnes choses à leurs enfants. J'entendais les croyants demander à l'Esprit Saint de se répandre sur eux, pour avouer ensuite qu'ils ne l'avaient pas reçu.

Ils s'exhortaient mutuellement à se réveiller et à demander dans leurs prières l'effusion de l'Esprit de Dieu et ils affirmaient qu'ainsi, il y aurait un réveil avec la conversion des pécheurs... Mais en poursuivant ma lecture de la Bible, je compris que les prières des croyants ne recevaient pas de réponse parce que ceux-ci n'avaient pas la foi, c'est-à-dire qu'ils ne s'attendaient pas à ce que Dieu leur donne ce qu'ils demandaient... J'ai alors éprouvé un grand soulagement au sujet de la véracité de l'Évangile... et je fus convaincu que la Bible, malgré tout, est la vraie Parole de Dieu.

Ce fut un dimanche de 1821 que je décidai sincèrement de résoudre le problème du salut de mon âme et de me mettre en paix avec Dieu. Je pris conscience des grandes responsabilités qui m'incombaient en tant qu'avocat et je résolus de poursuivre sincèrement ma détermination d'être sauvé. Grâce à la providence divine, je n'étais pas très occupé le lundi et le mardi, je pouvais donc consacrer une grande partie de mon temps à lire la Bible et à prier.

Mais en affrontant résolument la situation, je n'eus pas assez de courage pour me mettre à prier avant d'avoir auparavant bouché le trou de la serrure de la porte. Avant, je laissais la Bible ouverte sur la table avec les autres livres et je n'avais pas honte de la lire devant des tiers. Mais maintenant, s'il entrait quelqu'un, je dissimulais vivement la Bible sous un autre livre.

Le lundi et le mardi, ma conviction augmenta mais il semble que mon cœur s'endurcit. Je ne pouvais ni pleurer ni prier... Le mardi soir, je me sentis très énervé et j'eus l'impression que la

mort était proche. J'étais persuadé que si je mourais, j'irais en enfer.

«Je sortis très tôt pour me rendre à mon bureau... Je crus entendre une voix me demander:» Qu'attends-tu? N'as-tu pas promis de donner ton cœur à Dieu? Qu'as-tu l'intention de faire: te justifier par tes œuvres? «Ce fut alors que je compris clairement, comme je le vois maintenant, la réalité et la plénitude de la propitiation de Christ... Je vis que Son œuvre était complète, et au lieu d'avoir besoin de justice propre pour que Dieu m'accepte, je devais me soumettre à la justice de Dieu par l'intermédiaire du Christ. Sans m'en rendre compte, je restai immobile quelques instants au milieu de la rue, là où la voix intérieure m'avait atteint. Alors, une question me vint à l'esprit:» Vas-tu l'accepter maintenant, aujourd'hui?

Je répondis: «Je vais l'accepter aujourd'hui ou bien je m'y efforcerai jusqu'à la mort... ». Au lieu d'aller au bureau, je fis demi-tour et je me rendis dans la forêt où je pouvais donner libre cours à mes sentiments, sans que personne ne me voie ni ne m'entende.

«Cependant, mon orgueil n'avait pas désarmé; je franchis une élévation du terrain et me glissai furtivement derrière une clôture pour que personne ne me voie et ne puisse penser que j'allais prier. Je m'enfonçai dans le bois et parcourus plusieurs centaines de mètres avant de trouver un endroit bien dissimulé entre quelques arbres tombés. En m'y glissant, je me dis:» Je remettrai mon cœur à Dieu ou sinon, je ne sortirai pas d'ici.

Mais lorsque j'essayai de prier, mon cœur résista. J'avais pensé qu'une fois complètement seul, là où personne ne pourrait

m'entendre, je pourrais prier librement. Cependant, lorsque j'essayai, je découvris que je n'avais rien à dire à Dieu. À chacune de mes tentatives, il me semblait entendre quelqu'un approcher.

Je finis par me trouver au bord du désespoir. Mon cœur était mort à l'égard de Dieu et ne voulait pas prier. Je me fis alors des reproches pour m'être engagé à remettre mon cœur à Dieu avant de sortir du bois. Je commençai à croire que Dieu m'avait abandonné... Je me sentis si faible que je ne pouvais plus rester à genoux.

«Ce fut alors que je crus entendre à nouveau quelqu'un s'approcher et j'ouvris les yeux pour voir. J'eus à ce moment-là la révélation que c'était mon orgueil qui faisait obstacle à mon salut. Je fus envahi par la conviction que c'était un grand péché d'avoir honte d'être découvert à genoux devant Dieu et je m'écriai à haute voix que je ne quitterais pas cet endroit, même si tous les hommes de la terre et tous les démons de l'enfer se pressaient autour de moi. Je criai:» Quoi! vil pécheur que je suis, à genoux devant le Dieu grand et saint à qui je confesse mes péchés, j'ai honte de lui devant mon prochain, un pécheur comme moi, parce qu'il me trouve à genoux cherchant la paix auprès de mon Dieu offensé! Le péché me paraissait horrible, infini. Je me sentis réduit en poussière devant le Seigneur.

«À cet instant, le verset suivant m'apporta sa lumière: Vous M'invoquerez, et vous partirez; vous Me prierez, et Je vous exaucerai. Vous Me chercherez, et vous Me trouverez si vous Me cherchez de tout votre cœur» (Jérémie 29.13).

«Je continuai à prier et à recevoir des promesses et à les faire miennes pendant je ne sais combien de temps. Je priai jusqu'à ce

que, sans savoir comment, je me retrouve sur le chemin. Je me souviens m'être dit: Si je parviens à me convertir, je prêcherai l'Évangile.»

«Sur le chemin du retour au village, je pris conscience d'une paix très douce et d'un calme merveilleux.» Qu'est-ce? «me suis-je demandé» aurais-je attristé l'Esprit Saint jusqu'à l'éloigner de moi? Je ne ressens plus aucune conviction... Je me souvins alors avoir dit à Dieu que j'aurais confiance en sa Parole... La sérénité de mon esprit était indescriptible... J'allai déjeuner, mais je n'avais aucun appétit. Je me rendis au bureau mais mon associé n'était pas revenu. Je me mis à jouer la musique d'un hymne à la contrebasse, comme d'habitude. Cependant, lorsque je commençai à chanter les paroles sacrées, mon cœur parut se briser et je fondis en larmes...

Lorsque j'entrai et fermai la porte derrière moi, j'eus l'impression de me trouver face à face avec le Seigneur Jésus-Christ. Il ne me vint pas à l'esprit, ni alors ni pendant quelque temps après, qu'il s'agissait uniquement d'une conception de l'esprit. Au contraire, il me semblait L'avoir rencontré, comme je rencontre n'importe qui. Il ne me dit rien, mais me regarda de telle manière que je restai brisé et prosterné à ses pieds. Ce fut alors et cela reste toujours pour moi une expérience extraordinaire, car elle me parut être la réalité, comme si le Christ se tenait debout devant moi, tandis que, prosterné à ses pieds, je Lui dévoilai mon âme. Je pleurai tout haut et confessai mes péchés de mon mieux entre mes sanglots. Il me parut que je lavai les pieds du Seigneur de mes larmes, néanmoins sans avoir la sensation de Le toucher...

Lorsque je me retournai pour m'asseoir, je reçus le puissant baptême dans le Saint-Esprit. Sans que je l'ai attendu, sans même que je sache qu'il pouvait m'être accordé, l'Esprit Saint descendit sur moi de telle sorte qu'il parut emplir mon corps et mon âme. Je le ressentis comme une onde électrique qui me traversa à plusieurs reprises. En fait, cela me fit l'effet d'ondes d'amour liquide, je ne saurais les décrire autrement. Cela me parut être le souffle même de Dieu.

« Il n'y a pas de mots pour décrire l'amour merveilleux dont mon cœur fut rempli. Une telle joie et un tel amour me firent pleurer; je crois qu'il serait mieux de dire que j'exprimai, par mes larmes et mes sanglots, la joie indicible de mon cœur. Ces ondes d'amour passèrent en moi les unes après les autres, jusqu'à ce que je m'écrie: » Je mourrai si ces ondes continuent ainsi à me traverser. Seigneur, je ne peux en supporter davantage! Et pourtant, je ne craignais pas la mort.

« Je ne sais combien de temps ce baptême dura en moi et en tout mon être, mais je sais que la nuit était déjà tombée lorsque le directeur de la chorale passa me voir au bureau. Il me trouva en train de pleurer et de crier et me demanda: » Monsieur Finney, qu'avez-vous? « Je fus quelques instants sans pouvoir répondre. Il me demanda alors: » Avez-vous mal quelque part? « Je répondis avec difficulté: » Non, mais je me sens trop heureux pour vivre.

Il sortit et revint très vite accompagné de l'un des anciens de l'église. Celui-ci était un homme à l'esprit mesuré qui ne riait presque jamais. En entrant, il me trouva quasiment dans l'état où m'avait trouvé le jeune homme qui avait été le chercher. Il voulut

savoir ce que je ressentais et je tentai de le lui expliquer. Mais au lieu de me répondre, il se mit à rire, d'un rire spasmodique, irrépressible, qu'il ne put retenir car il venait du fond de son cœur.

« À ce moment-là entra un jeune homme qui assistait depuis peu de temps aux cultes de l'église. Il contempla la scène pendant quelques instants, puis il se jeta sur le sol, l'âme en proie à une grande angoisse et il s'écria : » Priez pour moi !

L'ancien de l'église et l'autre croyant prièrent, puis Finney se mit lui aussi à prier. Peu après, tous se retirèrent et laissèrent Finney seul.

Lorsqu'il se coucha pour dormir, Finney s'endormit mais se réveilla peu après, sous l'effet de l'amour qui débordait de son cœur. Cela lui arriva à maintes reprises durant la nuit. Plus tard, il écrivit sur ces événements :

« Lorsque je me réveillai le matin, la lumière du soleil entra dans ma chambre. Je ne trouvais pas de mots pour exprimer mes sentiments en voyant la lumière du soleil. À ce même instant, le baptême de la veille me revint. Je m'agenouillai au pied de mon lit et pleurai de joie. Pendant très longtemps, je ne pus rien faire si ce n'est épancher mon âme devant Dieu. »

Au cours de la journée, la conversion de l'avocat fit l'objet de toutes les conversations. À la tombée de la nuit, sans qu'aucun culte n'ait été annoncé, une grande foule se réunit à l'église. Lorsque Finney raconta ce que Dieu avait accompli en son âme, beaucoup furent profondément émus ; l'un de ceux qui étaient là

éprouva une telle conviction qu'il rentra chez lui en oubliant son chapeau.

Un avocat affirma: «Sa sincérité ne fait aucun doute, mais il est aussi évident qu'il est devenu fou». Finney parla et pria en toute liberté. Pendant un certain temps, il y eut des réunions tous les soirs et on comptait dans l'assistance des membres de toutes les classes sociales. Ce grand réveil se propagea bientôt dans tous les alentours.

Finney écrivit à propos de cet événement: Pendant huit jours (après sa conversion), mon cœur fut tellement rempli que je n'avais envie ni de manger ni de dormir. C'était comme si j'avais à ma disposition un mets que le monde ne connaissait pas. Je n'éprouvais pas le besoin de me nourrir ni de dormir... Finalement, je me rendis compte que je devais manger comme de coutume et dormir lorsque je le pouvais.

Une grande force accompagnait la Parole de Dieu; tous les jours, je m'étonnais de voir comment quelques paroles adressées à quelqu'un pouvaient lui transpercer le cœur comme une flèche.

«Je ne tardai pas à aller rendre visite à mon père. Celui-ci n'était pas sauvé; le seul membre de ma famille à pratiquer la religion était mon jeune frère. Mon père vint m'accueillir à la porte d'entrée et me demanda:» Comment vas-tu, Charles? «Je répondis:» Bien, mon père, dans mon corps comme dans mon âme. Mais, papa, tu n'es plus jeune; tous tes enfants sont adultes et mariés; et cependant, je n'entends jamais personne prier dans ta maison. «Il baissa la tête et se mit à pleurer en disant:» C'est vrai, Charles; entre et prie.

«Nous sommes entrés et avons prié. Mes parents étaient très émus et ils se convertirent peu après. Si ma mère avait eu quelque espoir auparavant, personne ne l'avait su».

Ce fut ainsi que cet avocat, Charles G. Finney, se détourna de sa profession et devint l'un des plus fameux prédicateurs de l'Évangile. À propos de sa méthode de travail, il écrivit :

J'accordai une grande place à la prière, parce que je considérais qu'elle était indispensable si nous voulions réellement un réveil. Je m'efforçai d'enseigner la propitiation de Jésus-Christ, sa divinité, sa mission divine, la perfection de sa vie, sa mort, sa résurrection, le repentir, la foi, la justification par la foi et les autres doctrines qui prennent vie par le pouvoir de l'Esprit Saint.

Les moyens employés étaient simplement la prédication, les réunions de prière, la prière en privé, l'évangélisation personnelle intensive et les cultes pour l'instruction des personnes intéressées.

«J'avais coutume de passer beaucoup de temps à prier ; je crois qu'il m'arrivait de prier réellement sans arrêt. Je vis également qu'il était très profitable d'observer de fréquents jours de jeûne complet en secret. Ces jours-là, afin d'être complètement seul avec Dieu, je me rendais dans les bois ou je m'enfermai dans l'église...»

Nous pouvons voir ci-dessous comment Finney et son compagnon de prière, le frère Nash, «bombardaient» le ciel de leurs prières :

«À environ un kilomètre de la maison de monsieur S..., vivait un adepte de l'universalisme. En raison de ses préjugés religieux, il refusait d'assister à nos cultes. Une fois, le frère Nash qui logeait avec moi chez monsieur S... se rendit dans les bois pour lutter par la prière, seul et très tôt le matin, comme il en avait l'habitude. Cette fois-là, le matin était si calme que l'on pouvait entendre le moindre son de très loin. Se levant de bonne heure, l'universaliste sortit de chez lui et entendit la voix de quelqu'un qui priait. Il dit ensuite avoir compris qu'il s'agissait d'une prière, bien qu'il ne parvint pas à comprendre les paroles, mais par contre il reconnut celui qui priait. Cela lui transperça le cœur comme une flèche. Il prit conscience de la réalité de la religion comme jamais auparavant. La flèche resta dans son cœur et il ne trouva le soulagement que dans la foi en Christ».

Au sujet de l'esprit de prière, Finney affirma «qu'il était courant lors de ces réveils que les nouveaux convertis se sentent portés par le désir de prier au point de prier pendant des nuits entières, jusqu'à épuisement de leurs forces. L'Esprit Saint forçait le cœur des croyants et ceux-ci se sentaient constamment responsables du salut des âmes immortelles. Le sérieux de leurs pensées apparaissait dans la prudence avec laquelle ils parlaient et se comportaient. Il était courant de trouver des croyants réunis quelque part, non pas en train de bavarder, mais à genoux et en train de prier».

À une époque où les nuées de la persécution étaient chaque jour plus noires, Finney, comme il en avait l'habitude en de telles circonstances, se sentit poussé à les dissiper par la prière. Au lieu d'affronter les accusations en public ou en privé, il priait. Il écrivit à propos de son expérience: «Je levai les yeux pleins

d'angoisse vers Dieu, jour après jour, et le priai de me montrer le chemin que je devais suivre et de me donner la grâce de supporter la tourmente... Le Seigneur m'envoya une vision pour me montrer ce que je devais affronter. Il s'approcha si près de moi tandis que je priais que ma chair frémit littéralement sur mes os. Je tremblais de la tête aux pieds, pleinement conscient de la présence de Dieu».

Nous donnons ci-dessous un autre exemple, pris dans son autobiographie sur la façon dont le Saint-Esprit œuvrait par sa prédication :

À mon arrivée à l'heure annoncée pour le début du culte, je trouvai l'école si pleine que je dus rester debout près de l'entrée. Nous avons chanté un hymne, c'est-à-dire que la foule essaya de chanter. Mais, comme elle n'avait pas l'habitude des hymnes de Dieu, chacun criait comme bon lui semblait. Je ne pus me contenir, je me mis à genoux et commençai à prier. Le Seigneur ouvrit les fenêtres du ciel, répandit l'esprit de prière et je me mis à prier de toute mon âme.

«Je ne choisis aucun texte en particulier, mais, me mettant debout, je leur dis:» Levez-vous, sortez de ce lieu car Yahvé va détruire cette ville. J'ajoutai qu'il y avait un homme qui s'appelait Abraham, un autre qui s'appelait Lot... et je racontai ensuite comment Lot se rendit à Sodome, ville qui était excessivement corrompue. Dieu résolut de détruire la ville et Abraham intercèda en faveur de Sodome. Mais les anges n'y trouvèrent qu'un seul juste qui s'appelait Lot. Les anges lui dirent: «Qui as-tu encore ici? Gendres, fils et filles et tout ce qui t'appartient dans la ville, fais-les sortir de ce lieu. Car nous

allons détruire ce lieu parce que le cri contre ses habitants est grand devant l'Éternel. L'Éternel nous a envoyés pour détruire la ville» (Genèse 9.12-13).

En entendant mon récit, ils se mirent en colère au point d'être prêts à me frapper. j'interrompis alors mon sermon et leur expliquai que je m'étais rendu compte qu'il ne se célébrait jamais de culte en ce lieu et que j'avais le droit de les considérer comme corrompus. Je soulignai ceci avec plus d'insistance, le cœur débordant d'amour, jusqu'à ce que je ne puisse plus me contenir.

Après avoir parlé ainsi pendant environ un quart d'heure, les auditeurs parurent enveloppés d'une solennité formidable et ils tombèrent sur le sol en criant miséricorde. Si j'avais eu une épée dans chaque main, je n'aurais pas pu les abattre plus vite qu'ils ne tombaient. En effet, deux minutes après avoir senti l'impact du Saint-Esprit les atteindre, presque tous les assistants étaient à genoux ou prosternés sur le sol. Tous ceux qui pouvaient encore parler, priaient pour eux-mêmes.

«Je dus cesser de prêcher car les auditeurs ne m'accordaient plus aucune attention. Je vis l'ancien qui m'avait invité à prêcher, assis au milieu de la salle et qui regardait autour de lui, l'air stupéfait. Je criai très fort pour qu'il m'entende, car il y avait beaucoup de bruit et je lui demandai de prier. Il tomba à genoux et se mit à prier d'une voix retentissante, mais la foule ne lui prêta aucune attention. Alors je m'écriai:» Vous n'êtes pas encore en enfer; je veux vous guider vers le Christ... Mon cœur se réjouissait devant une telle scène. Lorsque je pus dominer mes sentiments, je me tournai vers un jeune garçon qui était près de moi, je réussis à attirer son attention et je lui parlai du Christ,

d'une voix forte. Alors, en voyant la croix de Christ, il se calma un instant et commença à prier avec ferveur pour les autres. Puis, je fis de même avec une autre personne, puis avec une autre et encore une autre et je continuai ainsi à les aider jusqu'à l'heure du culte du soir dans le village. Je laissai l'ancien qui m'avait invité à venir prêcher pour qu'il continue l'œuvre commencée auprès de ceux qui priaient.

À mon retour, ils étaient encore si nombreux à crier vers Dieu que nous ne pûmes mettre fin à la réunion qui se poursuivit toute la nuit. Au lever du jour, il en restait encore quelques-uns dont l'âme était blessée. Ils ne pouvaient pas se lever et, afin que les classes puissent avoir lieu, il fut nécessaire de les amener dans une maison proche. Dans l'après-midi, ils m'envoyèrent chercher parce que le culte n'était pas encore terminé.

«C'est alors seulement que j'appris la raison pour laquelle mon message avait mis l'auditoire en colère. Cet endroit était connu sous le nom de Sodome et il n'y habitait qu'un seul homme pieux, que le village appelait Lot. Il s'agissait de l'ancien qui m'avait invité à venir prêcher».

Déjà âgé, Finney écrivit à propos de ce que le Seigneur avait accompli à «Sodome»: «En dépit du fait que le réveil tomba sur eux si soudainement, il fut si radical que les conversions furent profondes et l'œuvre véritable et durable. Je n'entendis jamais aucun commentaire défavorable à ce sujet.»

Ce ne fut pas seulement en Amérique du Nord que Finney vit le Saint-Esprit tomber sur les croyants et les jeter à terre. En Angleterre, au cours des neuf mois qu'il y passa à évangéliser, de

grandes multitudes un jour plus de deux mille personnes à la fois - se prosternèrent pendant qu'il prêchait.

Certains prédicateurs se fient à l'instruction et ignorent l'œuvre du Saint-Esprit. D'autres, avec raison, refusent ce ministère infructueux et où la grâce de Dieu est absente; ils prient pour que le Saint-Esprit prenne la relève et ils se réjouissent des progrès accomplis par l'œuvre de Dieu. Mais d'autres encore, comme Finney, se consacrent à rechercher la puissance du Saint Esprit, sans négliger l'aide de l'instruction, afin d'obtenir des résultats bien meilleurs.

Au cours des années 1851 à 1866, Finney fut président de l'Université d'Oberlin et il y enseigna vingt mille étudiants au total. Il mettait l'accent davantage sur la pureté du cœur et le baptême dans le Saint-Esprit que sur la préparation intellectuelle. Oberlin produisit un courant continu d'étudiants emplis du Saint-Esprit. Ainsi, après des années d'évangélisation intensive et grâce au travail immense accompli dans l'université en 1857, Finney vit la conversion à Dieu de quelque cinquante mille âmes par semaine (*Par mon Esprit*, Jonathan Goforth). Il arrivait aux journaux de New York de ne rien publier d'autre que les nouvelles du réveil.

Ses leçons aux croyants sur le réveil furent publiées d'abord dans une revue, puis dans un gros livre sous le titre: *Les Réveils Religieux*. Les deux premières éditions en anglais de douze mille exemplaires, se vendirent dès leur sortie de presse. D'autres éditions en diverses langues furent imprimées. Une seule maison d'éditions de Londres en publia quatre-vingts mille exemplaires. Parmi ses autres œuvres connues dans le monde

entier, on compte son *Autobiographie*, les *Discours aux Croyants* et la *Théologie Systématique*.

Ceux qui se convertissaient lors des cultes de Finney étaient contraints par la grâce de Dieu à aller de porte en porte afin de gagner des âmes. Finney s'efforça de former le plus grand nombre possible d'ouvriers de Dieu à l'université d'Oberlin, mais le désir qui brûlait toujours dans tous ses actes était de transmettre à tous l'esprit de prière. Des prédicateurs comme Abel Cary et le père Nash voyageaient avec lui et, tandis qu'il prêchait, ils continuaient à prier. C'est lui qui a dit: «Si je n'avais pas l'esprit de prière, je n'obtiendrais rien. Si je perdais pendant une journée, ou une heure, l'esprit de grâce et de prière, je ne pourrais ni prêcher avec force ni obtenir des résultats et je ne pourrais pas non plus gagner des âmes personnellement».

Afin que personne ne juge son œuvre superficielle, nous citons un autre auteur: «On découvrit grâce à une recherche approfondie que plus de quatre-vingt cinq pour cent des personnes converties par la prédication de Finney, restèrent fidèles à Dieu, alors que soixante-quinze pour cent de ceux qui se convertirent lors des réunions d'autres prédicateurs plus importants s'éloignèrent de la foi par la suite. Il semble que Finney avait le pouvoir de faire impression sur la conscience des hommes et de les convaincre de la nécessité de vivre dans la sainteté, de telle sorte que les résultats soient durables.»

Finney continua à inspirer les étudiants de l'université d'Oberlin jusqu'à sa mort à quatre-vingt-deux ans. Jusqu'à la fin, il garda l'esprit aussi clair que dans sa jeunesse et sa vie ne parut jamais si riche des fruits de l'Esprit et si pleine de sa sainteté que dans ses

dernières années. Le dimanche 16 août 1875, il prêcha son dernier sermon, mais il n'assista pas au culte du soir. Cependant, en entendant les croyants chanter «Jésus, Ami de mon âme, laisse-moi me réfugier en Ton sein», il se dirigea vers l'entrée de la maison et chanta avec ceux qu'il aimait tant, Ce fut la dernière fois qu'il chanta en ce monde. À minuit, il se réveilla, en proie à des douleurs lancinantes dans le cœur. Au cours de sa vie et à maintes reprises, il avait souffert de telles douleurs. Il a semé les graines du réveil et les a arrosées de ses larmes. Chaque fois qu'il reçut le feu de la main de Dieu, ce fut dans la souffrance. Finalement, avant le lever du jour, il s'endormit sur la terre pour se réveiller dans la gloire du ciel. Il mourut trois jours seulement avant d'atteindre son quatre-vingt-troisième anniversaire.

John Wesley

Le tison arrache du feu

(1703-1791)

« Si la valeur des hommes peut être mesurée par l'œuvre qu'ils ont accomplie, John Wesley ne saurait être considéré autrement que comme la plus grande figure qui ait paru dans l'histoire religieuse du monde depuis les jours de la Réformation »

- Lecky, historien

« La figure de Wesley est une des plus belles, et peut-être la plus belle, qui aient surgi dans le monde chrétien, depuis les temps de la Réforme. C'est une âme toute pénétrée du feu sacré et qui demande, sous une impulsion divine, à faire partager à un plus grand nombre possible de ses semblables, le bonheur dont elle jouit. Intelligence supérieure et bien nourrie des meilleurs productions de l'esprit humain, il met toutes ses acquisitions au service de son céleste Maître, et ne les emploie que pour Lui gagner une multitude de disciples. Son dévouement est sans limites. Je ne vois personne dans l'Église des trois derniers siècles, qui ait déployé, dans un laps de temps aussi long, et avec une ardeur qui ne s'est jamais ralentie, une si merveilleuse activité. Et,

bien que l'Église qu'il a fondée soit restée dans une couche peu élevée de la société, néanmoins le contre-coup de son œuvre s'est fait sentir sur la nation tout entière; clergé anglican ou dissident, prélats, pasteurs et suffragants, tous en ont éprouvé les effets. Il les a forcés à devenir plus pieux, plus moraux, plus zélés, et par eux une nouvelle sève a circulé dans le corps national tout entier»

- C. Caillatte, pasteur (Revue Chrétienne)

À minuit, le ciel était illuminé par le reflet sombre des flammes qui dévoraient avec voracité la maison du pasteur Samuel Wesley. Dans la rue, les gens criaient «au feu! au feu!» Cependant, à l'intérieur, la famille du pasteur continuait à dormir tranquillement, jusqu'à ce que quelques décombres en flamme tombent sur le lit de Betty, l'une des filles du pasteur. L'enfant se réveilla en sursaut et courut vers la chambre de son père. Sans rien pouvoir sauver des flammes, la famille dut sortir de la maison en vêtements de nuit, par une température glaciale.

La gouvernante, éveillée par l'alerte, sortit rapidement de son berceau le plus jeune des enfants, Charles. Elle appela les autres, insistant pour qu'ils la suivent et descendit les escaliers; mais John, qui n'avait que cinq ans et demi, continua à dormir.

À trois reprises, la mère, Susan Wesley, qui était malade, tenta en vain de monter les escaliers. Le père essaya deux fois, sans y parvenir, de traverser les flammes en courant. Conscient du danger imminent, il rassembla toute sa famille dans le jardin et tous s'agenouillèrent pour supplier Dieu de sauver John resté prisonnier de l'incendie.

Pendant que la famille priait dans le jardin, John se réveilla et après avoir essayé en vain de descendre par les escaliers, il grimpa sur une malle qui se trouvait devant une fenêtre, où l'un des voisins l'aperçut. Celui-ci appela d'autres personnes et ils décidèrent de faire la courte échelle pour atteindre l'enfant. C'est ainsi que John échappa à la mort dans la maison en flammes, sauvé à peine quelques instants avant que le toit ne s'effondre avec fracas.

Les courageux voisins qui l'avaient sauvé, apportèrent le petit garçon à son père. «Venez, mes amis, s'écria Samuel Wesley en recevant son fils dans ses bras, mettons-nous à genoux et rendons grâce à Dieu! Il m'a rendu mes huit enfants; laissez la maison brûler; j'ai assez de richesses». Un quart d'heure plus tard, la maison, les livres, les documents et les meubles avaient disparu.

Des années plus tard, dans une publication, parut le portrait de John Wesley, avec à ses pieds l'image d'une maison en flammes et, à côté, l'inscription suivante: «N'est-ce pas là un tison arraché du feu?» (Zacharie 3.2).

Dans les écrits de Wesley, on trouve une référence intéressante à cet incendie historique: «Le 9 février 1750, pendant une veillée de prières, vers les onze heures du soir, je me souvins que c'était exactement le jour et l'heure où, quarante ans plus tôt, on m'avait arraché aux flammes. Je profitai donc de l'occasion pour relater cet acte de la merveilleuse providence divine. Les louanges et les actions de grâce montèrent vers le ciel et grande fut l'allégresse qui s'éleva vers le Seigneur». La foule, tout

comme John Wesley, savait pourquoi le Seigneur l'avait sauvé de l'incendie.

D'après l'historien Lecky, c'est l'influence du Grand Réveil qui sauva l'Angleterre d'une révolution semblable à celle qui, à la même époque, laissa la France en ruines. Des quatre personnages qui se distinguèrent dans le Grand Réveil, c'est John Wesley qui joua le plus grand rôle. Jonathan Edwards, qui naquit la même année que Wesley, mourut trente-trois ans avant lui; George Whitefield, né onze ans après Wesley, mourut vingt ans avant lui et Charles Wesley prit une part active dans le mouvement pendant dix huit ans seulement, alors que John continua pendant un demi-siècle.

Mais pour que la biographie de ce célèbre prédicateur soit complète, il faut y inclure l'histoire de sa mère, Susan. En effet, comme l'écrivit un biographe: «On ne peut raconter l'histoire du Grand Réveil qui eut lieu en Angleterre au siècle dernier (XVIII^{ème}) sans reconnaître à la mère de John et Charles Wesley une grande part de l'honneur mérité; non seulement en raison de l'éducation qu'elle inculqua profondément à ses fils, mais aussi pour la direction qu'elle donna au réveil».

La mère de Susan était la fille d'un prédicateur. Dévouée à l'œuvre de Dieu, elle épousa le célèbre pasteur, Samuel Wesley. Des vingt-cinq enfants de cette union, Susan était la vingt-quatrième. Au cours de sa vie, elle suivit l'exemple de sa mère, consacrant une heure, matin et soir, à prier et à méditer les Écritures. D'après ce qu'elle écrivit un jour, on se rend compte de la place que tenait la prière dans sa vie: «Loué soit Dieu pour toute journée où nous nous conduisons bien. Mais je ne suis pas

encore satisfaite, parce que je ne profite pas beaucoup de Dieu. Je sais que je suis encore trop loin de lui; je désire tenir mon âme plus étroitement unie à lui par la foi et l'amour».

John était le quinzième des dix-neuf enfants de Samuel et Susan Wesley. Ce qui suit, écrit par la mère de John, montre comment elle s'appliquait à «ordonner à ses fils et à sa maison après elle» (Genèse 18.19).

« Pour former l'esprit d'un enfant, la première chose à faire est de dominer sa volonté. Instruire son intelligence prend du temps et doit se faire progressivement, selon les capacités de l'enfant. Mais sa volonté doit être subjuguée d'un seul coup, et le plus tôt est le mieux... Ensuite on peut diriger l'enfant en faisant appel au raisonnement et à l'amour des parents, jusqu'à ce qu'il atteigne un âge où il peut faire usage de sa raison. »

Le célèbre commentateur de la Bible, Adam Clark, écrivit au sujet de Samuel et Susan Wesley et de leurs enfants: «Je n'ai jamais rien vu ni jamais rien entendu de pareil à cette famille, à laquelle nous devons tant, et je ne sais pas non plus s'il en a existé de semblable depuis Abraham et Sara ou Joseph et Marie de Nazareth.»

Susan Wesley croyait que «celui qui ménage sa verge hait son fils» (Proverbes 13.24) et elle ne voulait pas entendre ses enfants pleurer. Grâce à cela, bien que sa maison fût pleine d'enfants, il n'y avait jamais ni scènes désagréables ni tapage au foyer du pasteur. Jamais aucun de ses enfants n'obtint ce qu'il désirait par les larmes dans la maison de Susan Wesley.

Pour Susan, le jour de son cinquième anniversaire, chaque enfant devait apprendre l'alphabet, et tous, à l'exception de deux, accomplirent la tâche au moment fixé. Le lendemain de ses cinq ans, ayant maîtrisé l'alphabet, l'enfant commençait à apprendre à lire et ce, avec le premier verset de la Bible.

Tout petits, les enfants, au foyer de Samuel Wesley et de sa femme, apprirent à assister fidèlement au culte. Dans aucun récit, on ne trouve des faits aussi profonds et émouvants que ceux que l'on raconte au sujet des enfants de Samuel et Susan Wesley, car, avant même de pouvoir se mettre à genoux ou de savoir parler, on leur apprenait à rendre grâces pour leur nourriture par des gestes appropriés. Lorsqu'ils commençaient à parler, ils récitaient le Notre Père matin et soir; on leur apprenait en outre à prier pour d'autres choses selon leurs désirs... Arrivés à l'âge approprié, on attribuait à chaque enfant un jour de la semaine afin de pouvoir parler en particulier avec sa mère de ses «doutes et de ses problèmes».

Dans la liste, le nom de John figure le mercredi et celui de Charles le samedi. Pour chacun des enfants «son jour» devenait une journée précieuse et mémorable...

Il est émouvant de lire ce que John Wesley, vingt ans après avoir quitté la maison paternelle, disait à sa mère: «En beaucoup de choses, vous, ma mère, avez intercédé en ma faveur et vous l'avez emporté. Qui sait même maintenant si votre intercession pour que je renonce entièrement au monde a été couronnée de succès... Elle sera sans doute efficace pour corriger mon cœur comme elle le fut autrefois pour former mon caractère.»

Après le sauvetage spectaculaire de John de l'incendie, sa mère, profondément convaincue que Dieu avait de grands projets pour son fils, prit la ferme résolution de l'éduquer pour servir et être utile à l'œuvre du Christ. Susan écrivit dans ses méditations particulières: «Seigneur, je ferai des efforts encore plus fermes pour cet enfant que tu as sauvé si miséricordieusement. J'essaierai de lui transmettre fidèlement, pour qu'ils se gravent dans son cœur, les principes de Ta religion et de Ta vertu. Seigneur, donne-moi la grâce nécessaire pour mener à bien ce but avec sincérité et sagesse et bénis mes efforts en les couronnant de succès.»

Elle mit tant de constance à mettre en pratique sa résolution qu'à l'âge de huit ans, John fut admis à participer à la Cène du Seigneur.

Au foyer de Samuel Wesley, on n'omettait jamais le culte domestique dans le programme de la journée.

Quelle que fût l'occupation des membres de la famille ou des serviteurs, tous se réunissaient pour adorer Dieu. Lorsque son mari s'absentait, Susan, le cœur enflammé par le feu du ciel, dirigeait les prières. On raconte qu'un jour, alors que l'absence de son mari se prolongeait plus que de coutume, trente à quarante personnes assistèrent au culte célébré dans la maison des Wesley et la faim de la Parole de Dieu augmenta tellement que la maison se remplit de voisins qui vinrent assister à la réunion de prières.

La famille du pasteur Samuel Wesley était très pauvre, mais grâce à l'influence du duc de Buckingham, John fut admis dans une école à Londres.

Ainsi, le jeune garçon, qui n'avait pas onze ans, quitta l'atmosphère de prière fervente pour affronter les disputes de l'école publique. Cependant, John ne se laissa pas contaminer par l'ambiance de péché qui l'entourait.

À propos de l'influence que John en vint à exercer sur ses camarades d'école, on raconte qu'un jour, le portier, voyant que les élèves n'étaient pas dans la cour de récréation, se mit à leur recherche et les trouva dans l'une des classes, rassemblés autour de John. Celui-ci leur racontait des histoires édifiantes qui leur plaisaient davantage que la récréation.

En parlant de cette époque, John Wesley écrivit :

« Je prenais part à des choses que je savais être des péchés, même si elles ne faisaient pas scandale aux yeux du monde. Malgré tout, je continuais à lire les Écritures et à prier matin et soir. Je considérais les points suivants comme les bases de mon salut :

1. je ne me jugeais pas aussi mauvais que mes semblables ;
2. je conservais le désir d'être religieux ;
3. je lisais la Bible, j'assistais aux cultes et je priais ».

Après avoir poursuivi ses études à l'école secondaire pendant huit ans, Wesley alla étudier à Oxford et y apprit le latin, le grec, l'hébreu et le français, mais son principal intérêt n'était pas de cultiver son intelligence. À ce sujet, il dit : « Je commençais à me rendre compte que le cœur est la source de la vraie religion... je décidai donc de passer deux heures chaque jour seul avec Dieu. Je prenais part à la Cène du Seigneur tous les huit jours. Je me gardais de tout péché, tant en paroles qu'en actes. Ainsi, sur la

base des bonnes actions que je faisais, je me considérais comme un bon croyant».

John s'efforçait de se lever tous les matins à quatre heures. Grâce à ses notes rendant compte de tout ce qu'il faisait dans la journée, il réussissait à organiser son temps, de façon à ne pas perdre un seul instant. Il garda cette bonne habitude presque jusqu'à son dernier jour.

Alors qu'il faisait ses études à Oxford, un petit groupe d'étudiants avait pris l'habitude de se réunir tous les jours pour prier ensemble et étudier les Écritures; en outre, ils jeûnaient le mercredi et le vendredi, rendaient visite aux malades et aux prisonniers et réconfortaient les condamnés à l'heure de leur exécution. Tous les matins et tous les soirs, chacun passait une heure seul, à prier. Pendant les prières, ils s'arrêtaient de temps en temps pour vérifier s'ils priaient avec la ferveur voulue. Ils priaient toujours avant et après les cultes de l'église.

Plus tard, trois des membres de ce groupe devinrent célèbres parmi les croyants:

1. John Wesley, qui fit peut-être plus que tout autre pour donner ses racines à la vie spirituelle, non seulement chez ses contemporains, mais encore de nos jours.
2. Charles Wesley, qui devint l'auteur très célèbre d'hymnes évangéliques et
3. George Whitefield qui devint un prédicateur en plein air et avait le don d'émouvoir les foules.

À cette époque, on ressentait l'influence de John Wesley dans toute l'Amérique, qui dure encore aujourd'hui, en dépit du fait

qu'il y restât moins de deux ans, et que cette période de sa vie fût perturbée par le doute. Il répondit à un appel de venir prêcher l'Évangile aux habitants de la colonie de Géorgie, avec le désir de gagner son salut au moyen de bonnes œuvres. Il pensait que la vanité et l'ostentation du monde n'existaient pas dans les forêts d'Amérique.

Pendant la voyage, sur le navire qui l'amenait en Amérique du Nord, il suivit, - pratique caractéristique de sa vie - avec d'autres personnes de son groupe, un programme de travail afin de ne pas perdre un seul instant de ses journées. Il se levait à quatre heures du matin et se couchait après neuf heures. Les trois premières heures de la journée étaient consacrées à la prière et à l'étude des Écritures. Après avoir accompli tout ce qui était prévu au programme de la journée, il était si fatigué que ni le mugissement de la mer ni le roulis du bateau ne réussissaient à perturber son sommeil, bien qu'il dormît sur le pont, enveloppé dans une couverture.

En Géorgie, la population entière se pressa en masse à l'église pour l'entendre prêcher. L'influence de ses sermons fut telle que dix jours plus tard, une salle de bal resta presque vide, alors que l'église se remplissait de personnes qui priaient et recevaient leur salut.

Whitefield, qui débarqua en Géorgie quelques mois après le retour de Wesley en Angleterre, décrivit ainsi ce qu'il vit: «Le succès de John Wesley en Amérique est indescriptible. Son nom est très apprécié du peuple où il jeta des fondations que ni les hommes ni les démons ne pourront ébranler. Oh! si seulement je pouvais marcher sur ces traces comme lui marcha sur les traces

de Christ!» Malgré tout, il manquait une chose très importante à Wesley, comme on le voit d'après les événements qui le poussèrent à quitter la Géorgie, et qu'il décrivit ainsi :

«Il y a presque deux ans et quatre mois que j'ai laissé ma terre natale pour aller prêcher le Christ aux Indiens de Géorgie, mais qu'ai-je découvert? La chose à laquelle je m'attendais le moins: moi qui suis venu en Amérique pour convertir les autres, je ne me suis jamais converti à Dieu.»

De retour en Angleterre, John Wesley se mit à servir Dieu avec la foi d'un enfant et non plus celle d'un simple serviteur. À ce sujet, voici ce qu'il écrivit: «Je ne me rendais pas compte que la foi nous était donnée instantanément, que l'homme pouvait passer directement des ténèbres à la lumière, du péché et de la misère à la justice et à la joie de l'Esprit Saint. J'étudiai les Écritures sur ce point, en particulier les Actes des Apôtres. Je fus émerveillé en y trouvant presque uniquement des conversions instantanées; pratiquement aucune aussi tardive que celle de Saul de Tarse.» À partir de ce moment-là, Wesley commença à éprouver une plus grande faim et une plus grande soif de justice, la justice de Dieu par la foi.

Il avait pour ainsi dire échoué dans sa première tentative de prêcher l'Évangile en Amérique parce qu'en dépit de son zèle et de sa bonté naturelle, le christianisme qui était le sien était quelque chose qui lui avait été enseigné. Mais la seconde étape de son ministère se distingue par un succès phénoménal.

Pourquoi? Parce que le feu de Dieu brûlait dans son âme; il était parvenu à un contact direct avec Dieu grâce à une expérience personnelle.

Nous rapportons ici, selon ses propres paroles, l'expérience par laquelle l'Esprit Saint donna la preuve à son esprit qu'il était fils de Dieu, expérience qui transforma complètement sa vie :

«Il était près de cinq heures ce matin-là, lorsque j'ouvris le Nouveau Testament et tombai sur ces phrases:... nous assurent de sa part les plus grandes et les plus précieuses promesses, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine (2 Pierre 1.4). Avant de sortir, j'ouvris le Nouveau Testament et je lus ces phrases: Vous n'êtes pas éloignés du royaume de Dieu.... La nuit dernière, je me suis senti poussé à aller à Aldersgate... Je me sentis le cœur embrasé; je me confiai au Christ, seulement au Christ, je crus dans le salut; la certitude me fut donnée qu'il enlevait mes péchés et qu'il me sauvait de la loi du péché et de la mort. Je me mis à prier de toutes mes forces... et je donnai témoignage à tous ceux qui étaient là de ce que je ressentais dans mon cœur».

Après cette expérience à Aldersgate, Wesley aspirait à recevoir des bénédictions encore plus grandes du Seigneur, comme il l'écrivit: «Je suppliais Dieu d'accomplir toutes Ses promesses dans mon âme. Peu de temps après, le Seigneur répondit en partie à ce désir, alors que je priais avec Charles, Whitefield et près de soixante-dix croyants à Fetter Lane». Les paroles suivantes sont également de John Wesley: «Il était près de trois heures du matin et nous persévérions dans nos prières (Romains 12.12) lorsque la puissance de Dieu se manifesta de telle façon que nous nous sommes exclamés, sous l'effet d'une grande joie et nombre de ceux qui étaient là tombèrent sur le sol. Puis, une fois atténuées la peur et la surprise que nous ressentions en présence de Sa majesté, nous nous sommes exclamés d'une seule voix:

Nous te louons, ô Dieu, nous t'acceptons comme notre Seigneur!»

Cette onction du Saint-Esprit élargit considérablement les horizons spirituels de Wesley; son ministère porta un nombre exceptionnel de fruits et il travailla sans interruption pendant cinquante-trois ans, le cœur empli de l'amour divin.

Un pasteur prêche en moyenne cent fois par an, mais pour John Wesley, cette moyenne fut de sept cent quatre-vingts fois par an pendant cinquante-quatre ans. Ce petit homme, qui mesurait à peine un mètre soixante-six, qui pesait moins de soixante kilos, s'adressa à des foules énormes et ce, dans des conditions très difficiles. Lorsque les églises lui fermèrent leurs portes, il continua à prêcher en plein air.

En dépit d'une apathie spirituelle presque générale chez les croyants et d'une vague de perversion et de crimes qui s'étendait dans tout le pays, des foules de cinq à vingt mille personnes affluaient pour écouter ses sermons. Il était chose courante au cours de ces cultes que les pécheurs se sentent la proie de telles angoisses qu'ils se mettaient à crier et à gémir. Si la confrontation avec Dieu sur leur lit de mort arracha des cris à de célèbres matérialistes, comme Voltaire et Thomas Paine, enfin convaincus, il n'est pas étonnant que des centaines de pécheurs se soient mis à gémir, à crier et soient tombés sur le sol, comme morts, lorsque l'Esprit Saint leur faisait sentir la présence de Dieu. C'est ainsi que des multitudes de mécréants se convertirent en de nouvelles créatures en Christ-Jésus pendant les cultes de John Wesley. Souvent, les auditeurs étaient transportés au comble de l'amour, de la joie et de l'admiration, et ils avaient

également des visions de la perfection divine et de l'excellence de Christ au point de rester plusieurs heures comme morts (Apocalypse 1.17).

Comme tous ceux qui envahissent le territoire de Satan, les frères Charles et John Wesley durent subir de terribles persécutions. À Morfield, les ennemis de l'Évangile mirent fin au culte en brisant la table sur laquelle John était monté pour prêcher, ils l'insultèrent et le maltraitèrent. À Sheffield, la maison s'écroula sur la tête des croyants. À Wednesbury, on saccagea les maisons, les vêtements et les meubles des croyants, les laissant exposés aux intempéries, à la neige et à la tempête. À maintes reprises, John Wesley fut lapidé et traîné comme mort dans la rue. Une fois, il reçut des soufflets sur la bouche et en plein visage et reçut des coups sur la tête qui le laissèrent couvert de sang.

Mais la persécution de la part de l'Église en pleine décadence était sa plus grande croix. Ils furent dénoncés comme « faux prophètes », « charlatans », « imposteurs arrogants », « fanatiques », etc.... À son retour à Epworth, sa ville natale, John assista le dimanche au culte du matin et de l'après-midi dans l'église dont son père avait été le pasteur fidèle pendant de nombreuses années; mais on ne lui donna pas l'autorisation de s'adresser à l'assistance. À six heures du soir, John, debout sur le monument qui marquait le lieu où était enterré son père, à côté de l'église, prêcha devant une assistance telle qu'on n'en avait jamais vu à Epworth, et Dieu y sauva beaucoup d'âmes.

Quelle était la cause d'une telle opposition? Les croyants de l'Église endormie prétendaient que cela était dû aux prédications

de Wesley sur la justification par la foi et la sanctification. Les incroyants ne l'aimaient pas parce qu'«il faisait lever les gens à cinq heures du matin pour chanter des hymnes.» Non seulement John Wesley prêchait davantage que les autres prédicateurs, mais il les surpassait comme pasteur, exhortant et consolant les croyants, allant de maison en maison.

Lors de ses voyages, il allait tantôt à cheval tantôt à pied, qu'il fasse beau temps, qu'il pleuve ou qu'il neige, alors que la plupart des prédicateurs se déplaçaient en bateau ou en voiture à cheval. Pendant les cinquante-quatre années de son ministère, il parcourut en moyenne plus de sept mille kilomètres par an, pour se rendre là où il devait prêcher.

Ce petit homme qui parcourait sept mille kilomètres par an, trouvait cependant du temps à consacrer à la vie littéraire. Il lut au moins mille deux cents livres, la plupart alors qu'il voyageait à cheval. Il écrivit une grammaire d'hébreu, une grammaire latine, ainsi que d'autres de français et d'anglais. Il occupa pendant des années le poste de rédacteur d'une revue de cinquante-six pages. Le dictionnaire complet de la langue anglaise qu'il compila fut très populaire et son commentaire sur le Nouveau Testament est encore tiré à de nombreux exemplaires. Il écrivit une bibliothèque de cinquante volumes qu'il révisa et publia sous forme abrégée en trente volumes. Son livre sur la philosophie naturelle fut bien accueilli par le clergé. Il écrivit quatre volumes sur l'Histoire de l'Église. Il écrivit et publia un livre sur l'Histoire de Rome et un autre sur l'Angleterre. Il prépara et publia trois volumes sur la médecine et six livres de musique pour les cultes. Après l'expérience qu'il vécut à Fetter Lane, il écrivit avec son frère Charles cinquante-

quatre recueils d'hymnes qu'ils publièrent. On dit qu'il écrivit en tout plus de deux cent trente livres.

Cet homme au physique chétif écrivit peu avant ses quatre-vingt-huit ans: «Jusqu'à mes quatre-vingt-six ans et même après, je n'ai jamais ressenti la moindre indisposition propre à la vieillesse; mes yeux ne se sont jamais voilés et je n'ai pas perdu ma vigueur.» À soixante-dix ans, il prêchait devant un auditoire de trente mille personnes en plein air et était entendu de tous. À quatre-vingt-six ans, il fit un voyage en Irlande, où, en plus de prêcher seize fois en plein air, il fit cent sermons dans soixante villes. Un auditeur dit de Wesley: «Son esprit était aussi vif qu'à cinquante-trois ans, lorsque je l'ai rencontré pour la première fois.»

Il attribuait sa bonne santé à l'observance des règles suivantes :

1. l'exercice constant et l'air pur;
2. au fait que jamais, malade ou en bonne santé, sur terre ou sur mer, il ne perdit une nuit de sommeil de toute sa vie;
3. sa faculté de dormir, le jour ou la nuit, lorsqu'il se sentait fatigué;
4. se lever depuis plus de soixante ans à quatre heures du matin;
5. l'habitude de prêcher toujours à cinq heures du matin pendant plus de cinquante ans;
6. au fait qu'il ne souffrit presque jamais ni de douleurs ni de découragement ni de maladie grave au cours de sa vie.

Il ne faut pas oublier la source de cette vigueur que possédait John Wesley. Il passait au moins deux heures par jour en prière. Il commençait sa journée à quatre heures du matin. Un croyant

qui le connaissait très bien écrivit à son propos: «Il considérait la prière comme la chose la plus importante de sa vie et je l'ai vu sortir de sa chambre, l'âme si sereine que cela se reflétait sur son visage qui resplendissait.»

Aucune histoire de la vie de John Wesley ne serait complète si on ne mentionnait pas les veillées de prière qui avaient lieu une fois par mois chez les croyants. Ces veillées commençaient à huit heures du soir et se poursuivaient au-delà de minuit, ou jusqu'à ce que l'Esprit Saint descende sur eux. Ces veillées se fondaient sur les références faites par le Nouveau Testament à des nuits entières passées à prier. En effet, quelqu'un fit le commentaire suivant à ce sujet:

«Le pouvoir de Wesley s'explique par le fait que c'était un *homo unius libri*, c'est-à-dire, l'homme d'un seul livre, et ce livre était la Bible». Wesley écrivit peu avant sa mort: «Aujourd'hui, nous avons passé la journée dans le jeûne et la prière pour que Dieu étende Son œuvre. Nous nous sommes retirés seulement après une nuit de veille dans laquelle le cœur de nombreux frères a reçu un grand réconfort.»

Dans son journal, John Wesley écrivit ce qui suit sur la prière et le jeûne: «Lorsque je faisais mes études à Oxford..., nous jeûnions le mercredi et le vendredi, comme le faisaient les premiers chrétiens partout. Epiphane (310-403) écrivit: Qui ignore que les croyants du monde entier jeûnent le mercredi et le vendredi?» Wesley poursuivit: «Je ne sais pas pourquoi ils choisirent ces deux jours-là, mais c'est une bonne règle et si elle était bonne pour eux, elle le sera aussi pour moi. Cependant, je ne veux pas faire croire que ces deux jours sont les seuls jours de

la semaine où l'on peut jeûner, car il est souvent nécessaire de le faire plus de deux jours. Il est très important de rester seuls et en la présence de Dieu lorsque nous jeûnons et que nous prions, afin de pouvoir percevoir la volonté de Dieu et afin qu'Il puisse nous guider. Les jours de jeûne, nous devons faire tout notre possible pour nous tenir à l'écart de nos amis et des distractions, même si celles-ci sont permises en d'autres occasions».

La joie qu'il ressentait à prêcher en plein air ne diminua pas avec la vieillesse; le 7 octobre 1790, il prêcha ainsi pour la dernière fois, sur le texte: «Le royaume de Dieu est proche. Repentez-vous et croyez à la bonne nouvelle.» La Parole se révéla avec une grande force et les larmes de la foule coulèrent en abondance.

Un par un, ses fidèles compagnons de lutte, y compris sa femme, furent appelés au repos mais John Wesley continua à travailler. À l'âge de quatre-vingt-cinq ans, son frère Charles fut également rappelé et John, assis devant la foule, se couvrit le visage de ses mains pour cacher les larmes qui coulaient. Son frère, qu'il avait tant aimé pendant si longtemps, était parti et il devait maintenant travailler seul.

Le 2 mars 1791, alors qu'il allait avoir quatre-vingt-huit ans, sa carrière terrestre s'acheva. Toute la nuit précédente, ses lèvres n'avaient cessé de prononcer des paroles d'adoration et de louange. Son âme était inondée de joie devant les gloires du foyer éternel et il s'exclama: «Ce qu'il y a de mieux, c'est que Dieu est avec nous.» Puis, levant la main comme un signe de victoire, il répéta à nouveau: «Ce qu'il y a de mieux, c'est que Dieu est avec nous.» À dix heures du matin, entouré de croyants qui priaient

autour de son lit, il dit: «Adieu» et comparut ainsi en la présence du Seigneur.

Un croyant qui assista à sa mort, rapporta cet événement de la façon suivante: «Nous ressentions tous la présence divine; il n'y a pas de mots pour décrire ce que nous vîmes sur son visage! Et plus nous le contemplions, plus nous voyions reflété sur son visage un ciel indescriptible.»

On estima à dix mille le nombre de ceux qui défilèrent devant son cercueil pour voir le visage qui arborait un sourire céleste. En raison de la foule immense qui affluait pour lui rendre hommage, on fut obligé de l'enterrer à cinq heures du matin.

John Wesley naquit et grandit dans un foyer où il n'y avait pas abondance de pain. Par la vente de ses livres, il gagna une fortune qu'il utilisa pour la cause de Christ; à sa mort, il laissa au monde: «deux cuillères, une théière d'argent, un vieux manteau» et des dizaines de milliers d'âmes sauvées en une époque de décadence spirituelle dramatique.

La torche que l'on avait arrachée du feu à Epworth, commença à flamber avec intensité à Aldersgate et Fetter Lane et depuis lors, elle continue à éclairer des millions d'âmes dans le monde entier.

Hudson Taylor

Père de la Mission de la Chine Intérieure (1832-1905)

James Taylor s'était levé de bonne heure. Il était enfin là, le jour annoncé et tant attendu de son mariage; le jeune homme se mit à tout préparer pour recevoir sa jeune épouse dans la maison qu'ils allaient occuper. Tout en travaillant, il réfléchissait aux événements récents qui avaient eu lieu au village.

Deux familles, les Cooper et les Shaw, s'étaient converties et avaient invité John Wesley à prêcher pour cette grande occasion. L'ancien prêcha un tel sermon sur « La colère imminente » que les gens se détournèrent de leurs persécutions, laissant tranquille l'intrépide orateur qui logeait chez Monsieur Shaw.

Tout en préparant la maison pour l'arrivée de la jeune femme, James écoutait la voix de la voisine, madame Shaw, qui chantait. Il se souvint alors qu'il y avait quelques mois, elle passait tout son temps au lit, gémissant jour après jour à cause de son rhumatisme qui l'avait laissée impotente. Mais lorsqu'elle se fut « confiée au Seigneur » comme elle disait, pour qu'Il la guérisse, la transformation fut grande. De même, grande fut la surprise de

son mari lorsqu'il rentra : non seulement sa femme était debout et guérie, mais elle était en train de balayer la cuisine !

James Taylor haïssait la religion. C'était le jour de son mariage. Après la noce, ils iraient danser et boire, comme c'était la coutume. Cependant, il ne pouvait oublier ces paroles, entendues dans le sermon du prédicateur : « Mais ma maison et moi, nous servirons le Seigneur. »

Il allait prendre femme et il allait assumer les responsabilités d'un mari et d'un père de famille. Jusqu'alors, son insouciance avait été très grande. Résolu alors à entamer sérieusement sa vie d'homme marié, il se mit à répéter les paroles : « Nous servirons le Seigneur ! »

Les heures passèrent. Le soleil monta dans le ciel, baignant de sa lumière les maisons couvertes de neige. Mais le jeune James, oublieux de toutes ces choses matérielles et pris par la réalité des choses éternelles, resta à genoux face à face avec Dieu. Enfin, l'amour du Sauveur vainquit le cœur de James Taylor qui se leva, possédé de Jésus-Christ.

Nous pouvons nous imaginer, tandis que les cloches sonnaient, combien la jeune mariée et les invités s'impatientèrent ce jour-là. L'heure de la cérémonie était passée lorsque le jeune homme revint à lui et se releva de sa prière. Après s'être changé, il fit en courant les trois kilomètres qui le séparaient du petit village de Royston.

Sans perdre de temps à demander au jeune homme la raison d'un tel retard, on commença la cérémonie et James et Elisabeth sortirent de l'église, mari et femme. Le jeune homme n'hésita

pas et, aussitôt dehors, il raconta ce qui lui était arrivé et sa conversion à Betty. En entendant cela, celle-ci s'exclama d'un ton désespéré: «Alors je viens d'épouser l'un de ces méthodistes!»

Ce jour-là, il n'y eut pas de danse; la voix et le violon du marié servirent à glorifier le Maître. Betty, tout en sachant dans son cœur que James avait raison, continua à résister et à se plaindre. Alors, un jour où elle se montrait encore plus fâchée, le robuste James la prit dans ses bras et l'emporta dans la chambre; là, il s'agenouilla à côté d'elle et se mit à prier pour elle de toute son âme. Émue par le chagrin profond et le souci que James se faisait pour son âme, elle commença à se rendre compte de son péché et, le lendemain, agenouillée à côté de son mari, Elisabeth Taylor implora Dieu, renonça à la vanité de ce monde et se confia à Christ.

C'est ainsi, avec ses arrière-grands-parents, que commence la vraie biographie du héros de la foi, Hudson Taylor. À leur tour, ses grands-parents et ses parents élevèrent leurs enfants dans la même crainte de Dieu.

Un jour mémorable, avant la naissance de Hudson, l'aîné de la famille, le père appela sa femme pour discuter avec elle d'un passage des Écritures qui l'avait fortement impressionné. Dans sa bible, il avait lu une partie du chapitre 13 de l'Exode et du chapitre 3 des Nombres: «Consacre-Moi tout premier-né...; il m'appartient...; les mâles appartiennent à l'Éternel... Tu consacreras à l'Éternel tout premier-né... »

Les deux époux parlèrent longtemps de la joie qui les attendait. Puis, à genoux, ils remirent leur premier-né au Seigneur, Lui demandant de le mettre à part dès cet instant pour Son œuvre.

James Taylor, le père de Hudson, non seulement priait avec ferveur pour ses cinq enfants, mais il leur enseignait également à tout demander à Dieu, jusqu'à la moindre chose.

Chaque jour, à genoux à côté du lit, le père entourait de son bras chacun de ses enfants tandis qu'il priait avec insistance pour eux. Il insistait pour que chaque membre de la famille passât aussi au moins une demi-heure par jour avec Dieu, pour renouveler son âme au moyen de la prière et de l'étude des Écritures.

La porte fermée de la chambre de la mère, tous les jours à midi, en dépit des innombrables et constantes obligations qui lui incombaient, avait également une grande influence sur tous, car ils savaient qu'elle se prosternait alors devant Dieu pour renouveler ses forces et pour demander qu'autrui se sente attiré vers l'Ami invisible qui habitait en elle.

Rien d'étonnant, dans ce cas, qu'en grandissant Hudson se soit consacré entièrement à Dieu. Le grand secret de son incroyable succès était que lorsqu'il manquait de quelque chose, dans le domaine spirituel comme dans le domaine matériel, il avait toujours recours à Dieu et il recevait de Lui des trésors infinis.

Néanmoins, il ne faut pas penser que la jeunesse de Hudson fut exempte de luttes difficiles. Comme cela se passe pour beaucoup, le jeune homme arriva à l'âge de dix-sept ans sans avoir reconnu Christ comme son Sauveur. À ce sujet, il écrivit plus tard: Cela peut paraître étrange, mais je suis reconnaissant des années passées dans le scepticisme. L'absurdité du fait qu'il y ait des croyants qui disent croire en la Bible alors qu'ils se conduisent comme si ce Livre n'existait pas, était l'un des arguments les plus

forts de ceux qui partageaient mon scepticisme. Très souvent, j'affirmais que si j'acceptais la Bible, je ferais tout mon possible pour suivre ses enseignements et au cas où je n'y trouverais pas une valeur pratique, je lancerais le tout aux orties. C'était là ma résolution lorsque le Seigneur me sauva. Je crois que depuis lors, j'ai vraiment mis à l'épreuve la Parole de Dieu. Certes, je ne me suis jamais repenti d'avoir eu confiance en ses promesses ou d'avoir suivi ses règles.

C'est pourquoi je désire vous raconter comment Dieu exauça les prières que ma mère et ma sœur chérie adressèrent au Seigneur pour ma conversion.

Un jour, pour moi inoubliable..., afin de me distraire, je pris un livre dans la bibliothèque de mon père. j'avais l'intention de lire le début de l'histoire et de m'arrêter avant les exhortations de la fin.

Je ne savais pas ce qui se passait à ce même instant dans le cœur de ma mère chérie qui se trouvait à plus de cent kilomètres de là. Elle avait quitté la table, soupirant après la conversion de son fils. Comme elle se trouvait loin de sa famille, sans besognes ménagères pour l'occuper, elle se retira dans sa chambre, résolue à n'en pas sortir avant d'avoir reçu une réponse à ses prières. Elle pria pendant plusieurs heures jusqu'à ce qu'enfin elle puisse louer Dieu, le Saint-Esprit lui ayant révélé que le fils pour lequel elle priait, venait de se convertir.

De mon côté, comme je l'ai dit, je fus poussé à ce même moment à lire ce petit livre. Mon attention fut attirée par les paroles suivantes: *l'œuvre consommée*. Je me demandai alors pourquoi l'auteur n'avait pas écrit: *l'œuvre propitiatoire*? Quelle est l'œuvre

consommée? Puis je me rendis compte que la propitiation de Christ était totale et parfaite. Toute la dette de nos péchés était payée et il ne me restait rien à faire. À ce moment-là, je ressentis une conviction merveilleuse, je fus illuminé par le Saint-Esprit et je reconnus que la seule chose à faire était de me prosterner et d'accepter le Sauveur et Son salut et de Le louer à jamais.

«Ainsi donc, pendant que ma mère chérie, à genoux dans sa chambre, louait Dieu, moi je faisais de même dans la bibliothèque de mon père où j'étais entré pour lire un peu».

Ce fut ainsi que Hudson Taylor accepta pour sa propre vie l'œuvre propitiatoire de Jésus-Christ, acte qui transforma totalement le reste de sa vie. Il écrivit ceci à propos de sa consécration :

«Je me souviens très bien de ce moment où, le cœur rempli de joie, j'épanchai mon âme devant Dieu, Lui répétant combien j'étais reconnaissant et rempli d'amour parce qu'Il avait tout fait, qu'Il m'avait sauvé lorsque j'avais perdu tout espoir et que je ne désirais même plus le salut. Puis je Le suppliai de me confier une œuvre à réaliser pour exprimer mon amour et ma gratitude, quelque chose qui exigerait de l'abnégation ; quelque chose pour plaire à Celui qui avait tant fait pour moi. Je me souviens comment je Lui consacrai tout, sans réserve, plaçant ma propre personne, ma vie, mes amis et tout le reste sur l'autel. Convaincu que mon offrande serait acceptée, la présence de Dieu devint très réelle et précieuse. Je me prosternai devant lui, rempli d'humilité et d'une joie indicible. Pour quel service j'avais été accepté, je ne le savais pas, mais je ressentis une certitude si

profonde que je ne m'appartenais déjà plus et que ce sentiment domina dès lors toute ma vie».

Le jeune homme qui entra dans sa chambre pour être seul avec Dieu ce jour-là, n'était plus le même lorsqu'il en ressortit. La connaissance d'un objectif et d'une puissance s'était emparée de lui. Il ne lui suffisait déjà plus d'alimenter sa seule âme dans les cultes, mais il commença à éprouver un sentiment de responsabilité envers son prochain; maintenant il désirait s'occuper de ce qui concerne son Père. Il trouva sa joie dans des richesses et des bénédictions indicibles. Comme les lépreux du campement des Syriens, Hudson et sa sœur Amelia disaient: «Nous n'agissons pas bien; aujourd'hui est jour de bonnes nouvelles et nous nous taisons». Ainsi donc, ils renoncèrent à aller au culte le dimanche soir pour aller annoncer le message, de porte en porte, parmi les classes les plus pauvres de la ville.

Cependant, Hudson Taylor n'était toujours pas satisfait; il savait qu'il ne faisait pas encore toute la volonté de Dieu. Alors, l'esprit en proie à l'angoisse, il s'écria comme tel personnage de l'Antiquité: «Je ne te laisserai que tu ne me bénisses.» Se trouvant seul et à genoux, un grand dessein se fit jour en son âme; si Dieu brisait le pouvoir du péché et le sauvait d'esprit, d'âme et de corps, pour l'éternité, il renoncerait à tout sur la terre pour se mettre pour toujours à la disposition de Dieu. À propos de cette expérience, Hudson Taylor s'exprima ainsi:

«Je n'oublierai jamais ce que je ressentis à ce moment-là; il n'y a pas de mot pour le décrire. Je me sentis en présence de Dieu, concluant une alliance avec le Tout-Puissant. Il me sembla entendre une voix prononcer les paroles suivantes: *Ta prière a été*

entendue; tes conditions ont été acceptés. Depuis lors, je n'ai jamais douté que Dieu m'avait appelé pour aller travailler en Chine».

Bien qu'Hudson Taylor n'en parlât presque jamais, cet appel de Dieu brûlait comme une torche dans son cœur. Nous rapportons ci-dessous le paragraphe suivant extrait d'une lettre qu'il écrivit à sa sœur :

«Imagine trois cent soixante millions d'âmes sans Dieu et sans espérance en Chine! Il paraît incroyable que douze millions de personnes meurent chaque année sans la consolation de l'Évangile!... Presque personne n'accorde d'importance à la Chine où vit près du quart de la race humaine... Prie pour moi, chère Amelia, et demande au Seigneur de me donner davantage l'Esprit du Christ... Je prie dans le magasin, dans l'écurie, partout où je peux être seul avec Dieu. Et Il m'accorde des instants glorieux... Il n'est pas juste d'attendre de V... (la fiancée de Hudson) qu'elle vienne avec moi mourir à l'étranger. Je regrette profondément de devoir me séparer d'elle, mais mon Père sait ce qui est le mieux pour moi et Il ne me refusera rien qui ne soit bon...»

Faute de place, nous ne pouvons relater ici l'héroïsme dans la foi dont fit preuve le jeune homme, acceptant les sacrifices et les privations nécessaires afin de suivre les cours de médecine et de chirurgie qui lui permettraient de mieux servir le peuple de Chine.

Avant de s'embarquer, il écrivit à sa mère : «Je désire être près de toi une fois encore, car je sais que toi, ma mère, tu désires me voir, mais je crois qu'il vaut mieux ne plus nous serrer dans les

bras, car cela serait comme nous retrouver pour ensuite nous séparer pour toujours...» Cependant, sa mère se rendit au port d'où le bateau devait mettre les voiles. Des années plus tard, il décrivit ainsi le départ :

«Ma mère chérie, qui repose maintenant avec le Christ, vint à Liverpool pour me dire au revoir. Je n'oublierai jamais la façon dont elle entra avec moi dans la cabine où j'allais vivre pendant près de six longs mois. Avec sa tendresse de mère, elle prépara la couchette. Elle s'assit à côté de moi et nous avons chanté un dernier hymne ensemble avant de nous séparer. Nous nous sommes agenouillés et elle pria; ce fut la dernière prière de ma mère avant mon départ pour la Chine. On entendit alors le signal indiquant à ceux qui ne partaient pas qu'ils devaient débarquer. Nous nous sommes fait nos adieux, sans espoir de nous revoir un jour... Lorsque le bateau quitta le quai, et que la séparation devint une réalité, de son cœur jaillit un cri d'angoisse si émouvant que je ne l'oublierai jamais. Ce fut comme si mon cœur avait été transpercé par un coup de poignard. Je ne m'étais jamais encore si bien rendu compte de ce que signifiaient les paroles: *Parce que c'est ainsi que Dieu aime les hommes*. Je suis sûr qu'à ce moment-là, ma mère chérie comprit elle aussi plus qu'en toute autre occasion de sa vie, l'amour de Dieu pour les hommes qui périssent. Oh! Comme le cœur de Dieu s'attriste à voir Ses enfants se boucher les oreilles à l'appel divin à sauver le monde, pour lequel son Fils unique et bien-aimé a souffert et est mort!»

Les passagers des navires modernes ne connaissent pas le manque de confort des voyages en bateau à voiles. Après l'une des nombreuses tempêtes que dut traverser le Dumfries, notre

héros écrivit: «La plus grande partie de tout ce que je possède est mouillée. La cabine du pauvre commissaire a été inondée...»

C'est grâce aux prières et aux efforts de tous ceux qui étaient à bord qu'ils réussirent à sauver leur vie lorsque le bateau, entraîné par une forte tempête, fut sur le point de faire naufrage sur les rochers de la côte de Galles. Le voyage qu'il espérait faire en quarante jours, leur prit cinq mois et demi! Ce n'est que le 1^{er} mars 1854 que Hudson Taylor, âgé de vingt et un ans, put débarquer à Shanghai. C'est alors qu'il écrivit ses impressions:

«Je ne peux décrire mes sentiments lorsque je touchai la terre ferme. Je crus que mon cœur allait éclater dans ma poitrine; des larmes de gratitude et de joie m'inondaient le visage».

Puis, il ressentit une grande nostalgie; il n'avait pas un ami, pas une connaissance, pas une seule personne dans tout le pays qui puisse lui souhaiter la bienvenue ni même l'appeler par son nom.

En ce temps-là, la Chine était terra incognita, à l'exception des cinq ports du littoral, ouverts aux étrangers qui pouvaient y résider. C'est chez un missionnaire de Shanghai, l'un de ces cinq ports, que le jeune homme prit pension.

La victoire remportée dans les différentes épreuves qu'il dut affronter à ce moment-là, est due à un trait de caractère remarquable de Hudson Taylor, à savoir sa faculté d'aller toujours de l'avant sans jamais se laisser arrêter dans son œuvre, quel que soit le contretemps.

Au cours des trois premiers mois de son séjour en Chine, il distribua mille huit cents Nouveaux Testaments et évangiles et

plus de deux mille livres. Dans l'année 1855, il fit huit voyages, dont l'un de trois cents kilomètres en remontant le fleuve Yang-tseu. Lors d'un autre voyage, il se rendit dans cinquante et une villes où l'on n'avait jamais entendu le message de l'Évangile. À l'occasion de ces voyages, il était toujours averti du danger qu'il courait parmi des gens qui n'avaient jamais vu d'étrangers.

Afin de gagner davantage d'âmes à Christ, en dépit de la censure des autres missionnaires, il prit l'habitude de s'habiller à la chinoise. Il se rasa le devant du crâne et laissa pousser le reste de ses cheveux pour se faire une longue tresse. Il attachait son pantalon, large de plus d'un demi mètre avec un ceinturon, comme c'était la coutume. Il portait des bas en coton blanc et des chaussures en satin. Le manteau qu'il portait dépassait l'extrémité de ses doigts de soixante-dix bons centimètres.

Mais une des épreuves les plus lourdes que dut porter notre héros fut le manque d'argent lorsque la mission qui l'avait envoyé se trouva sans ressources. Le 20 janvier 1858, Hudson Taylor épousa Mary Dyer, missionnaire en Chine elle aussi. De cette union, naquirent cinq enfants. La maison où ils habitèrent au début, dans la ville de Ning-po, devint par la suite le berceau de la célèbre Mission de la Chine intérieure.

Les privations et les obligations entraînées par le ministère à Shanghai, Ning-po et ailleurs étaient telles que Hudson Taylor, après moins de six années en Chine, dut rentrer en Angleterre pour y retrouver la santé. Pour lui, ce fut presque une sentence de mort lorsque les médecins lui dirent qu'il ne devrait jamais retourner en Chine.

Néanmoins, le fait qu'il mourait un million d'âmes en Chine chaque mois était une réalité pour Hudson Taylor; ainsi donc, dès son arrivée en Angleterre, il entreprit immédiatement avec un courage indomptable, le travail de préparation d'un recueil d'hymnes ainsi que la révision du Nouveau Testament pour les nouveaux convertis qu'il avait laissés en Chine. Il continuait de porter son habit chinois typique et il travaillait avec la carte de Chine épinglée au mur et la Bible toujours ouverte sur la table. Après s'être nourri et rempli de la Parole de Dieu, il contemplait la carte, et ses pensées s'en allaient auprès de ceux qui ne jouissaient pas de telles richesses. Il exposait tous ses problèmes à Dieu. Rien n'était jamais trop grand ni trop insignifiant pour être confié à Dieu dans ses prières.

Quant à ses activités, il était si surchargé de travail avec la correspondance et la préparation des cultes célébrés au profit de la Chine, qu'après son retour, il s'écoula plus de vingt jours avant qu'il ne puisse aller embrasser ses chers parents à Bransley.

Il avait coutume de passer à prier et à jeun, parfois la matinée, parfois la matinée et l'après-midi. Le passage suivant qu'il écrivit, montre combien son âme continuait à brûler dans les discours qu'il prononçait dans les églises d'Angleterre sur l'œuvre missionnaire: Il y avait à bord, parmi nos compagnons de voyage, un Chinois du nom de Peter, qui avait passé quelques années en Angleterre mais qui, en dépit d'une vague connaissance de l'Évangile, ne croyait pas qu'il pouvait le sauver. Je me sentais donc responsable de lui et je m'employai à prier et à lui parler, afin de l'amener vers Christ. Mais, alors que le bateau s'approchait de Sung-Kiang et que je me préparais à débarquer pour prêcher et distribuer des brochures, j'entendis le cri d'un

homme qui venait de tomber à la mer. Je sortis sur le pont avec d'autres personnes pour découvrir que Peter avait disparu.

Nous avons amené les voiles immédiatement, mais le courant était si fort que nous ne pouvions être sûrs de l'endroit exact où l'homme était tombé. Je vis alors qu'il y avait quelques pêcheurs près de notre bateau qui se servaient d'une traîne. Le cœur étreint d'angoisse, je leur criai: *Venez jeter votre filet par là, un homme est en train de se noyer!* *Veh bin*, fut la réponse inattendue, ce qui veut dire: *ce n'est pas le moment*.

- Je ne vous demande pas si cela convient ou non. Venez vite, avant que cet homme ne périsse.

- Nous sommes en train de pêcher.

- Je sais, mais venez tout de suite et je vous paierai bien.

- Combien nous donnerez-vous?

- Cinq dollars, mais ne restez pas là à discuter. Sauvez cet homme sans attendre!

- Cinq dollars, ce n'est pas assez; répondirent-ils. Nous ne le ferons pas pour moins de trente dollars.

- Mais je ne les ai pas! Je vous donnerai tout ce que j'ai.

- Combien avez-vous?

- Je ne sais pas... mais pas plus de quatorze dollars.

«Alors les pêcheurs s'approchèrent et lancèrent leur filet à l'endroit indiqué. Sur-le-champ, ils ramenèrent le corps de

l'homme à leur première tentative. Cependant, tous les efforts pour le ranimer furent inutiles. Une vie avait été sacrifiée à cause de l'indifférence de ceux qui auraient pu la sauver, presque sans efforts».

En entendant raconter cette histoire, une vague d'indignation passa sur tout l'auditoire. Il y avait donc dans le monde un peuple si endurci et intéressé? Mais en écoutant la suite, la condamnation frappa plus encore le cœur de ceux qui écoutaient.

Le corps vaut donc davantage que l'âme? Nous blâmons ces pêcheurs, les accusant d'être coupables de la mort de Peter, parce qu'il était facile de le sauver. Mais, qu'en est-il des millions de personnes que nous laissons périr pour toute l'éternité? Que dire alors de l'ordre implicite: *Allez par tout le monde et prêchez la bonne nouvelle à toute la création*? Dieu nous a dit aussi:

«Délivre ceux qu'on traîne à la mort, ceux qu'on va égorger, sauve-les! Si tu dis: Ah! nous ne savions pas! Celui qui pèse les cœurs ne le voit-il pas? Celui qui veille sur les âmes ne le connaît-il pas? Et ne rendra-t-Il pas à chacun selon ses œuvres?» (Proverbes 24.11,12).

Croyez-vous que chacun de ces millions de Chinois a une âme immortelle et que le seul nom sous le ciel, donné aux hommes, soit le précieux nom de Jésus, le seul qui puisse nous sauver? Croyez-vous que Lui, et Lui seul, est le chemin, la vérité et la vie et que personne ne vient au Père, si ce n'est par Lui? Si vous croyez cela, faites votre examen de conscience afin de voir si vous faites tout votre possible pour faire connaître Son nom à tous.

«Personne n'a le droit de dire qu'il n'a pas été appelé à aller en Chine. Devant de tels faits, tous doivent savoir s'ils ont été appelés à rester à la maison. Ami, si tu n'es pas sûr d'avoir été appelé à rester là où tu es, comment peux-tu désobéir au commandement clair du Sauveur de partir? Si, malgré tout, tu es sûr d'être là où le Christ veut que tu sois, non pas par convenance personnelle ou en raison du confort de ta vie, alors, pries-tu comme il convient pour les millions d'âmes perdues en Chine? Utilises-tu tes ressources pour le salut de ces millions d'âmes?»

Un jour, en étudiant les statistiques, peu après son retour en Angleterre, Hudson Taylor apprit que le nombre total de missionnaires évangéliques en Chine avait diminué au lieu d'augmenter. En dépit du fait que la moitié de la population païenne du monde se trouvait en Chine, le nombre de missionnaires était tombé, au cours de l'année, de cent quinze à quatre vingt-onze seulement. Les paroles suivantes résonnèrent aux oreilles du missionnaire: «Quand je dis au méchant: Méchant, tu mourras! si tu ne parles pas pour détourner le méchant de sa voie, ce méchant mourra dans son iniquité et je te redemanderai son sang» (Ézéchiel 33.8).

C'était un dimanche matin, le 25 juin 1865, au bord de la mer. Hudson Taylor, fatigué et malade, se trouvait à Brighton avec quelques amis. Mais incapable de supporter davantage l'allégresse de la foule dans la maison de Dieu, il se retira et alla marcher seul sur le sable de la plage tandis que la marée baissait. Tout autour de lui régnaient la paix et le calme, mais dans l'âme du missionnaire rugissait la tempête. Finalement, en proie à un soulagement indicible, il s'écria: «Toi, Seigneur, Toi seul peux

assumer toute la responsabilité. À Ton appel, en bon serviteur, j'irai de l'avant, laissant tout entre Tes mains». Ainsi donc, la Mission de la Chine intérieure fut conçue en l'âme de Hudson Taylor et toutes les étapes de son développement furent franchies grâce aux efforts de ce dernier. Dans le calme de son cœur, en communion profonde et indicible avec Dieu, naquit la mission.

Un crayon à la main, il ouvrit sa Bible; tandis que les vagues de la mer immense baignaient ses pieds, il écrivit ces mots simples mais mémorables: «J'ai prié à Brighton pour demander que me soient accordés vingt-quatre ouvriers compétents et disponibles, ce 25 juin 1865».

Plus tard, au souvenir de cette victoire, il écrivit: «Grand fut le soulagement que je ressentis à mon retour de la plage. Une fois apaisé le conflit intérieur, tout fut joie et paix. Il me semblait que pour un peu, je me serais mis à courir vers la maison de monsieur Pearse. Cette nuit-là, je dormis profondément. Ma chère épouse eut l'impression que mon séjour à Brighton m'avait permis de me renouveler merveilleusement. C'était vrai!»

Le missionnaire victorieux, avec sa famille et les vingt-quatre missionnaires appelés par Dieu, s'embarquèrent à Londres, sur le Lammermuir à destination de la Chine, le 26 septembre 1866. L'objectif auquel tous aspiraient était de dresser la bannière de Christ dans les onze provinces pas encore occupées de la Chine. Certains de leurs amis les encouragèrent, mais d'autres leur dirent: «Tout le monde oubliera les frères. Comme il n'existe pas d'association ici, en Angleterre, personne ne s'intéressera à l'œuvre pendant bien longtemps. Il est facile de faire des

promesses aujourd'hui; d'ici peu de temps, vous n'aurez même plus le pain quotidien».

Le voyage dura plus de quatre mois. À propos de l'une des tempêtes qu'ils essuyèrent, l'un des missionnaires écrivit:

«Pendant toute la tempête, Monsieur Taylor fit preuve de la plus grande sérénité. Finalement, les marins refusèrent de travailler. Le capitaine conseilla à tous les passagers de mettre leurs ceintures de sauvetage, précisant que le bateau ne résisterait pas à la force des vagues plus de deux heures. Puis le capitaine se dirigea vers les marins, son revolver à la main. À ce spectacle, Monsieur Taylor s'approcha de lui et lui demanda de ne pas forcer de cette façon les marins à faire leur travail. Le missionnaire se dirigea vers les hommes et leur expliqua que Dieu allait les sauver, mais que les efforts de tous ceux qui étaient à bord étaient nécessaires. Il ajouta que lui-même ainsi que tous les passagers étaient prêts à les aider et que, de toute évidence, leur vie à tous était en danger. Les hommes, convaincus par ces arguments, se mirent à réparer les dégâts, aidés par nous tous; en peu de temps, nous avons réussi à arrimer les grands mâts, qui frappaient avec tant de force un côté du navire qu'ils y causaient de grands dégâts.»

Ainsi donc, ce furent des heures de grande réjouissance quand, enfin, le Lammermuir arriva au port de Shanghai, avec tout le monde à bord sain et sauf. Un autre navire qui arriva peu après, avait perdu seize des vingt-deux personnes qui étaient à bord!

Les missionnaires commencèrent l'année 1867 par une journée de jeûne et de prière, demandant que Dieu les bénisse et agrandisse Son territoire. Le Seigneur les entendit et leur

répondit en leur ouvrant cette année-là un grand nombre de villes! Ils terminèrent l'année par une autre journée de jeûne et de prière. Un culte dura de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi sans que personne ne se lasse. Lors d'un autre culte, qui débuta à huit heures et demie du soir et au cours duquel ils ressentirent mieux encore l'onction du Saint-Esprit, ils continuèrent à prier ensemble jusqu'à minuit, heure à laquelle ils célébrèrent la Sainte Cène.

Au début de l'année 1867, le Seigneur appela Grace Taylor, la fille de Hudson Taylor au foyer éternel, alors qu'elle venait d'avoir huit ans. L'année suivante, la femme de Taylor et son fils Noël moururent du choléra. Le père et mari s'exprima ainsi: Lorsque le jour se leva, la lumière du soleil révéla ce que la lueur de la bougie avait dissimulé, la couleur caractéristique de la mort sur le visage de ma femme. Mon amour ne pouvait ignorer plus longtemps non seulement la gravité de son état, mais qu'elle allait mourir. Lorsque je fus parvenu à calmer mon esprit, je lui dis:

- Sais-tu, chérie, que tu vas mourir?

- Mourir! tu crois? Pourquoi penses-tu cela?

- Je le vois, chérie. Tes forces s'épuisent.

- Vraiment? Je ne ressens aucune douleur, je suis seulement fatiguée.

- Oui, tu pars pour la Maison paternelle, bientôt tu seras avec Jésus.

Mon épouse bien-aimée, pensant à moi qui allais rester seul, en un temps de luttes si rudes, privé de la compagne avec qui j'avais l'habitude de porter tous les problèmes auprès du trône de la gloire, me dit: *Je regrette beaucoup...* Puis elle s'arrêta, comme pour corriger ce qu'elle venait de dire, et je lui demandai: *Tu regrettes d'aller retrouver Jésus?*

Je n'oublierai jamais la façon dont elle me regarda et me répondit: *Oh, non! Tu sais bien, chéri, que depuis plus de dix ans il n'y a jamais eu d'ombre entre mon Sauveur et moi. Je ne regrette pas de partir pour aller Le retrouver, mais je suis triste car tu vas rester seul pour affronter les luttes. Mais [...] Il sera avec toi et pourvoira à tous tes besoins.*

«Je n'ai jamais assisté à une scène si émouvante, raconta Madame Duncan, lorsque Madame Taylor rendit le dernier soupir, Monsieur Taylor tomba à genoux, le cœur accablé de douleur et la confia au Seigneur qu'il remercia des douze années et demie qu'ils avaient passées ensemble. Il Le remercia aussi de l'avoir bénie et appelée auprès de Lui. Puis, il se voua lui-même à nouveau solennellement au service du Seigneur».

Comme on peut le prévoir, Satan ne laissa pas la mission de la Chine intérieure envahir son territoire par ses vingt-quatre nouveaux ouvriers sans inciter le peuple à de plus grandes persécutions. En de nombreux endroits, on distribua des tracts qui accusaient les étrangers des crimes les plus barbares et les plus horribles, et en particulier ceux qui répandaient la religion de Jésus. Des villes entières s'agitèrent et nombreux furent les missionnaires qui durent tout abandonner pour fuir et sauver leurs vies.

Près de six ans après le débarquement du groupe de Lammermuir en Chine, Hudson Taylor retourna en Angleterre. Pendant cette période de son œuvre en Chine, la mission était passée de deux postes avec sept ouvriers à treize postes avec plus de trente missionnaires et cinquante ouvriers, avec une distance moyenne de cent vingt kilomètres entre les différents postes.

Ce fut au cours de ce séjour en Angleterre que Hudson épousa mademoiselle Faulding, elle aussi fidèle missionnaire en Chine. Vers cette époque, une amie écrivit à propos de Hudson Taylor :

« Monsieur Taylor annonça un hymne, s'assit à l'harmonium et commença à jouer. Sa personnalité n'était pas très attirante. Il était maigre et il parlait d'une voix douce. Comme tous les jeunes, je croyais qu'une voix puissante était toujours l'apanage d'un vrai prestige. Mais lorsqu'il dit : » Prions « et qu'il dirigea la prière, je changeai d'avis ; je n'avais jamais entendu personne prier ainsi. Il y avait dans sa prière une détermination, une puissance qui firent que toutes les personnes présentes s'humilièrent et se sentirent en présence de Dieu. Il s'adressait à Dieu face à face, comme s'il parlait à l'un de ses amis. Sans aucun doute une telle prière était le fruit de longues années de relation avec le Seigneur ; c'était comme la rosée qui tombe du ciel. J'ai entendu de nombreux hommes prier, mais je n'avais jamais entendu personne prier comme Monsieur Taylor et Monsieur Spurgeon. Personne, après avoir entendu la façon dont ces hommes priaient, ne pouvait l'oublier. La plus grande expérience que j'eus dans ma vie fut d'entendre Monsieur Spurgeon prendre par la main, pour ainsi dire, un auditoire de seize mille personnes et l'amener jusqu'au Saint des Saints.

Écouter Monsieur Taylor prier pour la Chine me fit entrevoir ce que signifie la prière efficace du juste».

C'est en 1874 que Hudson Taylor écrivit ce qui suit, alors qu'en compagnie de sa femme, il remontait le grand fleuve Yang-tseu et méditait sur les neuf provinces qui s'étendaient depuis les tropiques de Birmanie jusqu'aux hauts plateaux de Mongolie et aux montagnes du Tibet :

« Mon âme convoite et mon cœur désire avec ardeur évangéliser les cent quatre-vingts millions d'habitants de ces provinces qui n'ont pas d'ouvriers chrétiens. Oh, si j'avais cent vies à user ou à donner pour leur bien ! »

Mais, au milieu de leur voyage, il apprirent la mort de la fidèle missionnaire Amelia Blatchley, en Angleterre. Non seulement elle s'occupait des enfants de Monsieur Taylor, mais elle tenait aussi le poste de secrétaire de la Mission.

Grande fut la tristesse que ressentit Hudson Taylor lorsqu'il arriva en Angleterre de trouver non seulement ses enfants chéris séparés et dispersés, mais aussi l'œuvre de la Mission presque paralysée. Cependant ce ne fut pas son plus grand sujet de tristesse. Au cours du voyage sur le Yang-tseu, Monsieur Taylor, en descendant les escaliers du bateau, fit une mauvaise chute, car il tomba sur les talons, de telle manière que le choc provoqua une lésion de l'épine dorsale. Après son retour en Angleterre, la lésion produite par la chute s'aggrava au point de le condamner à garder le lit. Ce fut alors que survint la plus grande crise de sa vie, justement quand il avait le plus grand besoin de toutes ses forces. Complètement paralysé des jambes, il devait passer tout son temps allongé sur le dos !

Un petit lit était sa prison ; ou mieux, était sa chance. Au pied du lit, sur le mur, il y avait une carte de la Chine. Et autour de lui, de jour comme de nuit, se tenait la Présence divine.

Là, un mois après l'autre, notre héros dut rester couché sur le dos à prier et supplier le Seigneur pour la Chine. Il eut assez de foi pour demander à Dieu d'envoyer dix-huit missionnaires. En réponse à sa «Supplique pour la prière», écrite avec la plus grande difficulté et publiée dans la revue de la mission, soixante jeunes répondirent à cet appel. Vingt-quatre d'entre eux furent choisis. Et là, autour de son lit, il commença à donner des cours aux futurs missionnaires auxquels il enseigna les rudiments de la langue chinoise, et le Seigneur les envoya en Chine. Le paragraphe suivant raconte la guérison du missionnaire qui n'avait plus aucune activité physique: «Il guérit de façon si merveilleuse en réponse à ses prières, qu'il put remplir un nombre incroyable de ses obligations. Il passa presque tout le temps de ses vacances avec ses enfants à Guernesey, à écrire. Pendant les quinze jours qu'il y passa, en dépit de son désir de profiter avec eux des délices de la plage, il n'y alla qu'une seule fois. Par contre, il passa son temps à écrire et les lettres qu'il écrivit pour la Chine et pour d'autres endroits eurent plus de valeur que de l'or».

Un missionnaire écrivit à propos d'une visite qu'il fit en Chine: «Je n'oublierai jamais la joie et l'amabilité avec lesquelles je fus reçu. On me conduisit immédiatement au bureau de la Mission de la Chine Intérieure. Dois-je dire que ce fut pour moi une surprise ou un étonnement, ou bien les deux? Les» meubles étaient des caisses en bois. Une table était couverte d'innombrables papiers et de lettres. À côté de la cheminée, il y

avait un lit, bien fait, recouvert d'un morceau de tapis qui servait de dessus de lit, c'est sur ce lit que Monsieur Taylor se reposait, le jour comme la nuit.

« Monsieur Taylor, sans me présenter aucune excuse, s'allongea sur le lit et nous avons entamé la conversation la plus importante de toute ma vie. Tous les concepts que j'avais sur les qualités que devait posséder un grand homme en furent totalement changés; il n'y avait en lui aucun esprit de supériorité. Je vis en lui l'idéal de Christ, la vraie grandeur, si évidente qu'elle est encore présente en mon cœur aujourd'hui, après toutes ces années. Hudson Taylor se rendait bien compte que pour évangéliser les millions de Chinois, il fallait absolument que les croyants en Angleterre fassent preuve de beaucoup plus d'abnégation et de sacrifice. Mais, comment pouvait-il demander aux autres de faire des sacrifices, si lui-même ne donnait pas l'exemple dans sa propre vie? Ainsi donc, il avait supprimé de propos délibéré tout ce qui dans sa vie avait la moindre apparence de confort et de luxe. »

Au cours des voyages qu'il fit à l'intérieur de la Chine, « il se levait invariablement pour passer une heure avec Dieu avant le lever du soleil », écrivit un autre missionnaire qui priait parfois avec lui avant d'aller se recoucher. « Quand je me réveillais pour aller nourrir les animaux, je le trouvais toujours en train de lire la Bible à la lueur d'une bougie. Quels que soient le vacarme ou l'ambiance dans les hôtelleries immondes, il ne manquait jamais à son habitude de lire sa bible. Lors de tels voyages, il priait à plat ventre, car les forces lui manquaient pour rester si longtemps à genoux. »

«Quel sera le thème de votre message aujourd'hui?», lui demanda un croyant qui voyageait dans le même train. «Je ne sais pas exactement; je n'ai pas encore eu le temps d'en décider,» lui répondit Hudson Taylor. «Vous n'avez pas eu le temps!, s'écria l'homme, mais qu'avez-vous fait d'autre sinon vous reposer depuis que vous vous êtes assis ici?» «Je ne sais pas ce que c'est que de se reposer, fut la réponse sereine. Depuis que nous avons embarqué à Edimbourg, j'ai passé tout ce temps à prier et à porter devant le Seigneur les noms de tous les membres de la Mission de la Chine intérieure, ainsi que les problèmes de chacun d'entre eux».

Nous ne comprenons pas comment, engagé dans l'une des plus grandes œuvres d'évangélisation de toute l'histoire, il pouvait dire: «Le manque de ressources ne nous obligea jamais à nous retirer devant une porte ouverte. En dépit du fait qu'en de multiples occasions, nous avons dépensé jusqu'au dernier centime, le pain quotidien promis n'a jamais manqué à aucun des ouvriers indigènes ni à aucun des missionnaires. Les temps de privations sont toujours des temps bénis et le nécessaire n'arrive jamais trop tard».

Un autre secret du grand succès qu'il obtint dans sa mission de porter le message du salut à l'intérieur de la Chine fut la décision que l'œuvre non seulement se poursuivrait avec un caractère international, mais qu'elle s'étendrait à toutes les confessions, c'est-à-dire qu'on accepterait les missionnaires dévoués à Dieu, quelles que soient leur nationalité et leur confession. En 1878, au retour d'un voyage, il se mit à prier pour demander à Dieu d'envoyer trente missionnaires de plus, avant la fin de l'année 1879. Si nous pensons à tout l'argent nécessaire pour payer les

traversées et subvenir aux besoins de tant de personnes, dirons-nous que sa foi était grande? Vingt-huit personnes, dans le cœur desquelles brûlait le désir d'apporter le salut aux âmes perdues de Chine, et faisant confiance à Dieu seul pour leur procurer le pain quotidien, s'embarquèrent avant la fin de 1878 et six autres partirent en 1879.

Lors d'une conversation qu'il eut avec un compagnon de lutte, dans la ville de Wuchang, Hudson Taylor se mit à énumérer les points stratégiques où il fallait commencer à évangéliser immédiatement les deux millions d'habitants de la vallée du grand fleuve Yang-tseu et de son affluent le Han. Avec tout au plus cinquante ou soixante nouveaux ouvriers, la Mission ne pouvait pas franchir un tel pas, car elle n'avait pas plus de cent ouvriers en tout! Néanmoins, la foi fut accordée à Hudson Taylor d'en demander soixante-dix autres, avec à l'esprit les paroles suivantes: «J'en ai désigné soixante-dix autres au Seigneur.»

Nous nous sommes réunis aujourd'hui pour passer la journée à jeûner et prier, écrivit Hudson Taylor le 30 juin 1872. Le Seigneur nous a grandement bénis... Certains passèrent la plus grande partie de la nuit en prière... Le Saint-Esprit nous a remplis au point que nous avons eu l'impression de ne plus pouvoir rien recevoir sans en mourir.

«Lors d'un culte, nous avons loué Dieu sans interruption pendant près de deux heures pour les soixante-dix ouvriers déjà reçus par la foi.» En réalité, ils en reçurent plus de soixante-dix dans le délai fixé.

Le Seigneur amena peu à peu la mission à avoir une vision encore plus vaste, au point qu'en 1887 les ouvriers en

demandèrent cent autres au Seigneur. Monsieur Stephenson déclara: «Si on me montrait une photo de tous les cent, prise ici en Chine, elle ne serait pas plus réelle que ne l'est la réalité.»

Malgré tout, Hudson Taylor ne lança pas avec précipitation la campagne de prière et d'efforts en vue d'obtenir cent missionnaires de plus. Comme toujours, il devait être sûr que c'était là la voie choisie par Dieu avant de se résoudre à prier et à faire des efforts pour atteindre le but.

Il se présenta six fois plus de candidats qu'ils n'en avaient demandés! Mais la Mission repoussa fermement tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec les principes fixés dès le commencement. Ainsi donc, c'est le nombre exact demandé qui s'embarqua pour la Chine, ils n'étaient ni cent un ni quatre-vingt-dix-neuf, mais exactement cent.

Après le voyage de Hudson Taylor au Canada, aux États-Unis et en Suède en 1888 et 1889, la Mission de la Chine intérieure franchit une de ses étapes les plus importantes et atteignit un développement jamais auparavant enregistré dans les annales de l'histoire des missions. À propos de sa visite en Suède, notre missionnaire écrivit au sujet du fardeau qui l'accabla tout au long du voyage:

J'avoue que je me sens honteux parce que jusqu'à maintenant, jamais je n'avais médité sur ce que le Maître voulait vraiment dire lorsqu'il ordonna de prêcher l'Évangile à toute créature. Pendant de longues années, je me suis efforcé, comme beaucoup d'autres serviteurs de Dieu, de porter l'Évangile en des lieux très éloignés; j'ai fait des plans pour atteindre toutes les provinces et

nombre de petits districts de Chine, sans comprendre vraiment le sens évident des paroles du Sauveur.

À toute créature? Le nombre total de propagateurs parmi les croyants de Chine ne dépassait pas quarante mille. S'il y avait le double d'adhérents ou si ce nombre était multiplié par trois et si chacun d'eux transmettait le message à huit de ses compatriotes, même ainsi, on n'atteindrait pas plus d'un million de personnes. À toute créature: ces paroles me brûlaient l'âme. L'Église et moi ne les avions pas comprises comme Christ le voulait! Je m'en rendis compte alors; et pour moi, il n'y avait qu'une issue, obéir au Seigneur.

Quelle sera notre attitude envers le Seigneur Jésus-Christ en ce qui concerne ce commandement? Remplacerions-nous par hasard le titre de Seigneur qui Lui fut donné, pour Le reconnaître seulement comme notre Sauveur? Accepterions-nous le fait qu'Il supprima la peine du péché et refuserions-nous de reconnaître que nous avons été achetés au prix fort, et qu'Il a le droit d'attendre de nous une obéissance implicite? Disons-nous que nous sommes nos propres maîtres, prêts à accorder ce que nous devons à Celui qui nous a achetés au prix de Son propre sang, à condition qu'Il ne nous en demande pas trop? Notre vie, ceux que nous aimons, nos biens nous appartiennent-ils ou ne sont-ils pas à Lui? Donnerons-nous ce qui nous convient et obéirons-nous à Sa volonté s'Il ne nous demande pas trop de sacrifices? Sommes-nous prêts à laisser Jésus-Christ nous emporter au ciel, sans Le laisser régner sur nous?

«Le cœur de tout fils de Dieu repoussera sans aucun doute de tels faits ainsi formulés; mais n'est-il pas vrai que d'innombrables

croyants, de toutes générations, se comportèrent et se comportent comme s'il s'agissait là du fondement même de leur vie? Peu nombreux sont ceux parmi le peuple de Dieu qui reconnaissent comme une vérité le fait que Christ est le Seigneur absolu ou qu'Il ne l'est pas du tout. Si c'est nous qui portons jugement sur la Parole de Dieu et non la parole qui nous juge; si nous concédons à Dieu uniquement ce qui nous convient, alors c'est nous qui sommes les seigneurs et Lui qui est notre débiteur et, en conséquence, Il doit nous être reconnaissant de l'aumône que nous Lui faisons; Il doit éprouver de la gratitude parce que nous acceptons Ses désirs. Si au contraire, c'est Lui le Seigneur, alors nous devons Le traiter comme le Seigneur: *Pourquoi m'appelles-tu Seigneur, Seigneur, et ne fais-tu pas ce que je dis?»*

C'est ainsi que Hudson Taylor reçut à l'improviste la plus grande vision de sa vie, une vision qui domina la dernière décennie de son ministère. Les cheveux déjà gris, après cinquante-sept années d'expérience, il fit face à un nouveau sentiment de responsabilité avec la même foi et la même confiance qui le caractérisaient dans sa jeunesse. Son âme brûlait lorsqu'il méditait sur ses anciennes intentions! Il en ressortait encore plus résolu à accomplir la vision d'autrefois!

C'est ainsi qu'il se sentit poussé à rassembler tous les groupes évangéliques qui travaillaient à l'évangélisation de la Chine, et qu'il leur demanda de prier et de travailler afin d'augmenter le nombre des missionnaires et d'en envoyer mille de plus en l'espace de cinq ans. Le nombre exact des missionnaires envoyés en Chine au cours de cette période fut de mille cent cinquante-trois!

Il n'est pas étonnant que les forces physiques de Hudson Taylor aient commencé à diminuer, en raison non seulement des privations et de la fatigue de ses voyages continuels, des efforts épuisants pour écrire et prêcher, mais aussi du poids des responsabilités immenses et innombrables que lui imposait la direction de la Mission de la Chine intérieure. Ceux qui le connaissaient intimement, savaient que c'était un homme usé d'avoir tant aimé.

La merveilleuse récolte d'âmes qui avait lieu en Chine augmentait sans cesse, mais la situation politique du pays empirait chaque jour, pour atteindre son comble lors du massacre des Boxers, en 1900, lorsque des centaines de croyants furent assassinés. La mission de la Chine intérieure à elle seule perdit cinquante-huit de ses missionnaires et vingt et un de ses enfants.

À cette époque, Hudson Taylor et sa femme se trouvaient à nouveau en Angleterre, lorsque commencèrent à arriver les télégrammes qui, l'un après l'autre, rapportaient les horribles événements qui se passaient en Chine; ce cœur qui aimait tant chacun des missionnaires, cessa presque de battre à l'annonce de ces nouvelles. À propos de ces drames, il écrivit: « Je ne peux plus lire, ni penser, ni même prier, mais je peux avoir confiance. »

Un jour, quelques mois plus tard, Hudson Taylor, le cœur débordant de douleur et le visage inondé de larmes, racontait ce qu'il avait lu dans la lettre qu'il venait de recevoir de deux missionnaires qui l'avaient écrite la veille même de leur assassinat par les Boxers. Voici ce qu'il dit:

«Oh! Quelle joie d'échapper à une telle meute de gens furieux pour se réfugier en présence du Seigneur, pour se reposer en Son sein et contempler Son sourire!» Lorsqu'il put continuer, il ajouta: «Ils ne se repentent pas maintenant, car ils possèdent la couronne incorruptible! Ils marchent avec Christ, vêtus de blanc car ils en sont dignes.»

Parlant de son grand désir d'aller à Shanghai, pour être aux côtés des réfugiés, il dit: «Je ne sais pas si je pourrais les aider, mais je sais qu'ils m'aiment. S'ils pouvaient venir auprès de moi avec leur douleur pour que nous pleurions ensemble, au moins ils pourraient être un peu consolés.» Mais, se souvenant qu'il lui était impossible d'entreprendre un tel voyage en raison de sa santé affaiblie, sa tristesse lui paraissait plus grande qu'il ne pouvait le supporter.

En dépit de son profond regret devant son impossibilité à travailler comme de coutume, il trouva un grand réconfort à rester auprès de sa femme qu'il aimait tant. Pour eux, l'époque où ils devaient passer de longs mois et même des années séparés en raison des luttes qu'il devait mener en tant de lieux était terminée.

C'est le 30 juillet 1904 que sa femme mourut. «Je ne ressens aucune douleur, aucune douleur», lui dit-elle, malgré les difficultés qu'elle éprouvait à respirer. Puis, à l'aube, sentant l'angoisse spirituelle de son mari, elle lui demanda de prier et de demander au Seigneur de venir la chercher le plus vite possible. Ce fut la prière la plus difficile que dût faire Hudson Taylor de toute sa vie, mais par amour pour elle, il supplia Dieu de libérer

l'esprit de son épouse bien-aimée. Lorsqu'il eut prié, en quelques minutes l'agonie cessa et elle s'endormit peu après en Christ.

La désolation spirituelle qu'éprouva Hudson Taylor après le départ de sa fidèle campagne fut indescriptible. Toutefois, il trouva une paix ineffable dans cette promesse: *Ma grâce te suffira*. Il retrouva quelques forces physiques et au printemps, il entreprit son septième voyage aux États-Unis, d'où il gagna la Chine pour la dernière fois, débarquant à Shanghai le 17 avril 1905.

Le courageux chef de la Mission, après une longue absence, fut reçu partout avec de grandes démonstrations d'amour et d'estime de la part des missionnaires et des croyants, surtout ceux qui avaient échappé aux horreurs indescriptibles de l'insurrection des Boxers. À Chin-Kiang, le vieux missionnaire se rendit au cimetière où étaient gravés les noms de quatre de ses enfants et de sa femme. Les souvenirs étaient motif à immense joie, puisque le jour de la grande réunion approchait.

Au milieu de sa tournée de visites aux églises de Chine, alors que personne ne s'y attendait, pas même lui, sa vie sur terre prit fin. Cela se produisit dans la ville de Chang-Sha, le 3 juin 1905. Sa belle-fille en fit le récit suivant :

« Notre cher papa était couché. Selon sa coutume, il sortit de son portefeuille les lettres de ceux qu'il aimait et les étala sur le lit. Il se pencha pour lire une des lettres près du chandelier allumé qui était placé sur une chaise à côté du lit. Afin qu'il ne se sente pas trop mal à l'aise, je pris un autre oreiller que je lui plaçai derrière la tête et je m'assis sur une chaise près de lui. j'attirai son attention sur les photographies de la revue *Missionary Review*

qui était ouverte sur le lit. Mon mari, Howard, était sorti chercher quelque chose à manger, lorsque soudain papa tourna la tête et ouvrit la bouche comme s'il allait éternuer. Puis, il ouvrit la bouche une deuxième, puis une troisième fois, mais il ne dit rien, il ne prononça pas un mot. Il ne semblait avoir aucune difficulté à respirer ni souffrir d'aucune anxiété. Il ne me regarda pas... il ne semblait pas conscient... Ce n'était pas la mort: c'était l'entrée dans la vie immortelle. Son visage reflétait le repos et la sérénité; les rides qui l'avaient creusé, témoins du poids de longues années de luttes, semblaient s'être effacées en quelques instants. Il ressemblait à un enfant endormi dans le giron de sa mère; la chambre elle-même semblait remplie d'une paix ineffable».

Dans la ville de Chin-Kiang, sur la rive du grand fleuve large de plus de deux kilomètres, on enterra le corps de Hudson Taylor.

Les lettres de condoléances des fidèles fils de Dieu affluèrent en très grand nombre du monde entier. Les cultes célébrés à sa mémoire dans plusieurs pays furent émouvants. Les articles et les livres publiés sur ses victoires au service de l'œuvre de Dieu furent impressionnants, mais les voix les plus remarquables, celles que Hudson Taylor aurait le plus appréciées s'il avait pu les entendre, furent celles des nombreux enfants chinois qui, en chantant les louanges de Dieu, placèrent des fleurs sur sa tombe.

Charles Haddon Spurgeon

Le prince des prédicateurs

(1834-1892)

Devrais-je vous donner une raison de plus au fait que vous devriez prier? J'ai déversé sur ce sujet tout mon cœur dans mes prédications. Je ne pourrais pas dire davantage que ce que j'ai déjà dit. N'est-ce pas vos prières qui accompliront ce que mes prédications n'ont pas réussi à faire? N'est-il pas vrai que l'Église a mis en avant bien plus son habilité à prêcher que son habilité à prier? Oh chers amis! Rentrons dans l'agonie de la prière...

- Charles Spurgeon

Pendant l'Inquisition espagnole, sous le règne de l'empereur Charles Quint, un très grand nombre de croyants furent brûlés sur les places publiques ou enterrés vifs. Le fils de Charles Quint, Philippe II, porta en 1567 la persécution jusqu'aux Pays-Bas, déclarant que même si cela devait lui coûter mille fois sa propre vie, il débarrasserait tout son royaume du «protestantisme». Avant de mourir, il se vantait d'avoir envoyé au bourreau au moins dix-huit mille «hérétiques».

Dès le début de ce règne de terreur aux Pays-Bas, des milliers de croyants s'enfuirent en Angleterre. Parmi ceux qui échappèrent au « Concile de sang », se trouvait la famille Spurgeon.

En Angleterre, le peuple de Dieu lui non plus n'échappait pas alors à la persécution. Au moment où John Bunyan, l'auteur du *Voyage du Pèlerin*, se trouvait dans la prison de Bedford, J. Spurgeon, l'arrière grand-père de l'arrière arrière-grand-père de Charles, se retrouva emprisonné pour la deuxième fois pour avoir assisté à un culte évangélique, et il resta près de quatre mois dans la prison de Chelsford « où il passa la plus grande partie de son temps assis car il était trop faible pour se coucher ». Les arrière grands-parents de Charles étaient des croyants fervents et ils avaient élevé leurs enfants dans la crainte de Dieu. Son grand-père paternel, après près de cinquante années de sacerdoce au même endroit, pouvait dire : « Je n'ai pas connu une heure de tristesse avec mon église depuis que j'ai assumé la charge de pasteur ! » Le père de Charles, James Spurgeon, fut le pasteur bien-aimé de Stambourne. Alors que Charles était encore enfant, il trouvait grand intérêt à la lecture du *Voyage du Pèlerin*, de la vie des martyrs et de diverses œuvres de théologie. Il est pratiquement impossible de déterminer l'influence énorme que ces œuvres exercèrent sur sa vie.

On peut se rendre compte de la précocité de l'enfant quant aux choses spirituelles grâce à l'événement suivant : en dépit de son jeune âge, il avait alors à peine cinq ans, il était profondément sensible au souci de son grand-père au sujet du comportement de l'un des membres de l'église, appelé le « Vieux Roads ». Un jour, Charles, trouvant Roads, en train de fumer et de boire de la bière

avec d'autres hommes, s'adressa à lui en ces termes: «Que fais-tu là, Élie?»

Le «Vieux Roads» repentant raconta à son pasteur comment au début, il s'était fâché après l'enfant pour finir par se laisser émouvoir. Depuis ce jour-là, le «Vieux Roads» marcha toujours avec le Sauveur. Encore petit, Charles fut convaincu de péché par Dieu. Pendant quelques années, il eut l'impression d'être un être sans espérance, sans réconfort; il assista à différents cultes en différents endroits sans parvenir à savoir comment il pourrait se libérer du péché. Puis, lorsqu'il eut quinze ans, le désir d'être sauvé augmenta en lui. Ce désir augmenta tellement qu'il passa six mois dans la prière. C'est à cette époque qu'il se trouva un jour assister à un culte dans une église; mais ce jour-là le prédicateur ne put arriver jusqu'à l'église en raison d'une forte tempête de neige. À défaut du pasteur, le savetier se leva pour prêcher devant les quelques personnes qui se trouvaient là et il lut ce texte: «Tournez-vous vers moi et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre» (Ésaïe 45.22). Le savetier, qui n'avait aucune expérience dans l'art de la prédication, se contentait de répéter le passage et de dire: «Voyez! Il n'est pas besoin de lever un pied ou un doigt. Il n'est pas besoin de faire des études universitaires pour savoir regarder, ni de faire un don de mille livres sterling. Tournez-vous vers moi et non vers vous-mêmes. Il n'y a aucun réconfort en vous. Tournez-vous vers moi, qui sue de grosses gouttes de sang. Tournez-vous vers moi attaché à la croix. Tournez-vous vers moi mort et enterré. Tournez-vous vers moi ressuscité. Tournez-vous vers moi assis à la droite de Dieu». Puis, les yeux fixés sur Charles, il ajouta: «Jeune homme, tu sembles malheureux. Tu seras malheureux dans la vie et dans la mort si tu n'obéis pas».

Puis il s'écria avec plus de force: «Jeune homme, tourne-toi vers Jésus! Contemple-le maintenant!» Le jeune garçon tomba en contemplation et y resta jusqu'à ce qu'une joie indicible s'emparât de son âme. Le nouveau chrétien, voyant le zèle constant du Malin, se sentit inspiré par la puissance divine pour faire tout ce qui était possible pour détruire l'œuvre de l'ennemi du bien. Spurgeon profitait de toutes les occasions pour distribuer des brochures. Il se mit de tout son cœur à enseigner à l'école du dimanche, où dès le début, il sut gagner l'affection de ses élèves et, par leur intermédiaire, attirer leurs parents à l'école du dimanche. À l'âge de seize ans, il commença à prêcher. À ce propos, il dit: «Combien de fois me fut accordé le privilège de prêcher dans la cuisine d'un paysan ou dans une étable!»

Quelques mois après son premier sermon, il fut nommé pasteur de l'église de Waterbeach. Au bout de deux ans, cette église de quarante membres en comptait cent. Le jeune prédicateur souhaitait faire des études, et le directeur d'une école supérieure, qui était de passage dans la ville, lui donna un rendez-vous pour venir en discuter avec lui. Cependant, la domestique qui reçut Charles négligea d'avertir le professeur et celui-ci sortit sans savoir que le jeune homme l'attendait. Plus tard, dans la rue, un peu triste, Charles entendit une voix lui dire: «Tu cherches de grandes choses pour toi? N'en cherche pas!» Ce fut alors qu'il abandonna l'idée d'étudier dans cette université, convaincu que Dieu le destinait à d'autres choses. Il ne faut pas en conclure, toutefois, que Charles Spurgeon décida de ne pas s'instruire. Par la suite, il profita de tous ses moments de liberté pour étudier. On dit qu'il réussit se faire la réputation d'être l'un des hommes les plus instruits de son temps.

Spurgeon prêchait à Waterbeach depuis deux ans seulement, lorsqu'il fut appelé à prêcher dans la chapelle de Park Street à Londres. Le local ne convenait pas aux cultes et l'église qui comptait mille deux cents places était beaucoup trop grande pour l'assemblée actuelle. Cependant, «il y avait là un groupe de fidèles qui ne cessa jamais de demander à Dieu un glorieux réveil». Le réveil se produisit. Ce fait fut rapporté ainsi par Spurgeon lui-même: «Au début, je prêchais pour une poignée d'auditeurs seulement. Cependant, je n'ai pas oublié l'insistance de leurs prières. Il semblait parfois qu'ils priaient comme s'ils voulaient vraiment voir l'Ange de l'alliance se présenter pour les bénir. Plus d'une fois, nous nous sommes étonnés de la solennité des prières jusqu'à ce que nous en arrivions à ressentir la tranquillité, tandis que la force de Dieu nous envahissait... C'est ainsi que la bénédiction descendit sur nous, que le bâtiment se remplit d'auditeurs et que furent sauvées des dizaines d'âmes!»

Sous le ministère de ce jeune homme de dix-neuf ans, l'assistance augmenta tellement en peu de mois que l'édifice devint trop petit pour contenir les foules; des centaines de personnes restaient dans la rue pour profiter des miettes qui tombaient de la table du banquet qui avait lieu à l'intérieur.

On résolut alors d'agrandir l'église de Mew Park Street et pendant les travaux, les cultes eurent lieu à Exeter Hall, un édifice qui pouvait contenir mille cinq cents personnes. Là, en moins de deux mois, les foules augmentèrent tellement que pendant les cultes, il était impossible de circuler dans les rues avoisinantes.

Lorsqu'ils revinrent dans l'église de New Park Street, le problème au lieu d'être résolu, n'en était que plus grand; trois mille personnes occupaient maintenant l'espace prévu pour quinze cents! L'argent dépensé pour ces travaux, soit une somme très élevée, l'avait été pour rien! Il fut nécessaire de revenir à l'Exeter Hall.

Mais l'Exeter Hall lui non plus ne suffisait plus à contenir l'assistance et l'église dut prendre une décision spectaculaire; elle loua le Surrey Music Hall, l'édifice le plus grand, le plus imposant et le plus magnifique de Londres, construit pour les spectacles publics.

L'avis que les cultes auraient lieu dans le Surrey Music Hall au lieu de l'Exeter Hall, électrisa tout Londres. Le culte d'inauguration fut annoncé pour la soirée du 19 octobre 1856. Pendant l'après-midi, des milliers de personnes arrivèrent dans la salle afin d'avoir une place. Lorsqu'enfin, le culte commença, l'édifice qui pouvait contenir douze mille personnes était complètement plein et plus de dix mille personnes ne purent entrer.

Depuis le premier culte célébré dans le Surrey Music Hall, apparurent les premiers indices de la persécution que Spurgeon allait subir. Alors qu'il priait, après la lecture des Écritures, les ennemis de l'œuvre de Dieu se levèrent en criant: «Au feu! Au feu!» En dépit de tous les efforts de Spurgeon et de tous les autres croyants, la grande masse des assistants fut si affolée par le tumulte qui s'ensuivit que sept personnes moururent et vingt-huit furent grièvement blessées. Plus tard, le calme revenu, on trouva éparpillés dans tous les coins de l'édifice des morceaux de

vêtements d'hommes et de femmes; des chapeaux, des manches de vêtements, des souliers, des jambes de pantalons, des sacs à main, des châles, etc. appartenant aux milliers de personnes qui les avaient abandonnés dans leur lutte pour sortir de l'édifice. Spurgeon se comporta avec le plus grand calme tout le temps que dura cette indescriptible catastrophe, mais ensuite il passa des jours dans l'abattement, souffrant des suites d'un tel événement.

Les récits des tragiques événements survenus au cours du premier culte célébré dans le Surrey Music Hall, au lieu de porter préjudice à l'œuvre, servirent à stimuler et augmenter l'intérêt pour les cultes. Du jour au lendemain, Spurgeon, le héros du sud de Londres, devint un personnage d'importance nationale. Il accepta des invitations à venir prêcher dans toutes les villes de l'Angleterre, en Écosse, en Irlande, au Pays de Galles, en Hollande et en France. Il prêchait en plein air et dans de grands édifices, en moyenne huit à dix fois par semaine.

Vers cette époque, alors qu'il était encore très jeune, il expliqua comment il parvenait à comprendre les textes difficiles des Écritures, à savoir qu'il demandait simplement à Dieu: «Oh, Seigneur, montre-moi le sens de ce passage!» et il ajouta: «Il est merveilleux de voir comment un texte, dur comme une pierre, émet des étincelles lorsqu'il est frappé de l'acier de la prière». Des années plus tard, il dit: «Prier à propos des Écritures est comme presser les raisins dans le pressoir, battre le blé sur l'aire et extraire l'or des mines».

À propos de sa vie familiale, Susan, la femme de Spurgeon, écrivit: «Nous restions fidèles à notre culte domestique, que nous soyons les invités d'une ferme dans les montagnes ou dans

une somptueuse chambre d'hôtel en ville. La présence bénie du Christ, qui pour beaucoup de croyants semble impossible à obtenir, était pour lui chose naturelle, il vivait et respirait dans le Seigneur.»

Avant d'entreprendre la construction de la fameuse église de Londres, le Metropolitan Tabernacle, Spurgeon et quelques membres de l'église, se mirent à genoux sur le sol entre les piles de matériaux de construction et demandèrent à Dieu de ne pas permettre que meure ou soit blessé un seul ouvrier pendant l'exécution des travaux. Dieu répondit de façon merveilleuse à cette prière, et il n'y eut pas un seul accident pendant tout le temps de la construction de l'imposant édifice qui mesurait quatre-vingts mètres de long, vingt-huit mètres de large et vingt mètres de haut.

L'assemblée commença à édifier le Tabernacle avec l'intention de régler toutes les factures pour les matériaux et de payer toute la main d'œuvre avant la fin de la construction. Comme de coutume, ils demandèrent à Dieu de les aider à réaliser ce désir et tout fut payé avant le jour de l'inauguration.

«Le Metropolitan Tabernacle fut terminé en mars 1861. Au cours des trente et une années suivantes, cinq mille personnes en moyenne s'y réunirent tous les dimanches, matin et soir. Tous les trois mois, Spurgeon demandait à ceux qui étaient venus au cours de cette période, de cesser de venir. Ceux-ci le faisaient; cependant, le Tabernacle était toujours empli par une autre foule qui n'avait pas encore entendu le message».

Au cours d'une certaine période, il prêcha trois cents fois en douze mois. Le plus grand auditoire auquel il s'adressa fut dans

le Crystal Palace de Londres, le 7 octobre 1857. Le nombre exact des auditeurs fut de 23 654 personnes. Spurgeon fit de tels efforts à cette occasion et sa fatigue fut si grande qu'après ce sermon, un mercredi soir, il dormit jusqu'au vendredi matin !

Cependant, il ne faut pas penser que c'était seulement en chaire que brûlait en son âme le désir de sauver les brebis perdues. Il faisait aussi beaucoup d'évangélisation individuelle. À ce sujet, nous rapportons ici ce qu'un croyant dit de lui: «J'ai vu des auditoires de six mille cinq cents personnes profondément impressionnés par la ferveur de Spurgeon. Mais auprès d'un enfant moribond, qu'il avait amené au Christ, je l'ai trouvé encore plus sublime que lorsqu'il captivait l'intérêt de la foule.»

Il semble impossible qu'un tel prédicateur ait eu le temps d'écrire. Pourtant, les livres qu'il écrivit constituent une bibliothèque de cent trente-cinq volumes. À ce jour, il n'y a pas d'œuvre plus riche en joyaux spirituels que les sept volumes de Spurgeon sur les Psaumes intitulés: *Le trésor de David*. Il publia un si grand nombre de ses sermons qu'en en lisant un par jour, le lecteur ne pourrait les lire tous en dix ans. Beaucoup furent traduits en diverses langues et publiés dans des revues du monde entier. Il écrivait lui-même une grande partie des articles pour sa revue *L'épée et la truelle*, titre qui lui fut suggéré par l'histoire de la construction des murs de Jérusalem, aux jours d'angoisse de Néhémie.

Outre ses innombrables sermons devant de grands auditoires et les nombreux livres qu'il écrivit, il se consacra également à d'autres activités. Inspiré par l'exemple de George Müller, il fonda et dirigea l'orphelinat de Stockwell. Ceux qui étaient à la

tête de cette œuvre, demandaient à Dieu et recevaient de lui tout ce dont ils avaient besoin pour bâtir un édifice après l'autre et pour s'occuper de centaines d'enfants abandonnés.

Conscient de la nécessité d'instruire les jeunes appelés par Dieu pour proclamer l'Évangile et, ainsi, atteindre un plus grand nombre d'âmes égarées, il fonda et dirigea l'Institut pour pasteurs avec la même foi en Dieu dont il fit preuve dans son œuvre en faveur des orphelins.

Impressionné par la diffusion très étendue de mauvaise littérature, il forma une association pour la vente de livres évangéliques. Des dizaines de vendeurs furent employés et des milliers de discours furent prononcés, en plus de la vente de porte en porte de tonnes de Bibles et livres.

À propos du succès stupéfiant que Spurgeon obtint pendant sa vie, il faut noter qu'aucun de ses ancêtres n'était devenu célèbre. Sa voix pouvait prêcher aux plus grands auditoires, mais d'autres prédicateurs sans renom avaient la même voix. Le « prince des prédicateurs » était, avant tout, « le prince à genoux ». Comme Paul de Tarse, il entra dans le royaume de Dieu dans la douleur et à genoux ; dans le cas de Spurgeon, cette angoisse dura six mois. Ensuite, comme pour Paul de Tarse, la prière fervente devint une habitude de vie. Ceux qui assistaient aux cultes dans le grand « Metropolitan Tabernacle », disaient que les prières étaient la partie la plus sublime.

Lorsque quelqu'un demandait à Spurgeon qu'il explique la puissance de sa prière, le « prince à genoux » montrait le sous-sol qui se trouvait en dessous de la salle du « Metropolitan Tabernacle » et disait : « Dans la salle qui se trouve là en bas, il y a

trois cents croyants qui savent prier. Toutes les fois que je prêche, ils se réunissent là pour me soutenir, en priant et suppliant sans interruption. C'est dans la pièce qui est sous nos pieds que se trouve l'explication du mystère de ces bénédictions».

Spurgeon avait l'habitude de donner les directives suivantes aux élèves de l'Institut pour pasteurs: «Restez en présence de Dieu... Si votre ferveur se refroidit, vous ne pourrez pas bien prier en chaire... pas plus qu'au sein de la famille... et encore moins lorsque vous étudiez seul. Si votre âme s'affaiblit, les croyants, sans savoir pourquoi, remarqueront que vos prières publiques ont bien peu de saveur».

De même au sujet de la prière, sa femme donne ce témoignage: «Il accordait beaucoup d'importance à la demi-heure de prière qu'il passait avec Dieu avant de commencer le culte». Un croyant écrivit également à ce sujet: «On sent au cours de sa prière publique que c'est un homme qui a assez de puissance pour soulever en ses mains bénies les prières de la multitude. C'est la conception la plus grande du sacerdoce entre Dieu et les hommes».

Convaincu de la puissance de la prière, Spurgeon désigna le mois de février de chaque année pour célébrer dans le grand Tabernacle la convention annuelle et adresser des prières pour un réveil de l'œuvre de Dieu. En ces occasions, ils passaient des journées entières à jeûner et prier, prière qui devenait de plus en plus fervente. Non seulement ils sentaient la glorieuse présence du Saint-Esprit lors des cultes, mais aussi que leurs forces étaient accrues pour récolter des fruits en abondance.

Dans sa biographie, on note que dès le début de son ministère à Londres, de nombreuses personnes gravement malades guérissent en réponse à ses prières. La vie de Spurgeon ne fut pas une vie égoïste à la recherche de son intérêt personnel. Sa femme et lui firent les plus grands sacrifices pour mettre des livres spirituels à la disposition d'un grand nombre de prédicateurs pauvres et ils vinrent toujours en aide aux veuves et aux orphelins. Ils recevaient de grosses sommes d'argent, mais ils les distribuaient en totalité pour le progrès de l'œuvre de Dieu.

Spurgeon ne rechercha jamais ni la renommée ni l'honneur de fonder une autre confession, comme l'espéraient nombre de ses amis. Il ne prêcha jamais pour sa propre gloire, mais il eut toujours comme objet le message de la croix pour amener ceux qui l'écoutaient vers Dieu. Il considérait ses sermons comme des flèches et il y mettait tout son cœur, employant toutes ses forces spirituelles à les préparer. Il prêchait, confiant en la force du Saint Esprit, se servant de ce que Dieu lui avait donné pour émouvoir le plus grand nombre d'auditeurs.

«Charles Hadon Spurgeon recevait le feu du ciel en étudiant la Bible, il passait des heures entières en communion avec Dieu». Le Christ était le secret de sa force. Le Christ était le centre de tout pour lui; toujours et uniquement le Christ.

J.P. Fruit rapporte: «Quand Spurgeon priait, il semblait que Jésus se tenait debout à côté de lui». Ses dernières paroles sur son lit de mort, adressées à sa femme, furent: «Oh, chérie, j'ai vécu des instants glorieux avec mon Seigneur!» Voyant que son mari était parti avec le Seigneur, elle tomba à genoux, en larmes

et s'écria: «Oh, bienheureux Seigneur Jésus, je te remercie du trésor que tu m'as prêté pendant toutes ces années; maintenant, Seigneur, donne-moi la force et ton aide pour continuer à l'avenir!»

Six mille personnes assistèrent aux obsèques de Spurgeon. Dans le cercueil, on posa une Bible ouverte qui montrait le texte dont Dieu s'était servi pour le convertir: «Tournez-vous vers moi et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre», Le cortège funèbre passa entre des centaines de milliers de personnes qui se tenaient debout le long des rues et les femmes pleuraient.

La tombe simple du célèbre Prince des prédicateurs, dans le cimetière de Norwood, apporte le témoignage de la vraie grandeur de sa vie. Sur la pierre tombale, on peut lire ces simples mots:

Ci-gît le corps de Charles Haddon Spurgeon dans l'attente de la venue de son Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Dwight L. Moody

Célèbre Conquérant d'Âmes

(1837-1899)

Lorsque le jeune Moody pleurait, ébranlé par la puissance d'en haut, lors d'un message du jeune Spurgeon, il fut poussé à s'exclamer: «Si Dieu peut se servir de Spurgeon, Il peut se servir de moi aussi!»

Cela se passa lors d'une célèbre campagne d'évangélisation de Moody et Sankey. La soirée du lundi avait été prévue pour un message qui s'adressait aux matérialistes. Charles Bradlaugh, champion du scepticisme, qui se trouvait alors au sommet de sa gloire, avait ordonné à tous les membres des clubs qu'il avait fondés d'assister à la réunion. Ainsi, près de cinq mille hommes, résolus à dominer le culte, entrèrent et occupèrent tous les bancs.

Moody prêcha sur le texte suivant: «Car leur rocher n'est pas comme notre Rocher, nos ennemis en sont juges» (Deutéronome 32.31). Rapportant une série d'incidents pertinents et émouvants de ses expériences avec des personnes sur leur lit de mort, Moody laissa aux hommes le soin de décider par eux-mêmes qui avait une meilleure fondation sur laquelle baser sa foi et son espérance. À leur corps défendant, de nombreuses personnes

avaient les larmes aux yeux. La grande masse des hommes, dont le visage portait la détermination et le défi qu'ils lançaient à Dieu, affronta l'attaque répétée aux points les plus vulnérables, c'est-à-dire, le cœur et le foyer.

En conclusion, Moody dit: «Levons-nous pour chanter: oh, venez, vous les affligés et pendant que nous chanterons, les portiers ouvriront toutes grandes les portes pour que ceux qui désirent sortir puissent le faire. Nous continuerons ensuite le culte comme d'habitude, pour ceux qui veulent accepter le Sauveur.» L'un de ceux qui avaient assisté à ce culte dit: «J'espérais que tous allaient sortir aussitôt, laissant la salle vide. Mais la grande masse des cinq mille hommes se leva, chanta puis se rassit; aucun d'entre eux ne quitta sa place!»

Moody dit alors: «Je désire expliquer quatre mots: recevez, croyez, ayez confiance et acceptez le Seigneur.» Un large sourire apparut sur cette mer de visages. Après avoir parlé quelques instants sur la Parole reçue, Moody lança un appel: «Qui veut la recevoir? Il suffit de dire: je le veux.» Une cinquantaine de personnes qui se trouvaient debout le long des murs répondirent: «Je le veux», mais aucun de ceux qui étaient assis n'éleva la voix. Un homme s'exclama: «Je ne peux pas», et Moody lui répondit: «Tu parles bien et avec raison, ami. Tu as bien fait de t'exprimer ainsi. Ecoute et ensuite tu pourras dire: je peux.» Moody expliqua alors le sens du mot «croire» et lança son second appel: «Qui dira: je veux croire en lui?» À nouveau, quelques-uns de ceux qui étaient debout répondirent; mais un chef de l'un des clubs s'écria: «Moi je ne veux pas.» Alors Moody, submergé de tendresse et de compassion, répondit d'une voix

brisée: «Tous ceux qui sont ici ce soir doivent dire: je veux ou je ne veux pas.»

Moody rappela alors à l'auditoire l'histoire du fils prodigue et dit: «La bataille porte sur le fait de vouloir et uniquement sur cela. C'est au moment où il dit:» Je me lèverai «que le fils prodigue gagna la bataille, parce que c'est alors qu'il prit l'ascendant sur sa propre volonté. C'est de cela que tout dépend aujourd'hui. Messieurs, vous avez au milieu de vous votre propre champion, l'ami qui a dit: moi je ne veux pas. Je désire que tous ceux qui croient que ce champion a raison se lèvent, suivent son exemple et disent: moi, je ne veux pas.» Personne ne dit rien et il y eut un grand silence jusqu'à ce qu'enfin, Moody le brise pour dire: «Grâce à Dieu! Personne n'a dit: je ne veux pas. Et maintenant, qui va dire: je veux?» Alors, il semble que le Saint-Esprit fondit soudain sur ce grand auditoire d'ennemis de Jésus-Christ et près de cinq cents hommes se levèrent, les joues ruisselantes de larmes et s'écrièrent: «Je veux! je veux!». Ils crièrent jusqu'à ce que l'ambiance fût transformée.

La bataille était gagnée.

Le culte se termina sans plus attendre, afin que l'œuvre puisse commencer parmi ceux qui désiraient recevoir leur salut. En l'affaire de huit jours, près de deux mille personnes passèrent des rangs des ennemis dans ceux de l'armée du Seigneur, par la soumission de leur propre volonté. Les années qui suivirent apportèrent la preuve de la solidité de l'œuvre accomplie car les clubs ne s'en remirent jamais. Dieu, dans sa miséricorde et par sa puissance, les réduisit à néant par son Évangile.

En tout, cinq cent mille âmes précieuses gagnées au Christ, c'est là la récolte que Dieu fit par l'intermédiaire de son humble serviteur, Dwight Moody. R. A. Torrey, qui le connut intimement, le considérait avec raison comme le plus grand homme du XIX^{ème} siècle, c'est-à-dire l'homme dont Dieu s'était le plus servi pour gagner des âmes.

Il n'est pas exagéré de dire qu'aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après sa mort, les croyants se réfèrent à son nom plus qu'à tout autre depuis l'époque des apôtres.

Que personne ne pense, cependant que D. L. Moody fut grand en lui-même ou qu'il eut des occasions que les autres n'avaient pas. Ses ancêtres étaient de simples paysans, qui vécurent pendant sept générations, soit environ deux cents ans, dans la vallée du Connecticut, aux États-Unis. Dwight naquit le 5 février 1837, de parents pauvres, le sixième d'une famille de neuf enfants. Il était encore très jeune à la mort de son père, lorsque les créanciers s'emparèrent de tout ce que possédait la famille, jusqu'au bois qui servait à chauffer la maison par temps de grand froid. L'histoire des années de lutte de la mère de Moody est des plus émouvantes et des plus dignes d'inspiration. Quelques mois après la mort de son mari, elle mit au monde des jumeaux, alors que l'aîné n'avait que douze ans. La famille lui conseilla alors de confier ses enfants à d'autres qui les élèveraient à sa place. Mais avec un courage invincible et un dévouement profond envers ses enfants, elle réussit à élever les neuf enfants dans son propre foyer. On a conservé, comme un précieux trésor, sa Bible dans laquelle les paroles de Jérémie 49.11 étaient soulignées: «Laisse tes orphelins, je les ferai vivre, et que tes veuves se confient en moi».

Que peut-on attendre d'enfants qui ont grandi auprès de leur mère, si ce n'est qu'ils deviennent des hommes et des femmes attachés au même Dieu qu'elle? Ainsi s'exprima Dwight, près du cercueil de sa mère, lorsque celle-ci mourut à l'âge de quatre-vingt dix ans: Si je parviens à dominer mon émotion, je voudrais dire quelques mots. C'est un grand honneur que d'avoir été le fils d'une telle mère. J'ai beaucoup voyagé, mais je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme elle. Elle était toujours si proche de ses enfants que c'était un grand sacrifice pour chacun de nous de nous éloigner du foyer.

Pendant la première année après la mort de mon père, elle s'endormait tous les soirs en pleurant. Et pourtant, elle était toujours gaie et animée en présence de ses enfants. Ses regrets lui servaient à se rapprocher de Dieu... Maintes fois je me réveillais pour la trouver en train de prier ou parfois de pleurer. Je ne peux exprimer la moitié de ce que je voudrais dire. Combien j'aime ce visage! Pendant cinquante ans, je n'ai pas eu de plus grande joie que de revenir chez moi. Sur le chemin de retour, alors que je me trouvais encore à soixante-quinze kilomètres, je me sentais si anxieux et pressé d'arriver, que je me levais et faisais les cent pas dans le wagon, jusqu'à l'entrée du train en gare... Si j'arrivais la nuit, je cherchais toujours à distinguer la lumière de la fenêtre de ma mère. Je suis si heureux d'avoir pu arriver cette fois-ci à temps pour qu'elle me reconnaisse. Je lui ai demandé: Mère, tu me reconnais? et elle m'a répondu: Allons! comme si je pouvais ne pas te reconnaître!

«Voici sa Bible, si usée, parce que c'est la Bible du foyer; tout ce qu'elle avait de bon, lui était venu de ce Livre et c'est de lui qu'elle tira ce qu'elle nous apprit. Si ma mère fut une bénédiction pour

le monde, c'est parce qu'elle buvait à cette fontaine. La lumière de la veuve Moody brilla dans cette maison sur la colline pendant cinquante ans. Que Dieu te bénisse, mère; combien nous t'aimons! Au revoir, à très bientôt, mère!»

Quand on voit la réussite de Dwight L. Moody, on se voit obligé d'ajouter: Qui peut prévoir l'avenir que connaîtra un enfant élevé dans un foyer où les parents aiment sincèrement le Père céleste, au point de demander chaque jour à tous les enfants d'écouter la voix de Dieu par la lecture de la Bible et de s'adresser à lui avec respect par la prière?

Tous les enfants de la veuve Moody assistaient aux cultes le dimanche; ils apportaient un casse-croûte pour pouvoir passer la journée entière à l'église. Ils devaient écouter deux longs sermons et assister entre temps à l'école du dimanche. Dwight, après avoir travaillé toute la semaine, trouvait que sa mère exigeait trop en l'obligeant à assister aux sermons qu'il ne comprenait pas. Mais finalement, il en vint à être reconnaissant à cette bonne mère de sa consécration aux choses du Seigneur.

Lorsqu'il eut dix-sept ans, Moody quitta la maison pour aller travailler à Boston, où il trouva à s'employer dans la cordonnerie de l'un des ses oncles. Il continua à assister aux cultes, mais il n'était pas encore sauvé. Que ceux qui se consacrent à la tâche de gagner des âmes le notent bien: ce ne fut pas lors d'un culte que Dwight Moody fut amené au Sauveur. Son moniteur d'école du dimanche, Edward Kimball, raconte:

«Je résolus de lui parler du Christ et de son âme. J'hésitai un peu avant d'entrer dans la cordonnerie, car je ne voulais pas déranger le jeune garçon pendant les heures de travail... Je finis par entrer,

décidé à lui parler sans plus attendre. Je trouvai Moody dans le fond de la boutique en train d'envelopper des chaussures. Je m'approchai de lui aussitôt, lui mis la main sur l'épaule et lui adressai ce qui me parut par la suite un bien piètre discours, une invitation à accepter le Christ. Je ne me souviens pas de ce que je lui dis ensuite, et Moody lui-même, quelques années plus tard, ne pouvait s'en souvenir. Je lui parlai simplement de l'amour du Christ pour lui et de l'amour que le Christ attendait de lui en retour. Il me semblait que le jeune garçon était prêt à recevoir la lumière qui l'illumina à cet instant, et c'est là, dans le fond de la cordonnerie qu'il s'abandonna au Christ.»

Dans l'histoire du christianisme, à travers les siècles, il n'y eut aucun croyant qui ne fut, pour ce qui est du zèle, moins réticent, et en esprit, plus fervent à servir le Seigneur, depuis sa conversion jusqu'au jour de sa mort, que Moody de Northfield. D'innombrables fois par la suite, Monsieur Kimball rendit grâces à Dieu de ce qu'il n'avait pas désobéi à la vision céleste! Que se serait-il passé s'il n'avait pas parlé au jeune homme ce matin-là dans la cordonnerie?

À l'époque, c'était la coutume pour les églises de louer les places. Moody, aussitôt après sa conversion, transporté d'amour pour son Sauveur, régla le loyer d'un banc. Puis, il parcourut les rues, les hôtels et les pensions, à la recherche d'hommes et d'enfants pour remplir ce banc à tous les cultes. Puis il loua un autre banc, encore un autre, puis un autre et il finit par remplir quatre bancs tous les dimanches, mais cela n'était pas suffisant pour apaiser l'amour qu'il ressentait pour tous les gens égarés.

Puis, alors qu'il n'avait pas vingt ans, il partit à Chicago, où il poursuivit avec beaucoup de succès une carrière de vendeur de chaussures. Là, un dimanche, il se rendit à une école du dimanche et il demanda l'autorisation d'enseigner une classe. Le directeur lui répondit: «Il y a douze moniteurs et seize élèves. Mais vous pouvez enseigner à tous les élèves que vous réussirez à amener à l'école.» Ce fut une grande surprise pour tous, lorsque le dimanche suivant, Moody entra avec dix-huit enfants ramassés dans la rue, sans chapeau et pieds nus, les vêtements sales et râpés mais, comme il le dit: «Tous ont une âme qu'il faut sauver».

Il continua à amener toujours plus d'élèves à l'école du dimanche, si bien que quelques semaines plus tard, l'édifice était trop petit pour les contenir tous. Il résolut alors d'ouvrir une autre école dans un autre quartier de la ville. Moody n'enseignait pas, mais il engageait des moniteurs et il fournissait l'argent pour le loyer et les autres frais. En quelques mois, cette école du dimanche devint la plus importante de la ville de Chicago. Comme il ne jugeait pas convenable de payer quelqu'un pour travailler le dimanche, Moody, très tôt le matin, sortait les tonneaux de bière (le local servait à autre chose dans la semaine), balayait et préparait tout ce qu'il fallait pour l'école. Ensuite, il sortait chercher les élèves. À deux heures de l'après-midi, lorsqu'il revenait après avoir lancé son invitation, il trouvait le local plein d'élèves.

Après avoir terminé le culte à l'école du dimanche, il allait rendre visite à ceux qui n'étaient pas venus et il invitait tout le monde à se rendre au culte du soir. Dans son appel à la fin du sermon, il invitait tous ceux qui étaient intéressés à rester pour

un culte spécial, où il s'occupait individuellement de chacun. Moody participait aussi à cette récolte des âmes.

Avant la fin de l'année, en moyenne six cents élèves assistaient à l'école du dimanche, répartis en quatre-vingt classes. Par la suite, le nombre des élèves passa à mille et parfois même à quinze cents.

Le succès de Moody à l'école du dimanche attira l'attention d'autres qui s'intéressaient aussi à ce travail. Il était de temps en temps invité à prendre part aux grandes conventions des écoles du dimanche.

Une fois, après un message de Moody à l'une de ces conventions, un orateur lui fit la critique sévère de ne pas savoir s'adresser à un auditoire. Moody s'avança jusqu'au premier rang, et après avoir expliqué qu'il reconnaissait ne pas être instruit, il remercia le pasteur de lui avoir montré ses défauts et il lui demanda de prier que Dieu l'aide à faire de son mieux. Tout en se consacrant à l'école du dimanche avec de si bons résultats, Moody s'efforçait de réussir aussi bien tous les jours dans le commerce. Le grand but de sa vie était de devenir l'un des premiers commerçants du monde, un multimillionnaire. Il n'avait pas vingt-trois ans qu'il avait déjà mis de côté sept mille dollars! Mais son Sauveur avait un plan beaucoup plus noble pour son serviteur.

Un jour, l'un des moniteurs de l'école du dimanche entra chez le chasseur où travaillait Moody. Il l'informa qu'il était tuberculeux et que, le médecin lui ayant ôté tout espoir, il avait décidé de retourner à New York pour y mourir. Il avoua se sentir très troublé, non pas parce qu'il devait mourir, mais parce qu'il n'avait toujours pas réussi à amener au Sauveur une seule des

jeunes filles de sa classe de l'école du dimanche. Moody, profondément ému, lui proposa d'aller avec lui rendre visite chez elles à chacune des jeunes filles. Ils allèrent chez l'une d'elles et le moniteur lui parla sérieusement du salut de son âme. La jeune fille écouta, regretta sa légèreté et se mit à pleurer en se confiant à son Sauveur. Toutes les jeunes filles à qui ils rendirent visite ce jour-là firent de même.

Dix jours plus tard, le moniteur retourna chez le chasseur. Empli de joie, il apprit à Moody que toutes les jeunes filles s'étaient tournées vers le Christ. Ils décidèrent alors de les inviter toutes à un culte de prière et d'adieux, la veille du départ du moniteur pour New York. Tous se mirent à genoux et Moody, après avoir prié, allait se lever lorsqu'une des jeunes filles se mit aussi à prier. Toutes supplièrent Dieu en faveur du moniteur. Avant de partir, Moody supplia: «Oh, Dieu, fais que je meure avant de perdre la bénédiction que j'ai reçue ici aujourd'hui.»

Plus tard, Moody avoua: «Je ne savais pas le prix que j'allais devoir payer pour avoir pris part à l'évangélisation individuelle de ces jeunes filles. Je perdis toute ardeur pour les affaires; je n'avais plus aucun intérêt pour le commerce. j'avais fait l'expérience d'un autre monde et je ne voulais plus gagner d'argent... Quel bonheur de tirer une âme des ténèbres de ce monde pour l'amener à la glorieuse lumière et à la liberté de l'Évangile!»

Alors, âgé de vingt-quatre ans, peu après son mariage, Moody décida de laisser un bon emploi avec un salaire de cinq mille dollars par an, salaire fabuleux à l'époque, pour travailler à plein temps au service du Christ, sans avoir la moindre promesse

d'une rétribution financière quelconque. Après avoir pris cette résolution, il se rendit en toute hâte à la société B. F. Jacobs et, très ému, il annonça :

- J'ai décidé d'employer tout mon temps au service de Dieu !

- Et de quoi vivrez-vous ? lui demanda-t-on.

- Eh bien, c'est Dieu qui y pourvoira, répondit-il, s'il veut que je continue ; et je continuerai jusqu'à ce que je me vois obligé de renoncer.

Il est très intéressant de noter ce qu'il écrivait peu après à son frère Samuel : « Cher frère, les heures les plus joyeuses que j'ai vécues sur terre, furent celles que j'ai consacrées à l'œuvre de l'école du dimanche. Samuel, réunis un groupe d'enfants perdus, amène-les à l'école du dimanche et demande à Dieu de te donner la sagesse nécessaire pour leur montrer le chemin de la vie éternelle. » À l'époque où Moody décrivait ainsi sa joie, il se vit obligé de quitter sa pension, de se nourrir très simplement et de dormir sur l'un des bancs de la salle.

À propos de son désintéressement vis-à-vis de l'argent, R. A. Torrey fit cette observation : « Il (Moody) m'a dit que s'il avait accepté les gains provenant de la vente des livres d'hymnes qu'il publia, cette somme s'élèverait à un million de dollars. Toutefois, Moody refusa de toucher cet argent, même s'il lui revenait de droit... Dans une ville où se trouvait Moody au cours des dernières années de sa vie, alors que j'étais avec lui, il fut annoncé publiquement qu'il n'accepterait aucune rétribution pour sa prédication. Mais le fait est qu'il n'avait pratiquement pas d'autres moyens de subsistance, si ce n'est ce qu'il recevait

pour ses conférences. Cependant, il ne fit aucun commentaire et il quitta la ville sans avoir reçu un sou pour son difficile travail; et je crois même qu'il régla lui-même sa note à l'hôtel où il avait logé.»

La partie de la biographie de D. L. Moody qui se rapporte aux premières années de son ministère est pleine de prouesses faites dans la chair. Nous n'en rapporterons qu'une, à savoir le fait que Moody fit un nombre incroyable de visites en une seule journée. Plus tard, il dira lui-même à propos de ces années qu'elles témoignaient d'un grand «zèle au service de Dieu, mais aussi d'un grand manque de jugement», ajoutant: «Il y a cependant davantage d'espoir pour l'homme qui fait preuve de zèle, même sans jugement que pour l'homme de jugement dépourvu de zèle.» Lorsqu'éclata la terrible Guerre de Sécession, Moody arriva au camp militaire avec les premiers soldats, et il y dressa une vaste tente pour les cultes. Ensuite, il réunit de l'argent et construisit une église où il célébra plus de mille cinq cents cultes au cours de la guerre. Quelqu'un qui le connaissait, commenta ainsi sur sa façon d'agir: «Moody paraissait être partout à la fois, de jour comme de nuit, le dimanche comme tous les autres jours de la semaine, à prier, exhorter, parler avec les soldats de leur âme et à se réjouir de l'occasion qui lui était donnée de travailler et de récolter le fruit qui était à sa portée en raison de la guerre.»

Après la fin de la guerre, il dirigea une campagne pour la construction à Chicago d'un bâtiment pour les cultes, capable d'accueillir trois mille personnes, Plus tard, lorsque cet édifice fut détruit par un incendie, lui et deux autres hommes lancèrent une autre campagne, avant même que les décombres ne fussent refroidis, pour la construction d'un nouveau bâtiment. Ce fut le

Farwell Hall II, qui devait devenir un grand centre religieux à Chicago. Le secret de cette réussite fut les réunions de prière qui se tenaient tous les jours, à midi, précédées d'une heure que Moody passait à prier, caché sous un escalier.

Au milieu de ces grandes entreprises, Moody résolut subitement de se rendre en Angleterre. Son principal intérêt dans ce voyage à Londres était d'aller entendre Spurgeon prêcher dans le «Metropolitan Tabernacle». Il avait déjà lu bon nombre des écrits du «Prince des prédicateurs», mais sur place il put se rendre compte qu'il ne s'agissait pas de l'œuvre de Spurgeon, mais de celle de Dieu et il revint de sa visite avec une vision différente.

Il alla également voir George Müller et visiter son orphelinat à Bristol. À partir de cette date, l'autobiographie de Müller eut autant d'influence sur lui qu'en avait eu le *Voyage du Pèlerin* de Bunyan.

Mais, ce qui dans ce voyage, poussa Moody à rechercher une expérience plus profonde avec le Christ, furent ces paroles prononcées par un grand conquérant des âmes de Dublin, Henry Varley: «Le monde n'a pas encore vu ce que Dieu fera avec, pour, et par l'homme qui s'en remet entièrement à lui.» Moody se dit en lui-même: «Il n'a pas dit par un grand homme, ni par un sage, ni par un riche, ni par un orateur, ni par un intelligent, mais tout simplement par un homme. Je suis un homme et il revient à l'homme et à lui seul de décider s'il désire ou non se consacrer de cette manière. Je suis résolu à faire tout mon possible pour être cet homme.» Malgré tout, après son retour en Amérique, Moody continua ses efforts à l'aide de méthodes charnelles. C'est à cette

époque, en 1871, que la ville de Chicago fut réduite en cendres par un immense incendie.

La nuit où se déclara cet épouvantable sinistre, Moody avait dans la soirée prêché sur le thème : « Que ferai-je donc de Jésus, appelé le Christ ? » En conclusion de son sermon, il dit à l'auditoire, le plus grand auquel il se soit adressé à Chicago : « Je désire que vous emportiez ce texte chez vous et que vous le méditiez au cours de la semaine, et dimanche prochain nous irons au Calvaire, au pied de la croix, et nous déciderons ce que nous ferons de Jésus de Nazareth ».

« Combien je me trompais ! » dit plus tard Moody. Je ne me suis plus jamais risqué à accorder une semaine de délai aux égarés pour décider de leur salut. S'ils se perdent, ils seront en droit de se dresser devant moi le jour du jugement. Je me souviens de ce que chantait Sankey et comme sa voix résonnait lorsqu'il arrivait à la strophe de l'appelé : Le Sauveur appelle au refuge ; la tempête éclate et bientôt vient la mort.

Plus jamais je ne vis un tel auditoire. Encore aujourd'hui j'ai envie de pleurer... Je préférerais me faire couper la main droite plutôt que d'accorder à l'auditoire une semaine pour décider de ce qu'il fera de Jésus. Beaucoup me critiqueront en disant : Moody, vous préférez que les gens se décident immédiatement. Pourquoi ne leur laissez-vous pas le temps de réfléchir ?

« J'ai demandé à Dieu maintes et maintes fois de me pardonner pour avoir dit ce soir-là qu'ils pouvaient passer huit jours à étudier la question, et s'il me prête vie, je ne le ferai plus jamais. »

Un grand incendie fit rage et ravages pendant quatre jours. Il détruisit Farwell Hall, l'église de Moody ainsi que sa maison. Les membres de l'église furent tous dispersés. Moody reconnut que la main de Dieu s'était abattue sur lui pour lui enseigner une leçon, et cela devint pour lui un motif de grande joie. Il se rendit à New York afin de réunir de l'argent pour tous les sinistrés du grand incendie. À propos de ce qui s'y passa, il écrivit: Je ne ressentais dans mon cœur aucun désir de demander cet argent. Tout le temps, je criais vers Dieu pour lui demander de m'envoyer son Saint-Esprit. Puis, un jour, dans la ville de New York, quel jour! je ne peux le décrire, et je ne veux pas en parler; ce fut une expérience presque trop sacrée pour être rapportée.

«L'apôtre Paul vécut une expérience dont il ne parla pas pendant quatorze ans. Je peux seulement dire que Dieu se révéla à moi et je ressentis son amour de façon si forte que je dus le supplier de retirer sa main de sur moi. Je me suis remis à prêcher. Mes sermons n'étaient pas différents; je n'exposais pas d'autres vérités; et pourtant, des centaines de personnes se convertissaient. Je ne voudrais pas recommencer à vivre comme autrefois, même si je devais posséder le monde entier!»

À propos de cette expérience, l'un de ses biographes ajouta: «Le Moody qui se promenait dans la rue paraissait autre. Il ne s'était jamais enivré, mais maintenant il connaissait la différence entre la joie donnée par Dieu et la fausse joie de Satan. Lorsqu'il marchait, il semblait qu'un de ses pieds disait à l'autre: Gloire, et l'autre répondait: Alléluia. Le prédicateur éclata en sanglots, balbutiant: Ô, Dieu! force-moi à marcher près de toi aujourd'hui et toujours.»

À propos de ce même événement, un autre écrivit: «Le fruit de sa prédication avait été rare. Le cœur plein d'angoisse, il marchait la nuit dans les rues de la grande ville en priant: Ô, Dieu! oins-moi de ton Esprit! Dieu l'entendit et lui accorda, dans la rue, ce qu'il demandait. On ne peut expliquer avec des mots ce qui se passa. Dans sa vie antérieure, il semble qu'il essayait de tirer de l'eau d'un puits qui semblait vide. Il actionnait la pompe de toutes ses forces, mais il ramenait très peu d'eau... Maintenant, Dieu a changé son âme en un puits artésien, où l'eau ne manque jamais. Ainsi le sens des paroles suivantes lui devint clair:» L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle «(Jean 4.14).»

Le Seigneur procura à Moody l'argent dont il avait besoin pour construire un bâtiment provisoire pour célébrer les cultes à Chicago. Ce bâtiment était en bois grossier, isolé avec un papier très épais pour empêcher le froid d'entrer; le toit était soutenu par des rangées de poteaux placés au centre. C'est dans cette église provisoire que se célébrèrent les cultes pendant près de trois ans, au milieu d'un désert de cendres. La plus grande partie du travail de construction se fit avec l'aide des membres de l'église qui vivaient dans des cabanes ou des abris creusés dans les décombres. Au premier culte il y eut plus de mille enfants avec leurs parents!

Cette église provisoire servit également de demeure à Moody et à Sankey, son chanteur évangéliste; ils étaient aussi pauvres que ceux qui vivaient autour d'eux, mais si pleins d'espérance et de joie qu'ils étaient riches spirituellement, bien que ne possédant rien. Le réveil se propagea par vagues successives. Les cultes se poursuivirent jour et nuit, presque sans interruption, pendant

plusieurs mois. Des foules pleuraient sur leurs péchés, parfois des journées entières et, le lendemain, pardonnées, elles louaient Dieu et proclamaient leur gratitude. Des hommes et des femmes jusqu'alors découragés, participaient à la joie débordante de Moody, transformés par le baptême du Saint-Esprit.

Peu après la construction de l'église permanente (qui contenait deux mille places, et sans avoir contracté la moindre dette!), Moody fit son second voyage en Angleterre. Lors de ses premiers cultes en ce pays, l'accueil fut très froid dans des églises presque vides et les personnes présentes ne faisaient montre d'aucun intérêt pour ses messages. Mais l'onction du Saint-Esprit que Moody avait reçue dans les rues de New-York emplissait toujours son âme et Dieu en fit son instrument pour provoquer un réveil mondial. Moody n'aimait pas faire appel au sensationnel, il employa toujours les mêmes humbles méthodes jusqu'à la fin de sa vie: le sermon adressé directement à son auditoire; l'application pratique du message de l'Évangile aux besoins individuels; les solos chantés avec l'onction de l'Esprit; l'invitation aux perdus à accepter le Christ et à s'en remettre à lui immédiatement; une salle contiguë pour y recevoir ceux qui avaient des «difficultés» à accepter le Christ; l'œuvre de suite faite par les croyants auprès des personnes intéressées et des nouveaux convertis; et chaque jour, une heure de prière à midi et des cultes qui duraient la journée entière.

Moody lui-même déclara: «Si nous sommes remplis de l'Esprit et de puissance, un jour de service pour le Seigneur vaut plus qu'une année de service sans cette puissance.» Une autre fois, il

ajouta : « Si nous sommes remplis de l'Esprit et oints, nos paroles parviendront à pénétrer le cœur des gens. »

En Angleterre, les villes de Yord, Sunderland, Bishop, Auckland, Carlisle et Newcastle furent revivifiées comme du temps de Whitefield et de Wesley. À Édimbourg, en Écosse, les cultes furent célébrés dans le plus grand édifice et « la ville entière fut émue ». À Glasgow, l'œuvre commença par une réunion des moniteurs de l'école du dimanche, à laquelle assistèrent plus de trois mille personnes. La réunion du soir fut annoncée pour six heures et demie, mais bien avant l'heure prévue, le grand édifice était déjà comble et la foule qui ne put entrer, fut dirigée vers les quatre églises les plus proches. Cette série de cultes transforma radicalement la vie quotidienne des gens. Le dernier soir, Sankey chanta pour sept mille personnes qui se trouvaient à l'intérieur de l'édifice, et Moody qui se trouvait à l'extérieur, sans pouvoir entrer, monta sur une voiture et prêcha pour les vingt mille personnes qui se trouvaient rassemblées dehors. Le chœur dirigea les hymnes du haut d'un hangar. En un seul culte, plus de deux mille personnes répondirent à l'appel et s'en remirent définitivement au Christ.

Au cours de l'été, il prêcha dans une douzaine de villes; des milliers de personnes assistèrent à tous ces cultes.

En Irlande, Moody prêcha dans les grands centres urbains avec les mêmes résultats qu'en Angleterre et en Écosse. Les cultes à Belfast se poursuivirent pendant quarante jours. Le dernier culte fut réservé aux nouveaux convertis qui furent les seuls à pouvoir entrer sur présentation d'une carte délivrée gratuitement. Ils furent deux mille trois cents à y assister.

Belfast avait été le centre de nombreux réveils, mais tous furent d'accord pour dire qu'ils n'avaient jamais vu un réveil semblable avec des résultats si durables. Après la campagne d'Irlande, Moody et Sankey revinrent en Angleterre et dirigèrent des cultes inoubliables à Sheffield, Manchester, Birmingham et Liverpool. Pendant de nombreux mois, les plus grands édifices de ces villes ne désemplirent pas de foules désireuses d'entendre l'Évangile présenté de façon claire et hardie, par un homme dégagé de tout intérêt et sans ostentation. Le pouvoir de l'Esprit se manifesta lors de tous ces cultes et produisit des résultats qui sont encore tangibles aujourd'hui.

La tournée entreprise par Moody et Sankey en Europe se termina après quatre mois de réunions à Londres. Moody prêchait alternativement dans quatre centres. Les chiffres suivants nous aident à comprendre quelque peu la grandeur de l'œuvre réalisée au cours de ces quatre mois: il y eut soixante cultes au Agricultural Hall, auxquels assistèrent 720 000 personnes en tout; au Bow Road Hall, soixante cultes auxquels assistèrent 600 000 personnes; au Camberwell Hall, soixante cultes, et une assistance de 480 000 personnes; à l'Haymarket Opera House, soixante cultes et une assistance de 330 000 personnes; au Victoria Hall, quarante-cinq cultes et une assistance de 400 000 personnes!

Qu'il est merveilleux de pouvoir ajouter ici: « Les différences qui existent entre les confessions disparurent presque entièrement. Les pasteurs de toutes les églises participèrent en une plateforme commune pour le salut des âmes perdues. Les gens recommencèrent à ouvrir leurs bibles et manifestèrent un grand intérêt pour l'étude de la Parole de Dieu. »

Lorsque Moody quitta les États-Unis en 1873, on le connaissait dans quelques États seulement en tant qu'ouvrier de l'école du dimanche et de l'Association Chrétienne des jeunes. Mais lorsqu'il rentra de la campagne effectuée en Grande-Bretagne en 1875, il était connu comme le plus célèbre prédicateur du monde. Néanmoins, il resta le même humble serviteur de Dieu. Quelqu'un qui le connaissait intimement décrivit ainsi sa personnalité: «Je crois que c'est l'être le plus humble que j'aie jamais connu... Il ne simula jamais l'humilité. Au plus intime de son cœur, il se rabaisait et grandissait les autres. Il mettait les autres en valeur et, chaque fois que c'était possible, il s'arrangeait pour qu'ils prêchent... il faisait tout son possible pour rester dans l'obscurité.»

De retour aux États-Unis, Moody reçut de nombreuses invitations à venir prêcher dans tous les coins du pays. Sa première campagne à Brooklyn servit de modèle à toutes les autres. Toutes les confessions participèrent; elles louèrent un local pouvant contenir trois mille personnes. Le résultat fut une œuvre immense et durable.

Pendant vingt ans, Moody dirigea des campagnes avec grand succès dans les principales villes des États-Unis, du Canada et du Mexique. En certains endroits, la campagne dura six mois. Partout, Moody proclamait le message de l'Évangile de façon claire et pratique.

Au cours de ses campagnes, il se trouva confronté à des situations réellement dramatiques. À Chicago, par exemple, le cirque Forepaugh, dont la tente de toile pouvait contenir dix mille personnes assises et dix mille debout, annonça des

représentations pour deux dimanches. Moody loua la tente pour les cultes du matin, ce qui lui valut la reconnaissance des propriétaires. Mais lors du premier culte, la tente fut complètement pleine. Ensuite, l'après-midi il y eut si peu de monde aux représentations du cirque, que les propriétaires décidèrent de ne pas faire de représentation le deuxième dimanche. Cependant, le culte eut lieu le second dimanche sous la tente, par une si grande chaleur qu'on avait l'impression que toute l'assistance allait suffoquer. Néanmoins, dix-huit mille personnes restèrent debout baignées de sueur et sans faire attention à la chaleur. Dans le silence qui régnait pendant que Moody prêchait, la puissance de l'Esprit descendit et des centaines de personnes furent sauvées. À propos de l'un de ces cultes, une personne qui y avait assisté déclara: «Je n'oublierai jamais le sermon que prêcha Moody. C'était dans le cirque Forepaugh pendant l'Exposition mondiale. Il y avait dix-sept mille personnes sous la tente, appartenant à toutes les classes sociales. Le texte du sermon était: Pourquoi le Fils de l'homme vint rechercher et sauver ce qui était perdu. L'onction du prédicateur était impressionnante; il semblait être en contact intime avec le cœur de chaque personne de cette immense foule. Moody répéta plusieurs fois: Pourquoi le Fils de l'homme est venu aujourd'hui au cirque Forelaugh chercher et sauver ce qui était perdu. Écrit et imprimé, cela paraît un sermon ordinaire, mais ses paroles, par la sainte onction qui le marquait, se changèrent en paroles d'esprit et de vie.»

Pendant l'Exposition mondiale, la journée désignée en l'honneur de la ville de Chicago, tous les théâtres de la ville fermèrent leurs portes parce qu'on s'attendait à ce que tout le monde se rende à l'Exposition qui se trouvait à six kilomètres de distance.

Cependant, Moody loua le Central Music Hall et R. A. Torrey témoigna que l'assistance était si grande qu'il ne parvint à entrer que par une fenêtre du fond. Les cultes de Moody continuèrent à attirer tant de monde que l'Exposition mondiale n'ouvrit pas ses portes le dimanche car le public n'était pas assez nombreux. Henry Moorehouse, prédicateur écossais, donne l'opinion suivante à propos des discours de Moody: Il croit fermement que l'Évangile sauve les pécheurs, quand ils croient et ont confiance en la simple histoire du Sauveur crucifié et ressuscité. Il attend le salut des âmes quand il prêche.

Il prêche comme s'il ne devait plus jamais y avoir de culte et comme si les pécheurs ne devaient plus jamais avoir l'occasion d'entendre le message de l'Évangile. Ses appels à prendre une décision pour le Christ à l'instant même sont émouvants.

«Il réussit à convaincre les croyants de travailler avec ceux qui sont intéressés après le sermon. Il insiste pour qu'ils demandent à ceux auprès de qui ils sont assis s'ils sont sauvés ou non. Tout dans son œuvre est simple et il conseille aux ouvriers de la moisson du Seigneur d'apprendre de notre frère bien-aimé quelques leçons précieuses sur la façon de gagner les âmes.»

Le docteur Dale dit: «Quant au pouvoir de Moody, je crois qu'il est très difficile d'en parler. Il est si réel et en même temps, si différent du pouvoir des autres prédicateurs que je ne sais comment le décrire. Sa réalité est indéniable. Un homme qui peut captiver l'intérêt d'un auditoire de trois à six mille personnes pendant une demi-heure le matin, à nouveau pendant quarante minutes à midi et qui peut retenir l'intérêt d'un troisième auditoire de treize à quinze mille personnes pendant

quarante minutes le soir, doit avoir un pouvoir extraordinaire cela ne fait aucun doute».

À propos de ce merveilleux pouvoir, Torrey affirma: «J'ai souvent entendu dire par diverses personnes: Nous avons parcouru de grandes distances pour voir et entendre D. L. Moody, qui, en effet, était un prédicateur extraordinaire. Certes, c'était un merveilleux prédicateur; tout bien considéré, le meilleur que j'ai jamais entendu; c'était un grand privilège de l'entendre prêcher, comme lui seul savait le faire. Ceci dit, l'ayant connu intimement, je désire témoigner que Moody était plus grand encore comme intercesseur que comme prédicateur. En face d'obstacles apparemment insurmontables, il savait vaincre toutes les difficultés. Il savait et il croyait du plus profond de son âme, que rien n'était trop difficile pour Dieu, que tout lui était possible et que la prière pouvait tout obtenir de lui.»

Un jour, pendant sa grande campagne de Londres, Moody était en train de prêcher dans un théâtre comble, où l'auditoire appartenait à la haute société et comptait un membre de la famille royale. Moody se leva et lut Luc 4.27: «Il y avait aussi plusieurs lépreux en Israël du temps d'Élisée le prophète...» Arrivé au mot «Élisée», il ne put le prononcer et se mit à bégayer et à balbutier. Il recommença à lire le verset, mais arrivé à «Élisée», il ne put poursuivre. Il essaya une troisième fois sans plus de succès. Alors il ferma le livre et très ému, il leva les yeux et dit: «Ô Dieu! Sers-toi de cette langue maladroite pour proclamer le Christ crucifié à cette foule.» La puissance de Dieu descendit sur lui et son âme se répandit en un tel torrent de paroles que l'auditoire tout entier fut comme enflammé par le feu divin.

Ce fut au cours de ce deuxième voyage aux îles Britanniques qu'il accomplit son œuvre chez les étudiants des deux célèbres universités, Oxford et Cambridge. On a souvent raconté l'histoire selon laquelle lui, un homme sans instruction, mais plein de diplomatie et de bon sens, vint à bout de la censure et accomplit parmi les intellectuels ce que certains considèrent comme la plus grande œuvre de sa vie.

Bien que Moody n'ait pas fait d'études universitaires, il reconnaissait la grande valeur de l'instruction et il conseillait toujours aux jeunes de se préparer afin de bien utiliser la Parole de Dieu. Il reconnaissait le grand avantage de l'instruction pour ceux qui prêchaient avec la puissance du Saint-Esprit. Il existe encore trois grands monuments qui témoignent de ses convictions à ce sujet, les trois écoles qu'il fonda :

1. l'Institut biblique Moody de Chicago, avec trente-huit édifices et seize mille élèves inscrits aux classes de jour ou du soir et aux cours par correspondance ;
2. le Séminaire de Northfield, avec quatre cent quatre-vingt-dix étudiants ;
3. l'école de Mount Hermon, et ses cinq cents élèves.

Cependant, ne nous trompons pas comme l'ont fait certains de ces élèves, et certains d'entre nous, en pensant que le pouvoir de Moody était plus intellectuel que spirituel. Sur ce point, lui-même insista beaucoup. Pour plus de clarté, citons ce passage pris dans ses *Brèves Causeries* « Je ne connais rien de plus important dont ait besoin l'Amérique, si ce n'est d'hommes et de femmes en qui brûle le feu du ciel ; je n'ai jamais rencontré d'hommes ni de femmes enflammés de l'Esprit de Dieu qui aient

échoué. Je crois que cela est véritablement impossible; de telles personnes ne se sentent jamais découragées. Elles vont toujours de l'avant et s'enhardissent toujours plus. Mes bien-aimés, si vous n'avez pas obtenu cette lumière, essayez de l'acquérir en priant: Oh Dieu, remplis-moi de la lumière de ton Saint-Esprit!»

Dans les écrits de R. A. Torrey, apparaît l'esprit de ces écoles fondées par Moody: «Moody avait l'habitude de m'écrire avant d'entamer une nouvelle campagne, en me disant:» J'ai l'intention de commencer le travail en tel endroit et tel jour; je vous prie de réunir les étudiants pour une journée de jeûne et prière. «Je lisais cette lettre aux étudiants et je leur disais:» Moody désire que nous consacrons un jour au jeûne et à la prière pour demander les bénédictions divines premièrement sur nos âmes à nous et pour notre travail et ensuite, pour lui et pour son œuvre. Souvent nous restions dans la salle de classe jusque tard dans la nuit, ou tôt le matin si on préfère, à implorer Dieu parce que Moody nous exhortait à prier jusqu'à ce que nous recevions la bénédiction. Combien d'hommes et de femmes ai-je connus qui ressentirent une véritable transformation de leur vie et de leur caractère grâce à ces nuits de prière, et combien ont réussi de grandes choses grâce, en grande partie, à ces heures passées à supplier Dieu?

«Jusqu'au jour de ma mort, je me souviendrai du 8 juillet 1894. C'était le dernier jour de l'assemblée des étudiants de Northfield [...]. À trois heures de l'après-midi, nous nous sommes réunis devant la maison de la mère de Moody [...]. Il y avait quatre cent cinquante-six personnes dans ce groupe [...]. Après avoir marché quelques minutes, Moody décida que nous pouvions nous arrêter. Nous nous sommes assis sur les troncs d'arbres tombés,

sur les rochers ou par terre. Moody nous donna alors la parole afin que n'importe quel étudiant pût s'exprimer. Quelques soixante-quinze d'entre eux se levèrent, l'un après l'autre, pour dire: » Je n'ai pas pu attendre jusqu'à trois heures de l'après-midi, mais je suis resté seul avec Dieu depuis le culte du matin, et je crois pouvoir dire que j'ai reçu le baptême du Saint-Esprit. « En entendant le témoignage de ces jeunes gens, Moody suggéra: » Jeunes gens, pourquoi ne nous mettrions-nous pas à genoux, maintenant, ici même, pour demander à Dieu de manifester en nous la puissance de Son Esprit de façon spéciale, comme Il le fit pour les apôtres, le jour de la Pentecôte? Et là, sur la montagne, nous avons prié.

En montant, nous avons remarqué les nuages noirs qui s'accumulaient dans le ciel; au moment où nous commençâmes à prier, la pluie se mit à tomber sur les hauts pins et sur nous. Mais depuis dix jours, il s'était accumulé au-dessus de Northfield une autre sorte de nuée, une nuée pleine de la miséricorde, de la grâce et de la puissance divines, de sorte qu'en cette heure, nos prières avaient percé ces nuées, et que la vertu du Saint-Esprit se déversait sur nous avec grande force. Hommes et femmes reçurent, c'est là ce dont nous avons besoin, le baptême dans le Saint-Esprit.

« Moody lui-même était un étudiant infatigable, cela ressort clairement de ce qui suit: » Tous les jours de sa vie, jusqu'à la fin, à ce que je crois, il se levait très tôt pour méditer la Parole de Dieu. Il avait l'habitude de se lever à quatre heures du matin pour étudier la Bible. Un jour, il me dit: « Pour étudier, je dois me lever avant quiconque dans la maison. » Il s'enfermait dans une pièce à l'écart de la famille, seul avec sa Bible et Dieu.

« On peut parler avec puissance, mais malheur à celui qui néglige le seul Livre donné par Dieu, qui sert d'instrument au moyen duquel Il donne et exerce Son pouvoir ! Un homme peut lire un nombre incalculable de livres et assister à de grandes conventions ; il peut organiser des réunions de prière qui durent des nuits entières, implorer la puissance du Saint-Esprit, mais si cet homme ne reste pas en contact étroit et constant avec le Livre unique, la Bible, il ne recevra pas cette puissance. S'il a déjà quelque force, il ne pourra pas la conserver, si ce n'est par l'étude quotidienne, sérieuse et intense de ce Livre. »

Toutes choses en ce monde doivent avoir une fin ; et ainsi arriva l'heure de la fin du ministère de D. L. Moody sur cette terre. Le 16 novembre 1899, au milieu de la campagne qu'il prêchait à Kansas City, à des auditoires qui atteignaient quinze mille personnes, il prêcha son dernier sermon. Il est probable qu'il se soit douté que c'était le dernier ; ce qui est sûr, c'est que son appel au salut fut béni de la puissance d'en haut et des centaines d'âmes furent gagnées à Christ.

Pour tout le pays, le vendredi 22 décembre 1899 fut le jour le plus court de l'année, mais pour D. L. Moody, l'aube qui se levait était celle du jour qui n'aurait pas de fin. À six heures du matin, il s'endormit d'un sommeil léger. Puis ses proches l'entendirent s'écrier d'une voix très claire : « Si c'est cela la mort, il n'y a pas de vallée. C'est glorieux. J'ai passé le seuil et j'ai vu les enfants ! (Deux de ses petits-enfants étaient décédés). La terre est derrière ; le ciel s'ouvre devant moi. Dieu m'appelle ! » Puis il se tourna vers sa femme, qu'il aimait plus que personne au monde, à l'exception de Christ et lui dit : « Tu as été pour moi une bonne épouse. »

Lors du culte funèbre, célébré très simplement, Torrey, Scofield, Sankey et les autres s'adressèrent à la grande foule émue qui y assistait. Ensuite, le cercueil fut transporté par les élèves de l'École Biblique de Mount Hermon vers un point élevé tout proche. C'est là qu'ils l'enterrèrent.

Trois ans plus tard, la fidèle servante de Dieu, Emma Moody son épouse, s'endormit elle aussi en Christ et elle fut enterrée à ses côtés, au même endroit, jusqu'au jour glorieux de la résurrection.

Arrêtons-nous un instant sur la vie extraordinaire de ce grand conquérant d'âmes. Lorsque le jeune Moody pleurait, ébranlé par la puissance d'en haut, lors d'un message du jeune Spurgeon, il fut poussé à s'exclamer: «Si Dieu peut se servir de Spurgeon, Il peut se servir de moi aussi!»

La biographie de Moody est l'histoire d'une vie complètement soumise à Dieu. R. A. Torrey dit: «Le premier facteur qui fit de Moody un instrument si utile entre les mains de Dieu, était que c'était un homme totalement soumis à la volonté divine. Chaque gramme de ce corps de cent vingt-sept kilos appartenait au Seigneur; tout ce qu'il était et tout ce qu'il possédait appartenait entièrement à Dieu... Si nous, vous et moi, désirons être utilisés par Dieu, nous devons nous soumettre à Lui absolument et sans restriction.»

Cher lecteur, décidez-vous maintenant avec la même détermination et grâce à l'aide divine: «Si Dieu a pu se servir de Dwight Moody, il peut se servir de moi aussi.» Qu'il en soit ainsi!

Jonathan Goforth

«Par Mon Esprit»

(1859-1936)

Un jour de l'année 1900 à Tchang-Tchéou, à l'intérieur de la Chine, passa un courrier au grand galop. Il apportait une dépêche de l'Impératrice au gouverneur, lui ordonnant de prendre toutes les mesures nécessaires pour exterminer immédiatement tous les étrangers. Lors de l'horrible massacre qui suivit, Jonathan Goforth, sa femme et ses jeunes enfants se trouvèrent encerclés par des milliers de Boxers déterminés à les tuer.

Le père de famille, en tombant sur le sol victime d'un terrible coupe qui faillit lui faire éclater le crâne, entendit une voix qui lui disait: «Ne crains rien! Tes frères prient pour toi!» Avant de sombrer dans l'inconscience, il vit arriver au galop un cheval qui menaçait de le piétiner. Lorsqu'il revint à lui, il vit que le cheval était tombé à côté de lui et qu'il trépignait de telle sorte que ses attaquants furent obligés de renoncer à leur dessein de le tuer.

Ainsi, par la suite, le missionnaire se rendit compte que la main de Dieu l'avait merveilleusement et constamment protégé pendant toute la période des massacres des Boxers, au cours de laquelle des centaines de croyants furent tués. Jonathan Goforth

et sa famille échappèrent à d'innombrables situations angoissantes qu'ils rencontrèrent au milieu du peuple en révolte avant de parvenir, vingt jours plus tard, sur la côte.

Rosalind et Jonathan Goforth menaient une vie toute cachée en Dieu avec le Christ. D'après Goforth lui-même, voici comment ils vivaient: «Non seulement, c'est stupide d'accepter pour nous la gloire qui appartient à Dieu, mais c'est aussi un grave péché, car le Seigneur a dit: Je ne donnerai pas ma gloire à un autre.»

Alors qu'il était encore jeune, Jonathan Goforth adopta les paroles de Zacharie 4.6 et en fit la devise de sa vie: «Ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais c'est par mon Esprit, dit l'Éternel des armées.»

Quelqu'un qui le connaissait intimement, écrivit:

«Avant tout, Jonathan Goforth était un conquérant d'âmes. C'est pour cette raison qu'il devint missionnaire à l'étranger; il n'avait pas d'autre intérêt, il n'était attiré par aucune autre activité, ni aucun autre ministère... Avec la flamme de l'amour de Dieu dans son cœur, il manifestait un enthousiasme irrésistible et une énergie infatigable. Rien ne pouvait mettre un frein à ses efforts dynamiques dans l'œuvre à laquelle Dieu l'avait appelé. Il était ainsi à 77 ans, comme il l'avait été à 57. La chute de la vue au cours de ses trois dernières années n'entama en rien son énergie, au contraire, il semble même que celle-ci augmenta.»

Ses propres paroles nous révèlent comment s'édifièrent les fondations de sa vie, toute au service du Seigneur: «Ma mère, lorsque mes frères et moi étions petits, nous enseignait les Écritures avec un dévouement de tous les instants et elle priait

avec nous. Une chose qui eut une grande influence sur ma vie fut le fait que ma mère me demandait de lui lire des Psaumes à haute voix. J'avais à peine cinq ans lorsque je commençai cet exercice et j'en trouvai la lecture facile. Ainsi, je pris l'habitude de mémoriser les Écritures, ce que je fis toujours par la suite avec grand profit.»

Nous pourrions tous dire que très facilement, la lecture des Écritures et la prière peuvent dégénérer en une formalité monotone. Mais, au contraire, le visage de Jonathan Goforth s'illuminait du reflet de la gloire des Écritures qu'il recevait en son âme. Après sa mort, une servante catholique romaine déclara: «Lorsque Monsieur Goforth logeait dans la maison où je travaille, je regardais son visage et je me demandais: le visage de Dieu sera-t-il ainsi?»

À propos de la conversion de son père, Jonathan écrivit: «À l'époque de ma conversion, je vivais avec mon frère William. Une fois, nos parents vinrent nous rendre visite et passèrent environ un mois avec nous. Depuis un certain temps, le Seigneur m'avait amené à tenir un culte familial. Ainsi donc, j'annonçai un jour: Nous allons avoir un culte de famille aujourd'hui et je demande à tous de se réunir après le repas. Je m'attendais à ce que mon père s'oppose à cette idée, parce que chez lui, nous n'avions pas l'habitude de rendre grâces avant le repas, sans parler d'un culte familial! Je lus un chapitre d'Ésaïe et après quelques minutes de discussion à ce sujet, nous avons prié ensemble, à genoux. Nous avons continué à tenir ces cultes toutes les fois où je me trouvais à la maison. Après quelques mois, mon père fut sauvé.»

Lorsque le jeune Goforth faisait ses études secondaires au lycée, son ambition était de devenir avocat, jusqu'au jour où il tomba sur la biographie du prédicateur Robert McCheyne qui l'inspira beaucoup. Non seulement toutes ses ambitions s'évanouirent à jamais, mais il consacra toute sa vie à amener les âmes au Sauveur. Vers cette époque, le jeune garçon dévora les livres suivants: *Les discours de Spurgeon*; *Les meilleurs sermons de Spurgeon*; *La grâce abondante* (Bunyan) et *Le repos des saints* (Baxter). Naturellement, la Bible était son livre de prédilection et il avait coutume de se lever deux heures plus tôt afin d'étudier les Écritures, avant de se mettre à toute autre tâche de la journée.

À propos de l'appel qu'il reçut de Dieu à cette époque-là, il écrivit:... Bien que je me sois senti entraîné à prêcher la Parole, je me refusais formellement à être missionnaire à l'étranger. Mais un collègue m'invita à assister à une réunion missionnaire où l'on lança l'appel suivant: Depuis deux ans, je vais de ville en ville, décrivant la situation à Formose et priant pour qu'un jeune se propose pour m'aider. Il semble que je n'ai pas réussi à transmettre la vision à qui que ce soit. Ainsi donc, je repars seul. D'ici peu mes os iront blanchir au flanc de quelque colline de Formose. j'ai le cœur serré en pensant qu'aucun jeune ne se sent appelé à continuer le travail que j'ai commencé.

«En entendant ces paroles, je me sentis envahi de honte. Si la terre m'avait englouti, j'aurais été soulagé. Moi qui avais été racheté par le précieux sang du Christ, j'osais organiser ma vie uniquement selon ma volonté. j'entendis alors la voix du Seigneur qui me disait: Qui enverrai-je et qui ira pour nous? et je répondis: Me voici, envoie-moi. Depuis lors, je suis missionnaire. j'ai lu avec avidité tout ce que j'ai pu trouver sur les

missions à l'étranger et je me suis efforcé de transmettre aux autres la vision que j'avais eue, celle de millions d'êtres humains qui n'ont pas eu la chance d'entendre un prédicateur.»

Enfin, vint le moment de commencer ses études à Toronto. Le premier dimanche, il le passa à travailler parmi les détenus de la prison «Don», une habitude qu'il garda pendant toutes ses années d'études dans cette ville. Pendant la semaine, il consacrait beaucoup de temps à aller de maison en maison pour gagner des âmes au Christ. Lorsque le directeur de l'institut biblique où il faisait ses études lui demanda dans combien de maisons il était allé frapper du mois de juin au mois d'août, il répondit: «neuf cent soixante».

C'est pendant ses études que Jonathan épousa Rosalind Bell-Smith. À propos de cet événement, elle écrivit: «Depuis l'âge de vingt ans, j'ai prié le Seigneur pour lui demander, si c'était sa volonté que je me marie, de me diriger vers un jeune homme qui lui soit entièrement dévoué, à lui et à son service [...] Un dimanche, j'assistais à une réunion des ouvriers de la Toronto Mission Union. Un peu avant le commencement de la réunion, quelqu'un, de la porte, appela Jonathan Goforth. Lorsque celui-ci se leva pour sortir, il laissa sa Bible sur la chaise. Je fis alors quelque chose que je ne pus jamais m'expliquer, et pour quoi je ne me suis pas trouvé d'excuses; je me sentis poussée à aller jusqu'à sa chaise, je pris la Bible et retournai à ma place. En la feuilletant rapidement, je me rendis compte qu'elle était écornée par un long usage et je la replaçai sur la chaise de son propriétaire. Tout ceci se passa en quelques secondes. Assise là pendant le culte, je me dis: Voici le jeune homme qu'il serait bon que j'épouse.»

La jeune fille poursuivit: «Ce même jour, je fus désignée, avec quelques autres, pour ouvrir un avant-poste dans une autre partie de Toronto. Jonathan Goforth faisait également partie de ce groupe. Au cours des semaines suivantes, j'eus de nombreuses occasions de voir la vraie grandeur de cet homme, que même son apparence insignifiante ne pouvait dissimuler. Aussi, lorsqu'il me demanda:» Veux-tu unir ta vie à la mienne et partir en Chine?..., sans hésiter un seul instant, je répondis oui. Mais quelques jours plus tard, grande fut ma surprise lorsqu'il me demanda: Tu me promets que tu ne m'empêcheras jamais de faire passer le Seigneur et son œuvre en premier, même avant toi? C'était là exactement le genre d'homme que j'avais demandé à Dieu de m'envoie comme mari et je répondis fermement: Je te le promets. (Oh, combien le Maître fut bon de m'avoir caché tout ce que cette promesse signifiait!).

«Quelques jours après lui avoir promis ce qu'il me demandait, arriva la première épreuve. j'avais toujours rêvé (en femme que j'étais) de la belle alliance que j'allais avoir. Ce fut alors que Jonathan me demanda:» Serais-tu très contrariée si je ne t'achetais pas d'alliance? «Il se lança aussitôt dans une explication enthousiaste sur la façon dont il s'efforçait de distribuer des livres et des brochures et sur le travail qui se faisait en Chine. Il voulait économiser tout ce qu'il pouvait pour cette œuvre importante. En l'écoutant et après avoir contemplé la lumière qui illuminait son visage, mes visions d'une belle alliance s'évanouirent. Ce fut ma première leçon sur les vraies valeurs.»

Le 19 janvier 1888, des centaines de croyants se réunirent dans la gare de Toronto pour faire leurs adieux au ménage Goforth qui

partait travailler à l'œuvre de Dieu en Chine. Avant le départ du train, tous baissèrent la tête pour prier et, lorsque le train s'ébranla, tous se mirent à chanter: «En avant, soldats de Christ». Lorsqu'il se fut éloigné de la gare, le jeune couple pria Dieu de les prendre sous sa garde afin que leur vie soit éternellement digne de la grande confiance que leurs frères avaient mise en eux.

Peu après leur arrivée en Chine, Hudson Taylor leur écrivit: «Cela fait dix ans que notre mission s'efforce de pénétrer dans le sud de la province du Honan et nous venons juste d'y parvenir... Frère, si vous voulez entrer dans cette province, vous devrez avancer à genoux». Mais, si la Mission de la Chine intérieure, qui avait des missionnaires et des aides qui connaissaient la langue et les coutumes du pays, avait échoué pendant dix ans dans cette province, comment pourrait-il y parvenir, lui un jeune homme sans expérience et sans aucune connaissance de la langue? Les paroles de Hudson Taylor, «avancer à genoux», devinrent la devise de la mission de Goforth pour entrer dans le sud du Honan.

Il fallut à Jonathan Goforth plus longtemps pour apprendre la langue qu'à son compagnon, arrivé un an après lui. Un jour, avant d'aller prêcher, en proie au désespoir, il dit à sa femme: «Si le Seigneur ne fait pas un miracle pour que je puisse apprendre cette langue, j'échouerais complètement comme missionnaire!» Deux heures plus tard, il revint en disant: «Oh, Rosa! C'est merveilleux! Dès que j'ai commencé à prêcher, les mots et les phrases sont sortis si facilement que les gens m'ont bien compris.» Deux mois plus tard, ils reçurent une lettre des étudiants de l'université Knox à Toronto, dans laquelle ils

racontaient comment un jour et à une heure donnés, ils s'étaient réunis afin de prier pour eux, «seulement pour les Goforth», et comment il avaient eu la conviction qu'ils avaient reçu la bénédiction de Dieu parce qu'ils avaient ressenti fortement la présence de Dieu et sa puissance pendant leur prière. Goforth ouvrit son journal et découvrit que c'était ce même jour et à cette même heure que Dieu lui avait donné le talent de parler avec facilité. Quelques années plus tard, un de ses compatriotes, qui parlait bien chinois, lui déclara à propos de sa façon de s'exprimer: «On vous comprend très bien lorsque vous parlez, mieux que toute autre personne que je connaisse».

Un missionnaire chevronné donna ce conseil à Goforth: «Les Chinois ont tant de préjugés à l'encontre du nom de Jésus qu'il faut commencer par vous efforcer de détruire les faux dieux, et seulement ensuite vous pourrez prononcer le nom de Jésus si vous en avez l'occasion.» En rapportant ceci à sa femme, Goforth s'écria avec indignation: «Jamais! jamais! **Jamais!**» Jamais il ne prêcha sans tenir sa Bible ouverte à la main.

Lorsque, des années plus tard, les missionnaires novices lui demandèrent le secret des fruits extraordinaires de son ministère, il répondit: «Je laissai Dieu parler aux âmes de ceux qui écoutaient par l'intermédiaire de sa propre Parole. Mon seul secret pour toucher le cœur des pires pécheurs est de leur montrer ce dont ils ont tant besoin et de leur parler du Sauveur puissant qui peut les sauver [...] C'était le secret de Luther, c'était le secret de John Wesley et personne n'a plus tiré profit de ce secret que D.L. Moody.» Afin de manier le «glaive de l'Esprit» avec une grande habileté, Goforth «l'affilait» par rhude quotidienne, sans relâche. Au lieu de se dresser contre les idoles,

il exaltait le Christ crucifié qui attirait les pécheurs et les persuadait de renoncer à leurs désirs vains.

En 1896, il écrivit: « Depuis notre arrivée à Tchang-Tchéou, il y a cinq mois, le pouvoir du Saint Esprit s'est manifesté presque chaque jour à notre grande joie. Au cours de tous ces mois, plus de 25 000 personnes nous ont rendu visite et nous avons prêché l'Évangile à tous. Nous avons prêché en moyenne huit heures par jour. Il y a parfois plus de 50 femmes réunies sur la terrasse (il parlait aux hommes, tandis que sa femme s'adressait aux femmes) [...] Presque chaque fois que nous proclamons le Christ comme notre Rédempteur et notre Sauveur, le Saint-Esprit convertit quelqu'un et parfois, dix ou vingt personnes ».

Cependant, il ne faut pas penser que les épreuves manquèrent à ces missionnaires. Peu après leur arrivée en Chine, un incendie détruisit tous leurs biens matériels. L'été, la chaleur était si forte que leur fille aînée, Gertrude mourut et il fallut transporter son corps à soixante-quinze kilomètres de là, en un lieu où la sépulture des étrangers était autorisée. Lorsque un second enfant, Donald, mourut, il fallut faire le même long voyage avec le petit cadavre. Après douze années passées en Chine, ils perdirent à nouveau tout ce qu'ils possédaient lorsqu'au cours d'une inondation, les eaux envahirent la maison et montèrent à plus de deux mètres.

En 1900, peu après la mort d'une autre fille, Florence, à la suite d'une méningite, survint l'insurrection des Boxers, dont nous avons parlé au début de cette biographie. Pendant le soulèvement des Boxers, plusieurs centaines de missionnaires et de croyants furent sauvagement assassinés. Seule la main de

Dieu les guida et les soutint pendant leur fuite, un périple de mille cinq cents kilomètres, par une chaleur intense en portant l'un des quatre enfants qui était malade. D'innombrables fois, ils se virent entourés de foules qui criaient: «Tuons-les! Tuons-les!»

Une fois, la foule en fureur leur jeta des pierres si grosses qu'elles cassèrent des côtes aux chevaux qui tiraient la voiture, mais tous les membres de leur groupe s'en tirèrent sains et saufs! Goforth reçut plusieurs coups d'épée, dont l'un pénétra jusqu'à l'os de son bras gauche qu'il avait levé pour se protéger la tête. Bien que le casque grossier qu'il portait ait été pratiquement mis en pièces, il réussit à ne pas tomber jusqu'au moment où il reçut un coup qui faillit lui faire éclater le crâne. Mais Dieu ne permit pas que les mains des hommes le détruisent, car il avait encore une grande œuvre à accomplir en Chine par l'intermédiaire de ces serviteurs fidèles. Ainsi donc, sans pouvoir soigner ses blessures et les vêtements ensanglantés, le groupe affronta les multitudes déchaînées jour après jour, jusqu'à l'arrivée à Shanghai. De là, toute la famille s'embarqua pour le Canada.

Lorsque le danger eut diminué en Chine, nos héros infatigables revinrent et se remirent au travail à Tchang-Tchéou. La région fut divisée en trois: la partie qui échut à Goforth fut le vaste territoire qui s'étend au nord de la ville, occupé par d'innombrables bourgs et villages.

L'idée de Goforth était de louer une maison dans un centre important, d'y passer un mois à évangéliser, puis de partir s'installer dans un autre centre. Il désirait que sa femme prêche dans la cour de la maison dans la journée, tandis que ses aides et

lui prêcheraient dans les rues et dans les villages voisins. Le soir, ils célébraient un culte ensemble, et elle jouait de l'harmonium. À la fin du mois, ils pourraient laisser l'un de leurs aides pour instruire les nouveaux convertis, tandis que le groupe irait s'installer dans un autre centre. À propos de ce plan, la femme de Goforth écrivit :

« En fait, le plan avait été bien conçu, à une chose près : il n'avait pas pensé aux enfants [u.] Je me souvins comment, à Ho-pei, les enfants, qui avaient attrapé la varicelle, se pressaient autour de moi tandis que je tenais le plus petit dans mes bras. Je me souvins des quatre tombes de nos enfants et j'endurcis mon cœur contre ce plan. Comme mon mari me supplia jour après jour ! Rosa, assurément, le plan vient de Dieu et je crains que quelque chose n'arrive à nos enfants si nous lui désobéissons. L'endroit le plus sûr pour toi et pour nos enfants est le chemin de l'obéissance. Tu penses à garder nos enfants en sécurité à la maison, mais Dieu peut te montrer que tu te trompes. Il protégera nos enfants si tu lui obéis et si tu lui fais confiance. Peu après, Wallace tomba malade de dysenterie asiatique et pendant quinze jours, nous luttâmes pour le sauver. Mon mari me dit : Oh, Rosa ! soumets-toi à Dieu, avant que nous les perdions tous, mais moi, je trouvais Jonathan dur et cruel. Puis, notre petite Constance tomba elle aussi victime de la même maladie. Alors, Dieu se révéla à moi comme un Père en qui je pouvais me confier pour sauver mes enfants. Je baissai la tête et dis : » Ô, Dieu, il est trop tard pour Constance, mais j'ai confiance en toi, protège mes enfants. J'irai où tu me l'ordonneras. « Dans la soirée du jour où mourut la petite fille, je fis venir madame Wang, une croyante fervente et une amie et je lui dis : Je ne peux tout vous raconter maintenant, mais je suis résolue à accompagner mon mari dans

ses tournées d'évangélisation. Voulez-vous venir avec moi? Les larmes aux yeux, elle répondit: Je ne peux pas, car ma fille risque de tomber malade dans de telles conditions. Je ne voulus pas insister et lui demandai simplement de prier et de me répondre après. Le lendemain, elle revint, les yeux pleins de larmes, mais avec un sourire, elle me dit: J'irai avec vous.»

Il est important de noter qu'à partir de ce moment, les Goforth ne perdirent aucun autre enfant en Chine, en dépit des nombreuses années de cette vie nomade qu'ils passèrent à évangéliser. Goforth gardait son habitude de se lever à cinq heures le matin pour prier et étudier les Écritures, aussi fidèlement que lorsqu'il était chez lui à Tchang-Tchéou. En général, pour étudier, il devait rester debout devant la fenêtre, le dos tourné à sa famille.

Au sujet de l'œuvre accomplie à Tchang-Tchéou, Goforth lui-même déclara: «Pendant les premières années de mon travail en Chine, la pensée qu'il faut semer avant toute moisson suffisait à me satisfaire. Mais il s'était déjà écoulé plus de treize ans, et la moisson semblait encore bien loin. j'étais sûr qu'un meilleur résultat était possible si je possédais la vision et la foi nécessaires pour le réclamer. Les paroles du Maître dans Jean 14.12 m'obsédaient: En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père. Je ressentais profondément combien 'les plus grandes œuvres faisaient défaut dans mon ministère».

En 1905, Jonathan lut dans la biographie de Charles Finney que les croyants ne peuvent pas attendre une grande moisson

d'âmes, en réponse à leurs prières, sans respecter les lois qui gouvernent la moisson spirituelle, pas plus qu'un paysan ne peut demander une moisson matérielle, sans tenir compte des lois de la nature. Il résolut alors de découvrir quelles étaient ces lois et il décida de les observer, quel qu'en soit le prix.

Il se lança alors dans une étude approfondie, à genoux, du Saint Esprit et nota ses remarques dans les marges de sa bible chinoise. Lorsqu'il commença à enseigner ces leçons aux croyants, il y eut un grand ébranlement qui amena la confession des péchés. Ce fut lors de la grande exposition idolâtre de Hsun Hsien que Dieu montra pour la première fois sa grande puissance dans le ministère de Goforth. Pendant le sermon, un ouvrier de la mission s'exclama à voix basse : « Ces gens sont aussi émus par le message que le fut la foule le jour de la Pentecôte par le sermon de Pierre. » Le soir de ce même jour, dans une salle louée et qui ne pouvait contenir la foule des païens qui voulaient l'entendre, Goforth prêcha sur le thème : « Celui qui porta lui-même nos péchés en son corps sur le bois de la croix ». Presque tous se sentirent ébranlés et convaincus de péché, et lorsque le prédicateur lança l'appel, ils se levèrent en criant : « Nous voulons suivre ce Jésus qui est mort pour nous ! » L'un des ouvriers présents exprima ainsi ce qu'il vit : « Frère, Celui que nous avons prié si longtemps pour qu'il vienne, est enfin venu cette nuit ». Dans les jours qui suivirent, de nombreux pécheurs furent sauvés dans tous les avant-postes et au cours de tous les cultes.

À propos du réveil qui eut lieu vers cette époque en Corée, l'un des missionnaires écrivit ceci sur ce qu'il vit : « Les missionnaires étaient comme les autres croyants ; aucun d'entre eux n'avait de

talent extraordinaire. Ils vivaient et travaillaient comme 'tous les autres, lorsqu'ils n'étaient pas en prière... Jamais je n'ai ressenti la présence divine comme je la ressentis dans leurs supplications à Dieu. Il semblait que ces missionnaires nous portaient jusqu'au trône du ciel [n.] Je fus aussi très impressionné en voyant comment ce réveil était pratique... Il Y avait des dizaines de milliers d'hommes et de femmes complètement transformés par le feu divin. De grandes églises qui pouvaient contenir mille cinq cents personnes étaient comblées; il fallait célébrer un culte pour les hommes et ensuite un autre pour les femmes, afin que tous puissent y assister. Chez tous, brûlait le désir de répandre la bonne nouvelle. Les enfants s'approchaient des passants dans la rue pour leur demander d'accepter Jésus-Christ comme leur Sauveur et Seigneur. La pauvreté du peuple de Corée est connue du monde entier. Malgré cela, les offrandes étaient si généreuses que les missionnaires ne voulaient plus parler du devoir de donner. Il y avait une grande dévotion pour la Bible: presque tous en avaient un exemplaire dans leur poche. Le merveilleux esprit de la prière imprégnait toute leur existence.»

De retour de Corée, Goforth fut appelé en Mandchourie. Plus tard, il écrivit: «Lorsque je commençai le long voyage, j'étais convaincu que j'avais un message de Dieu à remettre aux gens, mais je n'avais aucune idée sur la façon de présider à un réveil. Je savais faire un discours et je savais amener les gens à prier, mais je ne savais rien de plus... »

Goforth eut une grande désillusion à son arrivée en Mandchourie. Les croyants ne priaient pas comme ils l'avaient promis et l'Église était divisée! Après le premier culte, seul dans

sa chambre, il tomba à genoux, découragé et désespéré. Dieu répondit à son insistance, en envoyant un désir si grand de prier dans les églises et une contrition si profonde du péché, que non seulement les gens furent purifiés de tout péché, mais les âmes perdues vinrent en grand nombre et trouvèrent leur salut.

Le thème du réveil de l'année 1850 avait été: «Il faut naître de nouveau»; celui de 1870: «Crois au Seigneur Jésus». Mais le thème de Goforth fut: «Ni par la puissance, ni par la force, mais par mon Esprit» (Zacharie 4.6). L'œuvre accomplie par l'Esprit en divers endroits de Mandchourie, en réponse aux prières insistantes et malgré les difficultés de toutes sortes ressort clairement de ce que Goforth écrivit à propos de l'œuvre accomplie dans la ville de Newchang:

«Une fois monté en chaire, je me suis agenouillé un moment, comme de coutume, pour prier. Lorsque je regardai l'assistance, il me sembla que tous, hommes, femmes et enfants présents dans l'église, étaient en proie aux douleurs du remords et du jugement. Les larmes coulaient en abondance et il y eut confession de toutes sortes de péchés. Comment expliquer cela? L'église avait la réputation d'un église morte et sans aucune espérance; néanmoins, avant que je n'ai prononcé une seule parole, chanté un seul hymne et avant toute prière, cette œuvre merveilleuse commença. Il n'y a pas d'autre explication: ce fut l'Esprit de Dieu qui œuvra en réponse aux prières des églises de Moukden, Leao-yang et autres lieux de Mandchourie, qui avaient déjà vécu ce même réveil et furent amenées à intercéder pour leur pauvre et malheureuse église sœur.»

Lorsque Jonathan Goforth partit en Mandchourie, il était presque inconnu hors du petit cercle de sa propre confession. Quelques semaines plus tard, lorsqu'il revint, les yeux des croyants du monde entier étaient fixés sur lui. Malgré tout, il resta l'humble _ serviteur de Dieu, conscient que l'œuvre n'était pas sienne, mais qu'elle appartenait à l'Esprit de Dieu.

Chan-si est connue comme la « province des martyrs ». Un docteur chinois raconta à Goforth qu'il avait assisté dans cette province, au cours de l'insurrection des Boxers, à la mort de cinquante-neuf missionnaires. Tous avaient fait face au bourreau avec le plus grand calme. Une petite fille aux cheveux roux demanda au gouverneur : « Pourquoi devons-nous mourir ? Nos médecins ne sont-ils pas venus de pays lointains pour consacrer leur vie à servir votre peuple ? Est-ce que de nombreux malades condamnés n'ont pas été guéris ? Est-ce que des aveugles n'ont pas retrouvé la vue ? Est-ce à cause du bien que nous avons fait que nous devons mourir ? » Le gouverneur baissa la tête et ne répondit pas, mais un soldat saisit l'enfant par les cheveux et lui trancha la tête d'un seul coup de sabre. Tous furent mis à mort les uns après les autres ; tous moururent avec un sourire de paix. Ce même docteur raconta qu'il vit au milieu du groupe une femme qui parlait gaiement à son petit garçon. Un seul coup de sabre l'abattit, mais l'enfant continua à lui tenir la main ; tout de suite après, un autre coup tomba, et un petit cadavre glissa à côté de celui de la mère.

C'est dans cette même « province des martyrs » que Dieu envoya ses serviteurs, les Goforth, huit ans plus tard, et voici ce qui se passa : « À Chuwahsien, peu après avoir commencé à parler, je vis de nombreux auditeurs qui baissaient la tête, convaincus de

péché, tandis que les larmes coulaient sur leur visage. Après le sermon, tous ceux qui s'étaient mis à prier étaient ébranlés. Le réveil, qui commença ainsi, se poursuivit pendant quatre jours. Toutes sortes de péchés furent confessés. Le délégué régional s'étonna vivement en entendant confesser des meurtres, des vols et des crimes de toutes sortes, aveux que lui ne pouvait arracher que par le fouet appliqué au point de laisser les victimes à demi mortes. Parfois, après un culte de trois heures et plus, les gens rentraient chez eux pour continuer à prier. Même aux petites heures de la nuit, on trouvait de petits groupes réunis en divers endroits et. qui priaient jusqu'au lever du jour.»

Dans le lycée de jeunes filles de Chuwu, dans cette même «province des martyrs», «les élèves insistèrent pour qu'on leur accorde du temps pour jeûner et prier... Le lendemain, lorsque les jeunes filles se réunirent le matin pour prier, l'Esprit descendit sur elles et elles restèrent à genoux jusqu'au soir.»

Parmi les centaines d'exemples qui prouvent le puissant travail du Saint-Esprit dans les cœurs, en de multiples lieux, nous ne citerons que les suivants :

Tchang-Tchéou : «Près de sept cents personnes étaient là dès le matin. Il y avait une ferveur telle parmi les hommes qui essayaient de s'avancer que Goforth ne réussit à prêcher que l'après-midi. Le culte se poursuivit pendant la journée entière, avec seulement quelques interruptions pour les repas.»

Kwangchow : «L'église, qui comptait mille quatre cents places, ne pouvait contenir les foules. Le Saint-Esprit descendit avec une puissance extraordinaire. Il y avait parfois des centaines de pécheurs contrits qui pleuraient... Deux possédés du diable

furent délivrés et devinrent des croyants fervents en l'œuvre de Dieu. En quarante ans, le nombre des croyants passa de deux mille à huit mille.»

Shuntehfu: «Subitement, une douzaine d'hommes se mirent à prier et à pleurer [’00] sans pouvoir résister à la puissance du Saint-Esprit [...]. De vieux disciples de Confucius s'avancèrent, émus et pleins d'humilité pour reconnaître le Christ comme leur Seigneur. En tout, cinq cents hommes et femmes furent sauvés. Ce fut, peut-être, la plus grande œuvre du Saint-Esprit qu'il m'ait été donné de voir.»

Nanking : Il y avait plus de mille cinq cents auditeurs. Des centaines de personnes qui voulaient aussi assister ne purent entrer et durent retourner chez elles. Le culte du matin dura quatre heures. Le reste du temps fut consacré à la prière et à la confession des péchés. La foule qui désirait arriver jusqu'à l'estrade pour confesser ses péchés était si grande, qu'il fut nécessaire d'édifier un autre escalier [...]. Je revins sur l'estrade à trois heures de l'après-midi pour commencer le second culte. À ce moment-là des centaines de personnes s'approchèrent et je ne pus prêcher... À neuf heures du soir, six heures après le début du culte, je fus obligé de me retirer et de partir pour Pékin, où les croyants m'attendaient pour une autre série de cultes....

Shantung: «Le réveil fut si grand que près de trois mille membres vinrent s'ajouter à l'église en trois ans.»

Au sujet des cultes célébrés parmi les soldats du général Feng, la femme de Goforth écrivit: «Dès le commencement, nous avons ressenti la présence de Dieu. Deux fois par jour, Goforth avait des auditoires de deux mille personnes. principalement des

officiers qui faisaient preuve d'un grand intérêt. Leurs épouses étaient autorisées à assister à trois cultes et Dieu me donna l'onction de leur parler. Presque toutes déclarèrent qu'elles étaient prêtes à recevoir le Christ. Le général Feng, en se mettant à prier, fut ébranlé... À sa suite, d'autres officiers, l'un après l'autre, se mirent à implorer Dieu entre leurs sanglots et leurs larmes.»

Ainsi se poursuivit l'œuvre, année après année, avec en général trois cultes par jour, en dépit des grands obstacles rencontrés. Pendant la grande sécheresse de 1920, de trente à quarante millions d'habitants autour de nous moururent de faim. En 1924, Goforth écrivit à sa femme qui, pour raison de santé, avait été obligée de rentrer au Canada: «J'ai 65 ans aujourd'hui [...] Oh, comme je désire, plus que tout avare ne convoite de l'or, avoir encore 20 ans, pour gagner des âmes!»

Alors qu'il avait 68 ans et sa femme 62, âge auquel la majorité des hommes quittent le service actif, tous deux furent envoyés dans un champ missionnaire entièrement nouveau, en Mandchourie, dans une région perdue, immense et froide qui s'étendait jusqu'aux frontières de la Russie et de la Mongolie. À propos de ce départ, Goforth écrivit:

«Un jour, au mois de février 1926, ma femme était couchée et attendait l'ambulance qui devait la conduire à l'hôpital général de Toronto. Soudain, la sonnette de la porte et du téléphone retentirent en même temps. Par téléphone, on nous annonçait qu'il n'y aurait pas de place à l'hôpital avant trois jours. À la porte, on nous apportait un télégramme du général Feng, de Chine, dans lequel il me priait de venir sans tarder. Je dis alors à

me femme: Que faire? Je ne peux te laisser, car nous pensions tous qu'il ne lui restait que quelques mois à vivre. Ma femme, après avoir prié, me dit: Je viens avec toi. Les membres de l'association étaient réunis à ce moment-là; je leur montrai donc le télégramme du général Feng et ils furent d'accord pour que je parte. Mais lorsque je leur annonçai que ma femme voulait m'accompagner, ils furent horrifiés et s'écrièrent qu'elle allait mourir en route. Je leur répondis alors: Vous, frères, vous ne connaissez pas cette femme comme moi je la connais. Si elle dit qu'elle va venir, c'est qu'elle le fera ainsi, ils acceptèrent qu'elle parte.»

Pendant longtemps, sur les conseils du consul, ils vécurent dans le nouveau champ de Mandchourie, avec leurs valises toujours prêtes, afin de pouvoir partir immédiatement, au cas où se produirait une seconde insurrection des Boxers, comme tout le monde s'y attendait. Cependant, dès le début, Dieu récompensa ses serviteurs fidèles, comme on le lit dans ce que Goforth écrivit à l'âge avancé de 70 ans:... Les missionnaires prêchent trois heures le matin et quatre l'après-midi...

«Dès le premier jour, il y a eu des conversions; parfois jusqu'à douze en un seul jour. Grande a été notre joie de voir près de deux cents personnes accepter le Christ au cours du mois de mai.»

Cela faisait longtemps que des amis insistaient pour qu'il écrive l'histoire de l'œuvre du Saint-Esprit dans son ministère. Par très grand froid, il dut se faire arracher les dents; pendant quatre mois il souffrit d'atroces douleurs dans les maxillaires au point de ne pouvoir prêcher. C'est à cette époque que son plus jeune fils

vint du Canada. Alors Goforth parvint à dicter la matière d'un livre que son fils tapa à la machine. C'est ainsi qu'il réussit à composer le livre *Par mon Esprit*, œuvre à grand tirage et qui a jouir d'une grande influence dans le monde chrétien.

Après quatre années de service, il dut rentrer au Canada en raison de la cécité de sa femme. C'est à cette époque que Goforth lui-même commença à perdre la vue. Au cours de sa convalescence, après les opérations pratiquées sans succès pour rendre la vue à un de ses yeux, il fit, un par un, les récits de l'œuvre accomplie en Chine, récits que son infirmière prit en sténographie et qui constituent aujourd'hui le fameux livre intitulé: *Vies miraculeuses en Chine*.

En 1931, Goforth et sa femme, elle âgée de 67 ans et lui de 73, mais avec dans le cœur le désir toujours brûlant de gagner des âmes, retournèrent une fois de plus continuer leur œuvre en Mandchourie. Quatre cent soixante-douze convertis furent baptisés en 1932. Un jour qu'il revenait d'une tournée évangélique, il dut entrer chez lui à tâtons. Après être resté un moment à côté de sa femme, il lui dit à voix basse: « Je crains que la rétine de mon œil gauche ne se soit déplacée. » C'était le cas. La perte complète de la vue lui causa une grande tristesse, ce fut une tragédie ressentie par tous. Au même moment, une lettre leur parvint qui leur annonçait la nécessité de réduire fortement la somme qu'ils recevaient pour la subsistance des missionnaires et les frais des tournées évangéliques au point qu'il semblait impossible de continuer l'œuvre. Ce fut la plus grande crise dans toute la vie de Jonathan Goforth. Néanmoins, sans hésiter, il tourna son cœur vers Dieu. La cécité elle-même semblait être davantage une bénédiction qu'une affliction pour lui; en effet les

croyants se montraient bien plus unis qu'auparavant. Un fois vaincu le découragement inévitable chez tous ceux qui perdent la vue, il ne cessa de prêcher, la Bible qu'il aimait toujours ouverte à la main. En 1933, sept cent soixante dix-huit convertis furent baptisés.

Enfin, les Goforth cédèrent à l'insistance des croyants du Canada qui demandaient leur retour afin d'exhorter les églises à envoyer davantage de missionnaires. Pendant les préparatifs du 'voyage, on apprit que neuf cent soixante-six convertis avaient été baptisés cette année-là, en 1934. Le culte d'adieux fut l'un des plus émouvants de toute l'histoire de l'œuvre missionnaire. En raison de sa cécité, le missionnaire tant aimé des croyants ne pouvait pas voir les décorations de l'église, mais ceux-ci se firent un plaisir de lui décrire en détail les jolies bannières de soie et de velours qui couvraient entièrement les quatre murs de l'église. Les prédicateurs qui prirent la parole, le firent en pleurant. L'un d'eux dit: «Maintenant Élie va nous quitter et chacun de nous doit se transformer en un Élisée.»

À l'heure des adieux, sur le quai de la gare, s'était réunie une foule de croyants qui pleuraient. Goforth, assis près de la fenêtre dans le train, le visage tourné vers ses croyants qu'il aimait tant, mais qu'il ne pouvait voir, continuait à leur faire des signes de la tête de temps en temps, levant les yeux vers le ciel, leur rappelant ainsi la bienheureuse espérance d'une réunion au ciel. Lorsque le train partit, les croyants, les yeux pleins de larmes, tentèrent de le suivre en courant sur le quai afin de voir une dernière fois le visage de leurs missionnaires bien-aimés.

Pendant dix-huit mois, Goforth prêcha à de grands auditoires au Canada et aux États-Unis. Jour après jour, ce vieillard se tenait debout devant ses auditoires, avec sa bible ouverte entre les mains. Pendant le sermon, il ouvrait le livre, approximativement à la page dont il citait les passages de mémoire. Il le faisait les yeux ouverts et avec tant d'adresse qu'il était difficile de croire qu'il ne lisait pas comme autrefois.

Le point principal de ses messages apparaît dans ces paroles qu'il dit un jour à sa *femme*: «Chérie, je viens de faire un calcul mental qui prouve avec certitude le résultat obtenu quand on donne à l'Évangile la chance d'agir. Si chacun des missionnaires envoyés en Chine avait amené à Dieu autant d'âmes que les six missionnaires de notre groupe au cours de l'année 1934, la dernière année de notre séjour en Mandchourie, c'est-à-dire cent soixante-six pour chaque missionnaire, le nombre de conversions en Chine aurait atteint le chiffre d'un million d'âmes, au lieu d'à peine 38 724. C'est-à-dire qu'il aurait été vingt-cinq fois supérieur!»

Un jour qu'il devait prêcher seulement dans la soirée, il dit à sa *femme*: «Au lieu de sortir aujourd'hui, je crois qu'il est préférable de prendre part à un festin de la parole. Lis-moi le précieux Évangile de Jean. Elle lui lut seize chapitres de ce livre. On se rendait compte que pour lui, c'était un vrai festin, par l'attention qu'il accordait à la lecture et parce que son visage s'illuminait en entendant certains passages.» Avant de mourir, il avait lu la Bible, de bout en bout, plus de soixante-treize fois.

Dans la nuit du 7 octobre 1936, Jonathan Goforth, après avoir prononcé un discours long et fervent sur le thème: «Comment le

feu de l'Esprit balaya la Corée», se coucha tard. À sept heures du matin le lendemain, sa femme se leva et s'habilla. Elle se rendit compte immédiatement qu'à peu près au moment où elle se levait, il s'était endormi ici sur la terre, et au même instant s'éveillait, la vue retrouvée, dans la gloire....

Peu de jours auparavant, il avait dit qu'il se réjouissait de ce que le premier visage qu'il verrait serait celui de son Sauveur.

Cinq ans et demi après que Jonathan Goforth se soit endormi dans le Seigneur, Rosalind Goforth alla rejoindre son mari tant aimé et son compagnon de luttés. Ses dernières paroles furent : « Le Roi m'appelle. Je suis prête ».

On peut leur appliquer à tous les deux ce que l'on a dit de lui : « Il se voua à la prière et à l'étude de la Parole afin de connaître la volonté de Dieu. Ce fut cet amour pour la lecture de la Bible et la communion avec Dieu qui lui donna la puissance nécessaire pour émouvoir ses auditoires et les convaincre du péché et de la nécessité du repentir. En toutes occasions, il domina sa propre personne et s'en remit entièrement à la puissance du Saint-Esprit pour dévoiler les choses de Jésus aux auditeurs. »

Faisons nôtre pour toujours ce même cri de guerre : « Ce n'est ni par la puissance, ni par la force, mais c'est par mon Esprit. » -... Mais vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous.

Table des matières

Le Mystère des Grands Chrétiens

Gémissement de Millions d'Âmes

Jérôme Savonarole Précurseur de la grande réforme (1452-1498)

Martin Luther Le grand réformateur (1483-1546)

John Bunyan Le rêveur immortel (1628-1688)

George Müller Apôtre de la foi et père des orphelins (1805-1898)

Charles Grandison Finney Apôtre des Réveils (1792-1875)

John Wesley Le tison arrache du feu (1703-1791)

Hudson Taylor Père de la Mission de la Chine Intérieure (1832-1905)

Charles Haddon Spurgeon Le prince des prédicateurs (1834-1892)

Dwight L. Moody Célèbre Conquérant d'Âmes (1837-1899)

Jonathan Goforth « Par Mon Esprit » (1859-1936)